
Digitized by Google

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE D'ANT. MONTARSOLO.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME PREMIER.

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N.° 55.

1822.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

SUR LE JEUNE.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites. Matth. 6. 16.

C'est l'Evangile que l'Eglise met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés; rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les Chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères; inspirer par tous ces dehors lugubres des sentimens de componction aux pécheurs, ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grace de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne. Telle est la fin du précepte. Telles les graces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière, à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence; à des ames foibles qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut; à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse, doit sans cesse se renouveler, de peur de s'éteindre; enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grace.

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes*. Insensés dit saint Ambroise, nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grace va se servir pour délivrer du péché tant d'ames criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolans de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de

Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, mes Frères, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentimens d'une sainte allégresse; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum; nemo tristis coronatur; nemo mœstus triumphat.*

Car, mes Frères, il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut : et la joie de l'Esprit-saint en est toujours le plus doux fruit : une tristesse d'hypocrisie, qui observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence; et celle-là est rare : enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité : et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or, de-là arrive, ou qu'on se dispense de l'observer sous des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire, que je me propose d'établir l'obligation, et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. Cest par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer, grand Dieu! écoutez les plus sincères gémissemens de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices, et de publier vos ordonnances; et je me découragerois dans le commencement de mon ministère, si je ne savois aussi que les instrumens les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grace. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent. Inspirez des desirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui fit triompher votre Evangile des philosophes et des Césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement; et tous les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avois à parler devant des hommes rebelles à la vérité, et pleins de mépris pour les lois de l'Eglise, j'établirois ce point de sa discipline; et remontant jusqu'aux siècles les plus purs du christianisme, je vous ferois voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem attendre dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-haut. Vous auriez vu les premiers fidèles faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentissage du martyre; des légions même de chretiens au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affoiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnoître les chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernoit des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès-lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec actions de graces,

une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair, et sur une réparation due à la justice divine; si fort on étoit alors persuadé que depui la mort de l'époux, le jeûne étoit devenu comme l'état naturel de l'Eglise.

Mais je suppose que je parle à des fidèles, qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos Pères; mais qui de l'autre en respectant les lois de l'Eglise, ne les violent pas moins pour cela; qui ne disent pas tout haut, comme l'impie: Je n'obéirai point, *non serviam;* mais qui, comme ces hommes de l'Evangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance; *et ideò rogo te, habe me excusatum.* (Luc. 14. 19.)

Or pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, mes Frères, que puisque l'Eglise nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, li n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis l'impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable: car je conviens que l'Eglise en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée. En second

lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus; que si vous n'aviez rien à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance; que vous êtes né avec un tempérament foible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi; et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrois vous demander d'abord si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affoiblissent? Seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisir pour y faire attention, ou si la providence vous avoit ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez, n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Est-elle autre chose qu'un usage d'indolence, et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous prétendez que ce qui vous rend sa pénitence plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense? et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu,

si opposée à l'esprit de l'Evangile, et qui vous engage en des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrois vous demander encore, si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces foibles raisons de santé vous paroîtroient-elles si considérables? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde, vous paroît devoir l'emporter sur tout: mais Dieu à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une ame simple et vulgaire; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu, devant qui votre ame et votre santé n'est précieuse, qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David étoit un prince que les délices de la royauté auroient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa

pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége ; Esther au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savoit affliger son ame par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith si distinguée dans Israel, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice ; et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes Romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivans ?

Ah ! l'on n'avoit pas encore compris dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissoit d'une loi qui les regardoit tous. On savoit seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié ; qu'être chrétien et n'être pas pénitent, étoit un monstre et une nouveauté sans exemple ; et les païens eux-mêmes en étoient si persuadés, dit saint Léon, que convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Evangile, la seule austérité de nos mœurs, qu'ils regardoient comme une suite nécessaire du baptême, différoit leur conversion, et remettoit souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jésus-Christ.

Mais d'ailleurs, si l'Eglise avoit ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah ! ce

devroit être en faveur de ces personnes, qui nées dans une condition obscure, et dans une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques; et qui renfermées dans un domestique frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous pour qui les plaisirs semblent être faits; vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état, que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle: mais je n'en dis pas assez; vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles; vous qui par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux foiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux; vous qui par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici, est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus! mes Frères. Les grands et les puissans, ceux qui seuls sembleroient avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent; tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur

de son front; eux dont les jours les plus abondans seroient pour vous des jours d'austérité et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchemens de piété et de pénitence! *Grand Dieu!* vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les Pharisiens de l'Evangile défiguroient leur visage pour faire connoître aux hommes qu'ils jeûnoient : mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle : et après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours saints, un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : la foiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouveroit accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil, et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre; vous, qui pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent auroit de la peine à s'accommoder; vous en un mot,

qui lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent; l'austérité du jeûne vous allarme?

Ah! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israel! Vous me paroissez infatigable dans les voies de l'iniquité; et tout vous rebute dans mon service! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier? *Narra, si quid habes ut justificeris.* (Is. 43. 26.)

Oui, mes Frères, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime, ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette ame fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égaremens des passions. Lorsqu'elle vivoit comme vous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égaloit sa délicatesse; elle regardoit la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étoient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grace et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi, des rigueurs de surcroît. Avec moins de

de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée; et comme ces trois enfans juifs, on diroit qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure, et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grace; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son ame; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affoibliroit votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre, qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa foiblesse; ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affoiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice; que la grace se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre ame pour la sauver?

Et croyez-vous que l'Eglise, en établissant la

loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair? croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine? Quoi! parce que le jeûne feroit sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avoit en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé? parce que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclareroit incapable? Son intention est que vous souffriez; et la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Eglise elle-même qui impose ce joug, vous en a déchargé; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine, et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire, que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui en imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement

transgresseur? l'artifice seroit-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes; et si, malgré ces lumières, elle paroît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles, que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! il faut que le mal soit bien désespéré lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur: *Adhùc escæ eorum erant in ore ipsorum; et ira Dei ascendit super eos.* (Ps. 77. 30.) Souvenez-vous-en, et n'ou-

bliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin: je suppose que vos raisons sont légitimes; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvroit le visage des Pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié, mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps, et l'abstinence des viandes défendues? Gémissez-vous en secret de la foiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre ame pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis? *Tu scis necessitatem meam, quòd non placuerit mihi convivium regis.* (Esth. 14. 16.) Seigneur! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon ame; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus: mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du desir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte. *Tu scis necessitatem meam, quòd non placuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentimens? entrez-vous dans les pieuses dispositious d'Urie? Quoi! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israel et Juda combattent sous des tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam?* (2. Reg. 11. 11.)

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence? Pourquoi, Seigneur, n'aurois-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une ame aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes?

Ah! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée: vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des Saints, des sacrifices et des expiations, du temple et de l'autel; remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit la foiblesse de la chair.

Alors l'Eglise en useroit à votre égard comme autrefois Judas Macchabée en usa envers ceux

des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvoient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin: *Debilibus et orphanis diviserunt spolia.* (2. Macc. 8. 28.) Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur; et loin de partager avec ceux qui l'accomplissent, le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes, le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix, elle ne sauroit; c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrances. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur : et je vous dis quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? et

en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ en leur personne, des soulagemens que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même ? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison ? Car désabusez-vous : il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvoient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandoit l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer; mortifier votre esprit par la retraite; avoir pendant ce saint temps moins de commerce avec le monde, vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les Sacremens, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostôme, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé; il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté ? Vos repas se sentent-ils de

la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? car vous comprenez bien que l'intention de l'Eglise, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre foiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous seroit nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnemens et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïses sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc, mes Frères, dans les véritables intentions de l'Eglise. Eh! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtemens de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrances, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourroit-il pas ici à son tour vous animer à la vertu? Ah! si votre

corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Eglise, changez votre cœur, et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de *Dieu*, vos ames par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre foiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon, en présence des autres fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement. Et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

SECONDE PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les fidèles, et que l'Eglise s'accom-

modant à notre foiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissemens à la rigueur de cette loi, on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible n'est plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline; et on ne lui laisse pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc, mes Frères, d'examiner ici quelles bornes l'Eglise prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, et de démêler les relâchemens qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissemens ou qu'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'étoit qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Eglise en imposant cette pénitence aux fidèles? Elle se propose, 1° en affoiblissant la chair, d'affoiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles. 2° En mortifiant le corps, de purifier l'ame, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs, mes Frères, de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par-là, dit saint Chrysostôme, de servir et de préservatif à l'innocence et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne sauroit plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car je vous demande, s'il mortifioit encore le corps et les passions de la chair, ce devroit être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce détail; il est indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'ame en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce desir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes, que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Eglise!

Hélas! les premiers fidèles qui ne le rompoient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices saints et laborieux avoient préparés à l'heure du repas; eux qui la nuit même qui précédoit leur jeûne, avoient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux fidèles auroient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence

tout le mérite de leur jeûne; et seule alors elle pouvoit affoiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes Frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Eglise, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles; que d'indignes adoucissemens n'ajoute-t-on pas à son indulgence ? Il semble que toute notre attention se borne à faire ensorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas, sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et de-là, (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécens à la place des grandes vérités de la religion,) de-là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence : on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte : on étouffe dans la mollesse du repos, l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de Jésus-Chrit ne fut pas exempt: on nourrit dans l'oisiveté d'un lit, une chair que l'Eglise avoit prétendu exténuer et affliger par la pénitence; et loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit; et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir auroit souhaité pour se satisfaire.

Ah! c'est en ce saint temps, où il faudroit, avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour

pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les momens précieux de ce temps de grace et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

De-là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse, si c'est être infidèle au précepte que d'en user; (car c'est sur l'observation de cette loi, que les doutes et les questions ne finissent pas.) Je pourrois vous répondre d'abord que l'intention de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens, et principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures précises, qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi: je pourrois vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence, en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seroient douteuses, et qu'il n'y auroit que du péril, seriez-vous sage de vous y exposer? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissemens sont nouveaux; c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus, et ne sauroit prescrire contre la loi.

Mais enfin, je veux que ces soulagemens, et tant d'autres autorisés dans le monde, soient innocens, ne faudroit-il pas honorer la pénitence du carême, en se les retranchant? ne seroit-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres

temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance? et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que vous vous croyez encore permis? Ah! nos jeûnes, mes Frères, sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Eglise, que pour peu que vous alliez au-delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ses dernières bornes qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne sauroit les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il seroit inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disoit autrefois saint Léon, où la vie devroit être simple et commune, où il faudroit nourrir les membres de Jésus-Christ de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a pas plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifices; on y supplée par mille raffinemens à la simplicité des mets dont il faut user: le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives; et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence,

mais ils deviennent célèbres et rénommés par la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Eglise permet. C'est en ce temps sur-tout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité, et où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de tempérance, dont la loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé, qu'un réglement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes; c'est-à-dire, que ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité; c'est-à-dire, que ce que nos pères auroient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes Frères, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec actions de graces, terminoit le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas! Lisez l'histoire des premières moeurs des fidèles : des herbes et des légumes, un repas de larmes et de pénitence; tout y respiroit la mortification de Jésus-Christ : les entretiens de piété, les lectures des livres saints, les exhortations au martyre en faisoient le principal assaisonnement; et l'on y mangeoit plutôt pour prolonger ses souffrances, et satis-

faire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Eglise de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles : elle composa avec notre foiblesse : elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont là de ces graces honteuses, dont il ne faudroit user qu'en gémissant; soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Eglise; et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux; jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise, et qui d'abord n'étoit presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité, et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets, que n'étoit autrefois le seul repas que l'Eglise permettoit aux fidèles.

Donc, mes Frères, encore aujourd'hui ce que l'Eglise vous permet le soir, est une grace accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauroient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain, dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter : c'est ce miel de Jonathas, auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort. Mais

qui s'en tient à ces bornes sacrées? Hélas! il n'est plus que quelques ames retirées, des solitaires pénitens, des vierges pures et ferventes accoutumées, ô mon Dieu, à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissemens de l'Eglise; qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles: tandis que des ames criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte, à des détails rampans si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, mes Frères, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnoissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Elie, et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors, qu'elles faisoient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles; et qu'elles étoient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs, et dans leurs satyres profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Eglise, si utiles à ses enfans, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence ? par des excès et des réjouissances profanes : et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc, mes Frères (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étois proposé), que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur ; mais l'Eglise, qui voit en gémissant que les véritables pénitens sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout-à-fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez, puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur : vous le savez : voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger : n'en exagérez pas les incommodités : n'achevez pas d'affliger l'Eglise, en vous

plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffiroit pas pour expier, on vous demande si peu; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplace l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore, que puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles; détruire d'une main ce que vous édifieriez de l'autre; apaiser votre juge, et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendrez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps; et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu? Eh! que serviroient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesteroit vos souffrances : vous jeûneriez, dit le prophète, et il rejetteroit vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce seroit le crime des Juifs, qui ne s'arrêtoient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice, et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus

charitables, ni plus patiens, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas, ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire, vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seroient peut-être innocens. Vous devez vous regarder comme des pénitens publics qui vont désarmer la colère du Seigneur, et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Eglise vous impose Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisir, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à la qualité de pénitent, si vous y allez participer : vous abandonnez l'entreprise : vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence, ne vous convient plus, et vous violez la loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grace de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses

inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels, pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des graces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre : si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence, pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes ; un pécheur qui jusques ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion? *Quem ergò fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* (Rom. 6. 21.) Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir,

se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté, qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence ; que sais-je ? peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès ? Ah ! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir, ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui, et la tristesse secrète de votre cœur, mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos desirs ; ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi ? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu ; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes ? et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille ? n'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels ? et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, et vous préparer de nouveaux ennuis ? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe ; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu ! je n'ai jamais goûté un plaisir

véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence; et je rends cette gloire à votre grace. Ne rejetez pas ces foibles commencemens de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le desir de la vertu; et si les plaisirs injustes pouvoient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah! sans doute, Seigneur, je ne penserois jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperoient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grace elle-même, qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais; en qui l'ivresse dure toujours; et qui ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que frappés de mort, et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paroître devant votre tribunal redoutable?

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence; et ajoutez au dégoût des plaisirs, que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu, qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie, un vase d'honneur et de miséricorde.

Amen.

SECOND SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

MOTIFS DE CONVERSION.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours de salut. 2. Cor. 6. 2.

DIEU, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce saint temps, ses soins et ses empressemens, pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsqu'autrefois son peuple s'étoit égaré des voies de ses commandemens, il leur suscitoit des prophètes qui leur annonçoient les calamités dont leurs fautes alloient être suivies, et qui par la terreur de ces images s'efforçoient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice; ses prêtres pleuroient entre le vestibule et l'autel, ses vieillards rassemblés dans le temple, ranimoient leur voix languissante, pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères; la nouvelle

velle épouse négligeoit les ornemens de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisoient retentir les places publiques de leurs gémissemens: et le Seigneur touché de leurs larmes et de leur repentir, laissoit tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même, mes Frères. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paroissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyoit ses prophètes, vous annoncer, non des calamités futures, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces, qu'il veut vous rappeler à lui; c'est par des châtimens réels qu'il déploie depuis long-temps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité, qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation et de sa colère; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

Voici donc le temps de salut et de propitiation, mes Frères. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes : faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors

du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous. Sa croix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut.

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles affoiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois, qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles. Second motif.

3° Les graces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de facilités du côté de l'Eglise, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes, et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques * qui nous affligent, et qui nous faisant sentir la main de Dieu appésantie sur nous, nous avertissent en même-temps de l'apaiser, en

* Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV, après les batailles d'Ochtet, de Ramilli et de Turin, et la prise de Lille et de Douay par les ennemis.

finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence : c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, etc.

PREMIER MOTIF.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Eglise, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières (Joel. 2. 12. 13.) : déchirez vos cœurs, et non vos vêtemens ; et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant ; qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avoit résolu de punir vos infidélités.

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Eglise. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer : n'endurcissez point désormais vos cœurs, et ne rendez pas inutiles toutes les graces que la bonté de Dieu vous prépare : ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint temps ; et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie, que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si long-temps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie : et par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, et la triste destinée de votre ame. Faudroit-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-elles écoulées? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'ouvrier éternel qui vous l'avoit donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talens, de vos lumières, de votre temps qui devoit être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgraces, qui dans les desseins de Dieu devoient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici; quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolutions! Et

s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques lueurs et quelques mouvemens de grace, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des graces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés vos égaux, vos concurrens, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'a pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui s'est écoulé de vos jours, n'est que comme un point qui disparoît et qui vous échappe. Tout ce qui vous reste, va disparoître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment, pour pleurer les égaremens d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes.

Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle, pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois; la vie ne seroit pas assez longue pour pleurer votre chute; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont toute occupée? Demain on va vous redemander votre ame; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu! et vous voulez encore en retrancher des momens, pour combler la mesure, et vous rendre votre juge plus irréconciliable! Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissans de vos passions et de votre vie, qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore usé par le monde et par les plai-

sirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du déréglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes desirs et à mes vaines espérances; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertumes: dégoûté des plaisirs que la bienséance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs, portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant partout sous mes pas: que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressemens et vos recherches?

Grand Dieu! finissez mes peines, en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions: soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à

mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Ecoutez mes desirs, et fermez les yeux à mes foiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon ame. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu; c'est la foiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait; et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher auditeur, et les desirs que Dieu vous inspire depuis si long-temps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

SECOND MOTIF.

Oui, mon cher auditeur, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions, et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un cahos entre vous et la grace? Vous porterez avec les

justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les graces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de vie, c'est la fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence, celui de la transgression de la loi du jeûne; et que, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paroisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, et qui ne trouvant plus de ressource dans la religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir, et dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice; vous à qui il fait encore entendre dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous momens la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui

sonner l'allarme, et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer, c'est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes : comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier des hommes de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, mes Frères, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison, de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Mes Frères, le saint vieillard Eléasar étoit donc un esprit foible, lorsqu'il aima mieux perdre

la

la vie que de souiller son ame par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi? Le supplice de la mère et des sept enfans dans les Machabées, n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourmens les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mêts que Moïse avoit interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hébreux, dans la cour du roi de Babylone, n'avoient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféroient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens justes, n'ont donc fait que réhausser par des louanges magnifiques, un scrupule vain et puérile? Eh! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avoient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous? Etoient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Etoient-ce des esprits foibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte! On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestiges dans le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres temps de l'année, que par

Car, mes Frères, sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Eglise. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est-là l'esprit de notre vocation, et le fondement de notre espérance. Hors de là nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles, qui ne connoissent pas Jésus-Christ. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitoient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices.

C'est donc la croix de Jésus-Christ, qui fait proprement le grand caractère des chrétiens, et la seule voie de salut que Jésus-Christ est venu ouvrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec Jésus-Christ crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassemens, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la croix? Où paroît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions; que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont-là des croix de la cupidité. Ce sont les châtimens de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice, et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est

la croix de Jésus-Christ dans nos mœurs? Que souffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos humeurs, sur nos goûts, sur nos plaisirs, sur nos penchans, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples? Où est cette croix que nous portons, et sans laquelle il faut renoncer à Jésus-Christ? Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies; c'est-à-dire, la croix du monde et du démon. Hélas! celle de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante, et nous la rejetons: celle de Jésus-Christ rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons: celle de Jésus-Christ adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons: celle de Jésus-Christ est le prix de l'éternité, et nous la méprisons.

Quelle folie, mes Frères! Nous ne pouvons éviter les croix ici-bas; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions; souffrons du moins en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde, comme pour servir Jésus-Christ: souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde; nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je, mes Frères, que nos peines

secours la religion présente à votre foiblesse ! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence !

Je pourrois encore ajouter les instructions que l'Eglise va vous donner par la bouche de ses ministres. Hélas ! mes Frères, si autrefois la lecture de la loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvella tout Jérusalem : si tout le peuple fondit en larmes : si les grands et les prêtres eux-mêmes, touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes, et renvoyèrent les femmes étrangères ; que ne peut pas pour votre salut le zèle de tant de ministres, qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle ? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Evangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère ?

Oui, mes Frères, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps ; l'âge peut séduire ; les exemples peuvent entraîner ; les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir : mais enfin la vérité perce le nuage. Le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit,

de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-temps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes, et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel, qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher auditeur, qui vous ouvre en ce temps de propitiation, tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Eglise va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égaremens, et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule ? Que reste-t-il à faire au Seigneur ? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvemens de sa grace : il vous offre tous les secours de la religion;

et vous n'en faites aucun usage : il réunit toutes les prières de l'Eglise en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son Esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore ? châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques : répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avoient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'étoit, mes Frères, la seule ressource qui restoit à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parloit en vain au fond de nos cœurs; il nous frappe pour se faire entendre.

CINQUIÈME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfans d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en foiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces, et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en

affoiblir la force et le succès. La paix, autrefois entre nos mains, s'éloigne de plus en plus de nous, et nos desirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendues nécessaires. La France, que nos premières années avoient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde; et nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, mes Frères? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes: leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète, *Prospexit de excelso sancto suo* (Ps. 101. 20.); et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous; les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres mêmes sans piété; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auroient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux-mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les dé-

bauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples : un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique ; les théâtres devenus des lieux de prostitution, par le dérèglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre ; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme, l'aigreur déshonorer son sanctuaire ; les ministres de la paix eux-mêmes divisés, la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles ; le zèle allumé par un vil intérêt ; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne ; la piété changée en gain, et en une indigne hypocrisie ; et ce royaume, autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Eglise, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentimens, le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue ; le courtisan, toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret ; la piété sur le trône devenue plus odieuse ; les crimes se multiplier par la contrainte ; le péril de la débauche en assaisonner les excès ; l'ambition se revêtir des apparences de la piété, pour attirer les largesses du souverain ; l'hypocrisie s'enrichir

des

des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis, nos enfans, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets: et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtimens, afin que si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu, pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événemens, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publiques; que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement; de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets; des dérisions souvent, et des chants satyriques et profanes, symbole éternel de la légéreté de la nation, et qui nous ont toujours consolé de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien père reprochoit

déjà de son temps à nos ancêtres : *Cantilenis infortunia sua solantur*. (Salv.)

Insensés que nous sommes ? nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut : nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent, partent du ciel ; que c'est Dieu lui-même, qui confond les conseils et la prudence de nos chefs ; qui aveugle nos sages et nos vieillards ; qui répand la terreur et l'épouvante dans nos armées ; et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes Frères, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous ; et alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israel, disoit autrefois le grand-prêtre Eliachim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens : souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confioit dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots : *Memores estote Moysis servi Domini, qui Amalec confidentem in virtute suâ et in exercitu suo dejecit*. (Judith. 4. 13.) Ainsi disparoîtront devant vous vos ennemis, continuoit ce vénérable pontife, si vous demeurez

fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissemens d'un cœur brisé, et d'un repentir vif et sincère: *Sic erunt universi hostes Israel, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu Domini.* (Ibid. v. 14.)

Et voilà, mes Frères, ce que le pontife saint, * qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indiction solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes Frères, vous a-t-il dit, finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes Frères, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le

* Monseigneur le Cardinal de Noailles devant qui ce sermon fut prêché à Notre-Dame.

poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes Frères, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété, en secondant ses desirs. Récompensez ses soins, en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher auditeur; et ne rendez pas inutiles par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressourees les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu! que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi? Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre? Vous avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr; vos graces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentimens de vertu et de droiture; un cœur qui se refusoit aux excès, qui ne paroissoit point fait pour le déréglement, qui ne

cessoit de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma foiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici, pour me laisser périr sans ressource; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles.

Ainsi-soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israel. Matth. 8. 10.

D'ou venoit donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs? et quel sujet pouvoient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère?

Ils avoient demandé des miracles, et il en avoit opéré à leurs yeux de si convaincans, que personne avant lui n'en avoit fait de semblables. Ils avoient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages; Moïse et les prophètes lui en avoient rendu; le précurseur avoit dit hautement: Voilà le Christ, et l'agneau qui vient effacer les péchés du monde; un Gentil rend gloire dans notre Evangile à sa toute-puissance; le Père céleste du haut des airs avoit déclaré que c'étoit-là son fils bien-aimé; enfin les démons eux-mêmes frappés de sa sainteté, ne sortoient des corps qu'en confessant qu'il étoit le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvoit encore opposer l'incrédulité des Juifs, à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, mes Frères, ce qu'on pourroit demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avoit été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des Césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles ont si universellement

et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes Frères, au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfans d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent, des hommes impies, qui changent, comme dit un apôtre, la grace de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugemens terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvoit quelque ame de ce caractère, souffrez, vous, mes Frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Eglise faisoient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité; et qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondemens de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paroît l'écueil de la raison,

en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource.

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance.

Or, je veux montrer aujourd'hui, que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même : que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse : et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et de-là je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable ; elle est glorieuse ; elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui par les prodiges secrets de votre grace, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance ; et détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes Frères, que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les chrétiens; et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même, qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la foiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes: et comme la loi, bonne et sainte en elle-même, ne servoit pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtoit là comme à son terme: de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une participation de la raison souveraine, ne doit servir, et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au-delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de

croire, peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade; si elle est légère, c'est foiblesse d'y ajouter foi : ou du côté des choses qu'on veut nous persuader; si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables : ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader; s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, et enfin que les motifs dont on se sert pour les persuader, sont les plus décisifs, les plus triomphans, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétend pas restreindre l'étendue de ee terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Eglise par la bouche des ses pasteurs forme des déc'sions, et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-

dire, comme renfermée dans la seule Eglise catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connoissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers; toujours contredite et toujours la même; et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatans de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion, est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité, de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur; et l'on peut leur faire à toutes le reproche du prophète : *Novi recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum.* (Deut. 32. 17.)

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être ho-

noré Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà mes Frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fut taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivans : et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, mes Frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable ? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne,

ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité que des récits fabuleux, et qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un cahos de siècles innombrables et imaginaires dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent, et c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie; et les inventions de cet art, les plus solides fondemens de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnables, naturels, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événemens qui subsistoient encore alors, par des traits qu'on reconnoissoit encore dans les lieux qu'ils avoient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avoit ouï dire aux enfans des patriarches, et que les enfans des patriarches ne rapportoient que ce que leurs pères avoient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs, et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avoit rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avoit recueilli de

vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire, toute la tradition du genre humain; et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avoit fait jusques-là toute la religion, toute la science, et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paroît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit, n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans, que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes Frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste; et les derniers âges, qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays. Elles ont duré un certain nombre d'années, et sont tombées ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérans. Ils vainquoient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissoient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes Frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes; et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfans, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Non; ce n'est pas par le glaive, comme dit le prophète, que nos pères possédèrent la terre: *Nec enim in gladio suo possederunt terram.* (Ps. 43. 4.) Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte; mais ce peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces

étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a fait pour le détruire.

Or, d'où vient, mes Frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtimens dont il punissoit les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire, d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étoient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses! n'est-ce pas le bras du tout-puissant, qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avoit inventé, a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, étoit seul l'ouvrage de la sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité, vous y ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes Frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps ont introduit mille changemens à toutes les lois humaines. La

foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler, je l'avoue; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs et des temps; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité, qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côte des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes Frères, entrons dans le fonds du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolàtrie, dont les ténèbres cachoient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimeroit pas d'être approfondie, et qui craindroit l'examen, seroit suspecte? *Cæterùm suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolàtrie

inspiroit à l'homme des sentimens insensés de la divinité : la philosophie, des sentimens peu raisonnables de lui-même : la cupidité, des sentimens injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avoit jamais pu ni guérir, ni même connoître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Ecritures. S'il y a au-dessus de nous un être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré ; c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages, mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de graces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe ; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui

est le don de sa grace, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'être souverain que toutes ces idées!

En second lieu, une vaine philosophie, ou avoit dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avoit follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvoit trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination; elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin la cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patiens, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes clémens, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des états. Non-seulement elle arrête les

usurpations, mais elle interdit jusqu'au desir d'un bien étranger : non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère ; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie ; mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal ; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une ame. Donnez-moi, disoit autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage ?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voudroit qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader, achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps,

des lieux et des moindres événemens; et ce ne sont pas ici des prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événemens, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettoient à leurs enfans, comme leur plus précieux héritage; qui étoient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers: les prophéties qu'on ne cachoit point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici nos livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfans, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devoient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avoit droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs pères: ils leur annonçoient

à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochoient aux rois leur dissolution, aux pontifes leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité; et cependant ces livres saints lui étoient chers, et par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir *tous les jours*, ils attendoient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connoissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatans, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier, si marqués par des événemens qui intéressoient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'*il faut* fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avoient condamné Jésus-Christ, encore vivans, auroient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avoient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Evangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportoit; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux; ni

qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendoient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignemens si sages et si pieux auroient donc donné à la terre un exemple d'extravagance, inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seroient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourmens les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seroient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les auroit trompés, et qui n'étant pas ressuscité, comme il l'avoit promis, se seroit joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur foiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile: les Césars qu'elle dégradoit du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquoit d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchoit que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeoit à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnoit d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattoit toutes les

passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savans, les ignorans, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monumens d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort, étoient deux choses inséparables; et cependant le danger étoit un nouvel attrait: plus les persécutions étoient violentes, plus la foi faisoit de progrès; et le sang des martyrs étoit la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentiroit ici votre doigt? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

SECONDE PARTIE.

L'ORGUEIL est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire

tredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir ; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent ; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes Frères ? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos ames, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison, de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature ? Eh quoi ! mes Frères, seroit-il donc plus glorieux à l'homme, de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin ? Quoi, l'incrédule croiroit se faire plus d'honneur, en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destina-

tion, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles ! Quoi, il auroit meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au-delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes ! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule ? Grand Dieu ! qu'il est glorieux à votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère ! pour moi, disoit autrefois saint Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme : *Juvat hoc credere* (Ambr. Orat. de resurrectione.) ; d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat*. C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est*. Ah ! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes ; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quòd si in hoc erro, quòd me Angelis post mortem sociare malo quàm bestiis, libenter in hoc erro, nec unquàm ab hâc opinione, dum vivo, fraudari patiar*. (Ibid.)

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes Frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses desirs, et de tous les mouvemens de son cœur; exerçant un emploi glorieux sur lui-même; possédant son ame dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrace, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs, peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière, quelle élévation !

La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit, avec faste, à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde, elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil: semblable à ce prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue

impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même, lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoit des œuvres de ténèbres: il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avoit plus d'homme sur la terre: quelle élévation! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce dégré de grandeur, où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation? Je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour-à-tour dans son cœur?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? c'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses desirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourroit désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie: la vertu et le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphêmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oseroit nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même, flatte-t-elle beaucoup votre or-

gueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênoit vos passions; et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire; que tout mouroit avec nous; que les peines éternelles étoient des terreurs de l'éducation; que les penchans nés avec nous ne pouvoient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on desire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avoient jamais eu de passions, ou si la religion les avoit autorisées, il n'auroit jamais paru d'incrédulité sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que dans les momens où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les momens où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affoiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre; c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous recon-

noissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Père et de l'auteur de votre être, vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; et humilié sous la main du Tout-puissant, prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avoit besoin de nouvelles preuves, je vous montrerois combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoit autrefois les Juifs à leurs enfans. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disoit saint Paul aux fidèles (Heb. 11. 39.), après leur avoir rapporté de siècle en siècle dans ce beau chapitre de sa lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a soumis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérans si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savans si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle; des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitens, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son sage ne se

trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins ! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous !

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres ? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés, que l'incrédulité a produits. Vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti ? de prendre pour vos guides et pour vos modèles ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur ; ces monstres qu'il a plu à la providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps ; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps ? Soutenez si vous le pouvez, ce parallèle. Ah ! disoit autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes Frères, souffrez que laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous ; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses pères ; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères ; mais on

obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en taisant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos foibles lumières; et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes Frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur: un seul doute, un seul mot la blesse; un souffle pour ainsi dire la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvoit pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines; on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connoissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés; des doutes tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité; des hommes qui dans des mœurs dissipées n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la

religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumières et de piété, pourroit à peine éclaircir.

Des personnes même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devroit être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui connoissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connoissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme, vous venez de le voir; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument néces-

saire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie; parce que sa raison est foible, et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention; je n'en abuserai pas.

Je dis en premier lieu, que la raison est foible, et qu'il lui faut un secours. Hélas, mes Frères, nous ne nous connoissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au-dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis, et l'artifice divin, qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disoit autrefois cette illustre mère des Macchabées à ses enfans, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit, et la vie que vous y avez reçue; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place; c'est la main invisible de l'auteur de l'univers: *Nescio qualiter in utero meo apparuistis; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* (2. Macc. 7. 22. 23.) Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond,

et dont on n'approfondira jamais tous les secrets ; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation, qui puisse les connoître.

Ce souffle de la divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connoître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses desirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disoit saint Augustin ; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre ame.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; et le créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme ! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond.

Qui

Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvemens. Notre siècle en a découvert quelque chose; c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous a appris, si on le compare avec ce que nous ignorons encore ?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans des lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer; et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvemens ? expliquez-nous les effets surprenans des plantes, des métaux, des élémens: cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre, démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui échappent à nos yeux: rendez-nous raison des différens instincts des animaux: tournez-vous de tous les côtés; la nature elle-même partout ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connoissez pas les objets qui vous sont soumis, et vous voulez voir clair dans les questions éternelles de la foi ? La nature est pour vous un mystère; et vous voudriez une religion qui n'en eût point ? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connoître les secrets de Dieu ? Vous ne vous

connoissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous ? L'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez ; et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos foibles lumières ? O égarement ! Si tout étoit clair, hors la religion, vous pourriez avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres : mais puisqu'au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.* (Tract. 28. in Joan.)

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la foiblesse de la raison ; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avoit-il de plus naturel à l'homme, que de connoître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe ; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage ? Ces lumières étoient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Evangile, et voyez jusqu'où l'homme avoit dégradé son créateur, et à qui il avoit fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fit des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés, et l'homme ne portoit plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avoit gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avoit si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage : et permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusques dans les animaux ; et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parens, pour ainsi dire, et par-là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité ; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien ; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes : les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés : on leur dressa des temples et des autels : l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités : le culte devint une débauche et une prostitution publique ; et des dieux si criminels, ne furent plus honorés que



par des crimes : et l'apôtre qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir, que ce n'étoit point là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes, qui s'étoient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avoit livrés aux desirs corrompus de leur cœur. O Dieu ! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égaremens si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne sauroit être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes, dont votre foi et votre lumière seule peut la retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours permettoit de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne ! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes ; c'étoit sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'ame, sur la véritable félicité.

Les uns doutoient de tout ; les autres croyoient tout savoir. Les uns ne vouloient point de Dieu ; les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur

indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos: quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même: ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'ame de ce vaste corps, et faisant comme une partie du monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire; autant d'écoles, autant de sentimens sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'ame; ici, c'étoit un assemblage d'atômes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié; dans une autre école, une portion de la divinité. Les uns la faisoient mourir avec le corps; d'autres la faisoient vivre avant le corps: quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable, à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettoient dans la raison; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'ame, la fin et la félicité de l'homme; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étoient pourtant devenus

des problêmes, qui de part et d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes ; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressoit pas pour le fonds de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu ! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de-là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourroit rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères ? Quelles furent les abominations des Gnostiques, les extravagances des Valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des Manichéens ? Suivez de siècle en siècle ; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos Frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine ! que de sectes sont nées d'une secte ! que d'assemblées particulières dans un même schisme ! Ce royaume illustre (1), que son voisinage, ses malheurs, et des gages sacrés et augustes (2) nous rendent si cher, à combien de différens partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie ? Cette Eglise si vénérable, si féconde autrefois en saints,

(1) L'Angleterre.

(2) Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme, étoient à saint Germain en Laye.

par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée? Chacun y est à soi-même sa loi et son juge: et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'Eglise de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israel, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations, et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, mes Frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrois-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Evangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une pieuse tendresse de l'ame, c'est un desir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incré-

dulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur; mais un chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyoit pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie: l'un se damne comme un désespéré; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, mes Frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles: *Partem ejus cum infidelibus ponet.* Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des justes, et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis. Matth. 5. 43. 44.

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avoit usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses : qu'obligé de ménager la foiblesse d'un peuple charnel ; et d'ailleurs persuadé, que de toutes les vertus l'amour des ennemis étoit celle qui coûtoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance, et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres, avoit sa sainteté, sa bonté, sa justice ; mais c'étoit plutôt un établis-

sement de police, qu'une règle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'état; mais elle ne touchoit point au cœur, et n'alloit pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposoit seulement, ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui faisant craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'exposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avoit encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus; mais c'étoit un prétexte de vanité, plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur Sage : c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance; et l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par le plaisir qu'on trouvoit à les mépriser.

Mais la loi de l'Evangile sur l'amour des ennemis, ne flatte point l'orgueil, et ne ménage pas l'amour-propre. Rien ne doit dédommager le chrétien dans le pardon des offenses, que la consolation d'imiter Jésus-Christ, et de lui obéir; que les titres, qui dans un ennemi, lui découvrent

un frère ; que l'espérance de retrouver devant le juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même, qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux, ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des chrétiens n'auroit point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle auroit toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre ; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions : c'est-à-dire, l'injustice de nos haines, et la fausseté de nos réconciliations. Implorons, etc.

PREMIER MOTIF.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, et la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles,

et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à notre plaisir ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puissans, se changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur, nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; et ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charité n'unissent presque personne : et de là vient que dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissoient à eux, se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux, et ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres;

qui

qui font des douceurs de la société un acharnement éternel ; qui empoisonnent toute la joie des conversations, et toute l'innocence des commerces ; et qui attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux, et qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût ; et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines contre nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne ; que tout vous choque et vous déplaît en elle ; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître ; que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir ; que de la voir ne serviroit qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle ; et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions, dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrois vous répondre d'abord, en établissant les fondemens de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères : Cet homme, pour vous déplaire, et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ, et héritier des promesses éternelles ? son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être, efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable ? Lorsque Jésus-Christ nous

ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté, ni peine ? Eh ! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si en vertu de ce commandement nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle ? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte : il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part ; Jésus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûteroit pour aimer nos frères ; que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneroient d'eux : et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer, étoit observer la loi toute entière. L'aversion pour nos frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs, un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grace? Et depuis quand le goût naturel, que l'Evangile nous ordonne de combattre, est-il devenu un privilége qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, étoit un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, et qui, plus il sentiroit

de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence? Nos goûts sont-ils notre loi? la religion n'est-elle plus que l'appui, et non le remède de la nature? N'est-ce pas une foiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos sentimens, nos haines et nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité? et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure? Quel cahos que la société, si le goût tout seul décidoit des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avoit point d'autre loi qui liât les hommes ensemble! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Evangile seroit-il là-dessus plus indulgent? l'Evangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes; l'Evangile qui nous ordonne partout de nous faire violence et de combattre nos goûts et nos affections, l'Evangile enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchans les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre

crime. Je pourrois vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui : mais vous même croyez-vous ne déplaire à personne ? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve ? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur, et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez ; s'il vous paroît déraisonnable de se laisser révolter par des riens et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres ; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fond, par la droiture des sentimens et de la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est malaisé d'être toujours en garde contre soi-même : ayez la même équité pour votre frère ; appliquez-vous la même régle ; supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte ; et ne justifiez pas par votre éloignement pour lui, les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'a jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères, sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés, et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrois vous demander, mon cher

auditeur, si ce fonds d'opposition, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre : vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même ; si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que sais-je encore? vous demander si ce qui vous déplaît en lui, ne sont pas peut-être ses bonnes qualités ; si ses talens, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts ; et si ce n'est pas son mérite ou son rang, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire : comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnoissable : mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire ; que vous ne trouvez aimables que tout ceux qui n'ont rien à vous disputer ; que tout ce qui vous passe, ou vous égale, vous contraint et vous gêne ; et que pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent: vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains: vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices: vous ne vous rebutez point: votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance; et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frère, comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûteroit-il tant pour mettre vos penchans d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité, et vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce sont-là de ces bizarreries de la nature, dont on ne sauroit rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchans. J'en conviens jusqu'à un certain point, mais il y a un amour de raison et de religion, qui doit toujours l'emporter

sur la nature. L'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère : il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament : c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvemens de la grace et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais : le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime : le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrace; et la charité est plus forte que la mort : le goût n'aime que ce qui l'accommode; et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime : le goût est aveugle, et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grace sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les mœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde : car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre, qu'il a fait échouer votre fortune ; qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes ; que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai ; et je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre ame, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel ! En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même, que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux ; et en le haïssant, vous renversez le fondement de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens : et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même ; et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un, sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous

restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? Rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'est-à-dire, d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire, de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain: parlons celui de l'Evangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, mon cher auditeur; si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instrumens des miséricordes de Dieu sur votre ame, comme les ministres de votre sanctification, et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élévation: vous y auriez oublié Dieu: votre ambition auroit crû avec votre fortune, et la mort vous auroit surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des

espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre ame, vous a suscité dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin. Il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des graces, et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource : il a secondé, pour ainsi dire, son ambition ; il a favorisé ses desseins ; et par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres : il a élevé votre ennemi dans le temps, pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins éternels de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes ; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut ; demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté, pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère ; et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, mes Frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas ! si nous regardions tout ce qui se passe, comme une fumée qui n'a point de consistance : si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil : si nous en étions convaincus, hélas ! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités

de la terre, comme des enfans qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la foiblesse de la raison grossit à leurs yeux ; tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événemens, sur la perte du patrimoine de leurs pères, et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissent leur enfance. Ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel. Ils voient de sang-froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper ; et ils s'arment de fureur, comme des enfans, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur foible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères : mais la vanité qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes Frères, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus ; et quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous

fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges; et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre, je pourrois vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère : les discours les plus innocens nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent : il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas : il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes : il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé, ce qui n'avoit été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes : il y a tant d'hommes naturellement outrés, et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle; j'en appelle ici à vous-même. Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours

discours les plus innocens, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice et de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour? et si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire, et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul, fussent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance?

Vous nous répondrez sans doute, qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez, ne sont pas douteux. Je le veux; et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours, par une feinte modération et par un demi silence, qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, et fournir de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande, si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes; si vous faites beaucoup de grace aux foiblesses d'autrui; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absynthe; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains; et si les

histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événemens publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère, et de tous les motifs les plus graves de la religion, pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché; et la licence de vos discours envers les autres ne connoît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère. Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre ame; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs et dans l'intégrité de votre conduite l'injustice de ses discours: détruisez par une vie sans reproche, les préjugés qu'il a pu donner contre vous: faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies: voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa

malice par vos mœurs et par votre silence : vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête ; vous mettrez le public de votre côté ; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportemens et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des foibles, c'est la triste consolation des coupables ; en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauroient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin, laissons toutes ces raisons, et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient ; de prier pour eux ; de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentimens de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grace. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes ; comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là. L'amour-propre

suffiroit pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'étoit-là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens : *Nonne et Ethnici hoc faciunt?* (Matth. 5. 47.) Mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent : elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous; et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire, que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire; vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée; vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connoissoit tel que vous êtes; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connoît coupable? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle !

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose; mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on

souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature; que la religion qui pardonne est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point; et que l'honneur ne connoît pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, mes Frères, qu'on ne peut acheter qu'au prix de son ame et de son salut éternel! et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime! Je sais que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion; et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince, qui, plus sage que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Évangile qu'aux intérêts de l'état, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur; et qui, en leur arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable.

Quoi, mes Frères, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporteroit sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'état? On ne seroit pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère; et on le seroit en obéissant à Dieu et à celui qui tient

sa place sur la terre? La gloire ne seroit donc plus qu'une fureur, et la lâcheté, qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche? Montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et chercher la gloire dans le devoir; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, et d'être comptées parmi les événemens mémorables d'un règne si glorieux: voilà une valeur que l'état exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles: regardez-les comme une ostentation puérile de valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté; comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale; comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache, et à laquelle le cœur souvent se refuse. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur: vous en paroîtrez plus grand; et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne sauroit honorer les hommes; et que l'Evangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas; que vous avez ou-

blié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère; et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où vous vous abusez; et après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

SECONDE PARTIE.

Il n'est point de précepte dans la loi qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos frères; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille; et cependant rien de plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur, et qui ne soit une fausse apparence de retour; soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe: car, mes Frères, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité et dans un amour chrétien de notre frère. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage, qui ne peut être que l'ouvrage de la grace. On se réconcilie pour céder aux ins-

tances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attireroit après soi, et qui pourroit retomber sur nous-mêmes, pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudroit se bannir, si l'on s'obstinoit à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'ame; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles, et aux discours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères; et eux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité: c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce

qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère ; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir, que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, mes Frères, que de mesures ! que de négociations ! que de formalités ! que de peines pour les conclure ! Que d'attentions à apporter ! que de ménagemens à observer ! que d'intérêts à concilier ! que d'obstacles à lever ! que de démarches à compasser ! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis : c'est une affaire du monde ; ce n'est pas une démarche de religion : c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli : elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu : en un mot, c'est une paix qui vient de la terre ; ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car de bonne foi, les hommes par leurs ménagemens et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui étoit éteinte dans votre cœur ? ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu ? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et

votre frère les devoirs extérieurs de la société ; mais ils n'ont pas changé votre cœur que Dieu seul tient entre ses mains ; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grace toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère ; et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, auroit-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui ? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée, qui auroit épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener : elle n'est pas si mesurée ; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre ; vous avez disputé toutes vos démarches ; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point ; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connoît pas toutes ces règles ; elle n'en a qu'une ; c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer, et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contre-temps, pourroient ne pas réussir, et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis, que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité : je dis et je répète, que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure, où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point, et avec des précautions si sévères et si précises ;

où il entre tant d'expédiens et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentimens; en un mot, font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère : *Vade reconciliari fratri tuo.* (Matth. 5. 24.) Il ne nous dit pas, n'avancez pas trop, de peur que votre frère n'en abuse; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le recherchez pas, de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui; il suppose que pour aimer nos frères, nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites : car, mes Frères, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde? quel en est le fruit? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi? Le voici.

Vous nous dites en premier lieu, que vous êtes réconcilié avec votre frère, que vous lui avez pardonné de bon cœur; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui. Et là-dessus vous vivez tranquille; vous croyez que l'Evangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

Car je vous demande : Craint-on de voir ce qu'on aime? et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez; mais que pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère? Vous l'aimez! c'est-à-dire, vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez; la religion vous ordonne encore de l'aimer : car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasion suffisent; mais pour l'aimer, il faut être chrétien : et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verroit jamais? Seriez-vous

Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes, s'il vous bannissoit pour toujours de sa divine présence? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurez traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendoit de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes graces? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgracié, quand il ne lui est plus permis de paroître devant le maître; et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère, et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite!

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère, que de ne pouvoir même souffrir sa présence? c'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles; qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance; et qui, en refusant le cœur au devoir, ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut même se contraindre; qu'elle ne connoît ni ménagement, ni bienséance; et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus! vous laissez paroître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère!

Mais d'ailleurs, les chrétiens sont-ils faits pour

ne pas se voir, et s'interdire toute société les uns avec les autres? Les chrétiens! les membres d'un même corps, les enfans d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse! Les chrétiens! la participation d'un même esprit, d'une même rédemption, et d'une même justice! Les chrétiens! sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Eglise, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir, et ne pouvoir se souffrir les uns les autres? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble; les sacremens auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de graces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous assistons; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifices, d'œuvres et de mérites. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous, qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une ame; et vous croyez aimer votre frère, et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence?

Je dis bien plus: Comment pourrez-vous avoir

avec lui la même espérance ? car, par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grace. Eh ! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paroît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice ? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi ; séparez-vous comme un anathème, de la communion des fidèles ; interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables ; bannissez-vous de l'assemblée des saints, ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels ; et vous annoncent de sortir de l'assemblée sainte, comme un publicain et un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités, vous nous direz enfin, que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de bien vivre avec lui ; que vous ne manquerez point aux bienséances ; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienséances ! Et vous croyez, mon cher auditeur, que c'est-là pardonner, se réconcilier avec son frère, et l'aimer comme soi-même ? Mais la charité que l'E-

vangile vous ordonne, est dans le cœur : ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile ; c'est un sentiment réel ; c'est un amour effectif ; c'est une tendresse sincère, et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en Juif et en Pharisien ; mais vous n'aimez pas en chrétien et en disciple de Jésus-Christ. La loi de la charité est la loi du cœur : elle règle les sentimens, elle change les inclinations, et verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée ; et vous en faites une loi toute extérieure, une loi pharisaïque et superficielle, qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres : c'est le monde qui vous prescrit cette loi : ce sont là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer ; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion ; et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes Frères, si les hommes n'étoient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffiroit sans doute de se rendre des

devoirs extérieurs, et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société toute intérieure et toute sainte, dont la charité est le lien invisible, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères, les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir: le monde peut vous absoudre et n'en pas demander davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité, qui seule donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne seroit donc plus qu'un faux semblant, et une vaine hypocrisie.

Aussi ne nous en croyez point là-dessus; consultez le public lui-même. Voyez si malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point: si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles; et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des graces, ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connoît mieux que vous ne vous connoissez vous-même; qu'il ne prend point le change sur vos sentimens; et que malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous; lui que partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs

demeurent toujours éloignés : et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des sentimens publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux, faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public : et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point; qu'on voudroit se détruire mutuellement; qu'on garde encore à la vérité les apparences, mais qu'au fond les intérêts et les affections sont pour toujours et sans retour éloignés. Et cependant de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres; on a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde : et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public

et déclaré, on fréquente les sacremens, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence, et loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est point aigri; que dirai-je? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur, en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu! que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu! à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde?

Les injures dont je me plains, égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême?

Faut-il, grand Dieu! que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si long-temps et avec tant de bonté ses rébellions et ses offenses?

Qui suis-je, pour être si touché des intérêts de ma gloire; moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète; moi qui mériterois d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple; moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes foiblesses; moi que les outrages les plus sanglans épargneroient encore, et traiteroient avec indulgence; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée?

Mais non, grand Dieu! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur; et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentimens. Ne jugez pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avoit grossies et me les avoit rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

SERMON
POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. 4. 4.

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Evangile, que les images dont Jésus-Christ se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les Césars, triompher des sages et des savans, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par-là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire

en cendre les temples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et sous ces traits paraboliques nous est figurée la promptitude de ses opérations, et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu commune; qui confond les distinctions de juif et de gentil, de grec et de barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être: et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence, qui paroissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite, et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité: non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme, *Non in solo pane vivit homo;* et par-là il veut nous apprendre que la parole de l'Evangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux ames qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans

tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; et me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Evangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement, quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes, et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue les justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchans; c'est la disposition du cœur, qui les discerne. Tous courent, dit l'apôtre; mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Evangile. Tous viennent en foule,

comme

comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs: les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion, n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant, de tous les ministères confiés à l'Eglise pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes, est devenu aujourd'hui la plus foible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, mes Frères, une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable: or la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnoit autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie, s'il leur déclaroit que ne pas le discerner des viandes communes, c'étoit se rendre coupable du corps du Seigneur, nous n'avons pas moins raison de

vous dire que vous devez vous éprouver, et préparer votre ame avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple ; et que ne pas la discerner par la manière de l'entendre de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un desir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix ; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissans et si heureux pour la conversion des pécheurs ; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues ; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment, que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut ; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive, et qui ne parle jamais en vain ; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches ; qu'il nous rende insensibles à vos louanges et à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins ; que le desir de votre salut supplée en nous aux talens que la

nature nous refuse ; et que nous honorions notre ministère, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes Frères, si les Israélites autrefois sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devoit leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtemens, et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage, pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils alloient entendre ; n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostôme, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un desir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi, mes Frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle, seroient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portoit-il plus de caractères de la divinité, que nous en portons? Il écrivoit la loi sur des tables de pierre, la grace de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettoit le lait et

que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ : autant de fois que la parole de l'Evangile ne vous a pas touchés jusqu'à la pénitence, autant de fois elle vous a rendus plus indignes d'obtenir la grace du repentir. La foi ne connoît point ici de milieu; et si vous n'en êtes pas sortis changés, vous en êtes toujours sortis en quelque façon plus coupables, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi; et en tremblant sur le passé, lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront ? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi ? Depuis si long-temps on m'annonce des vérités, dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions, ne peut affoiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies; ai-je fait une seule démarche pour en sortir ? Depuis si long-temps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu, en suis-je devenu plus chaste ? Depuis si long-temps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi; en suis-je venu à ces séparations que je connois moi-même si indispensables à mon salut ? Depuis si

long-temps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut ?

Grand Dieu ! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours, et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence ? Et certes, mes Frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci ? Ils négligèrent ces temps heureux, où la grace vouloit encore leur ouvrir cette voie de conversion : et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang froid; et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes Frères, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu ? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition ? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné ? Y

faites-vous quelque différence ? et ne semble-t-il pas ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-mêmes que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Evangile ?

Mais, que dis-je, mon cher auditeur ? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas ! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable de nous écouter de sang froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres, vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité: il semble que ce seroit une foiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des Césars; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin, qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent; et vous croyez par-là

faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation, où il n'est presque plus de ressource; ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié : mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect, et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien; d'une raison sensée; qui quoique entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne, et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison : ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de foibles desirs de salut, et des espérances d'une conversion à venir : ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi : ils craignent presque de nous entendre, de peur de perdre cette fausse tranquillité, qui fait toute la douceur

de leurs crimes : ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble et de tristesse, que les vérités entendues ont laissé dans leur ame : ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs, l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, et qui referme la plaie d'où devoit sortir leur guérison : ils craignent qu'on ne brise leurs fers : ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue : mais du moins ils n'insultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle : ce sont des pécheurs foibles, qui craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang froid et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonoreroit l'orgueil de votre raison; et tandis qu'en secret vous êtes l'ame la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événemens, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité : c'est-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de

raisonnable; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnoissanee sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les iniquités de son peuple, c'étoit de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront, dit-il dans son prophète (*Amos*. 8. 12.), de l'orient à l'occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas. Et non-seulement il ne suscitoit plus de véritable prophète dans Israel, mais il permettoit qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournoient les tribus de son culte, et venoient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avoient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes Frères, que malgré les iniquités, qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière, de n'avoir pas permis que l'errenr ait prévalu sur

la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle sembloit avoir pris naissance, et où elle avoit déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, mes Frères, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos Eglises. Combien d'infortunés dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avoient ouï les paroles de la vie éternelle et l'Evangile de paix, une doctrine de mort, de rebellion et de mensonge? Combien d'ames séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui auroit dû les sauver?

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Egypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la

la miséricorde de Dieu toute seule, qui vous a discerné de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leur schisme? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs; vous recevez encore la doctrine des apôtres des mains de leurs successeurs; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété; et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnoissance? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annonce encore? Dites-vous quelquefois avec le prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugemens et ses justices?* (Ps. 147. 20.)

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; les momens les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devroient faire toute la consolation de votre vie; vous êtes fâchés que la religion du maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent : il semble que nous venons ici vous parler pour nous; et vous nous écoutez comme

des importuns qui viendroient vous demander des graces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux momens que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; et que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses, se repaît avidement d'aventures chimériques : c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; et au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes Frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourroit encore sans doute transporter son Evangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage : il pourroit tirer du fond de leurs déserts, des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Eglises si célèbres, que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin avoient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme, que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et dans les fers dont les fidèles y sont chargés ; il le pourroit ; mais il se venge plus

secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Evangile; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorans qui habitent les campagnes; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère : il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse : il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas : il laisse affoiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine. Il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouveloient les villes et les royaumes, qui entraînoient les grands et le peuple, qui changeoient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes foibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux, voient avec consolation à leurs pieds, comme

autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ, et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes : en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugemens terribles et sévères.

Mais, mes Frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disoient autrefois aux Juifs infidèles ! Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer les paroles de salut ; mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnoissance la grace que vous rejetez : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei ; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes.* (Act. 13. 46.) Ah ! nos travaux seroient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire ; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et

toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence, qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissemens donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grace : nos chaires ne seroient pas environnées de tant de pompe; mais nos auditeurs seroient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

SECONDE PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité; sa fin qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis d'abord, que son autorité est divine. Oui, mes Frères, la parole que nous vous annonçons, n'est pas notre parole, mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme

des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur foible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue; mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en peut être vil et méprisable; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel, et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les ames infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole, une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Evangile, les lois de l'Eglise, les maximes des saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos préjugés, nos pensées: ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité: rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité: nous n'y parlons qu'au nom de l'Eglise, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte! Ils ne font pas gloire

comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole: les plus saints mouvemens du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, mes Frères, la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent: vous êtes ingénieux à affoiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes: vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière: vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le lieu saint même destiné à les condamner et à les combattre. Ah! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple: ne lui disputez pas cette foible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers: opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde, et dans ces assemblées de vanité que

l'erreur assemble, et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde, et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer. Grand Dieu! et vous nous jugerez peut-être un jour, sur ce que nous affoiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée aux pieds des autels! et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Evangile, aux indulgences et aux adoucissemens de nos siècles! et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons, cette terreur et cette véhémence divine, qu'elle ne sauroit trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence!

Eh! quoi, mes Frères, les vérités du salut, telles que Jésus-Christ nous les a proposées, ne sauroient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères? Paul exagéroit donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse, et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissoit, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté, et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagéroit donc, lorsque

les habitans des villes venoient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques les livres lascifs ou impies, et les autres instrumens de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Evangile: mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les ames mondaines, qui saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés, ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous puissiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule ame ces terreurs salutaires, disoit autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusoient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme: *Utinam convincerer!* (S. Ambr. de virginit. l. 1. c. 5.) Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potiùs argueretis, quàm sermonibus cæderetis!* Ah! nous souffri-

rions le blâme avec plaisir, si l'on pouvoit nous montrer le succès qu'on nous reproche! *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem.*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre foiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paroître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paroissent plutôt tomber sur les personnes, que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudroit vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la foiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devroit placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affoiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage: et après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais, que nous reviendroit-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvoient convenir à l'éloquence vénale de ces sophistes, qui au milieu des écoles de la Grèce, cherchoient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de

leur secte. Mais pour nous, mes Frères, eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Evangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin! Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? c'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre foiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ, mes Frères; que dis-je? ouvrez seulement l'Evangile, et lisez: alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes: alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissemens; et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à

l'amour-propre? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde, et une de ces façons de parler que nul n'approfondit, et que chacun adopte : votre conscience les dément en secret; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, et que l'Evangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux, d'un côté, l'état de votre ame, de l'autre, les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes Frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé : il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnoît point dans les traits les plus

plus vifs et les plus ressemblans de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même: Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères; nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères: nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons téméremment nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égare-

meus, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte; venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, mes Frères, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie: et de là il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux, qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, car, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talens et par son éloquence, ne dédaignoit pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'Esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie : si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être

des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut, que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talens et par vos connoissances sur le reste des hommes, mais vide de grace, et le jouet des vents et des passions devant Dieu ; et qu'enfin, une ame simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connoissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes Frères, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis long-temps ; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite, mènent plus loin, et sont plus utiles que tous nos discours ! Mais, mon cher auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connoissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici aux pieds de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions

du péché, formant de saints desirs; ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit saint, et les commencemens de leur pénitence; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes, qu'il achève dans leur ame l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer?

Ce n'est pas que la méditation des divines Ecritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère, et à la vocation légitime, des graces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grace de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules; et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Ethiopie, étoit pour lui un livre fermé, et amusoit son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin, vous devez cet exemple à vos frères, cette édification à l'Eglise, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'Esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte; mais c'est ici sa place; c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Eglise.

J'ai dit en second lieu, un esprit de foi; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte indépendant des talens de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornemens, mais les vérités solides du salut: c'est-à-dire, ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de Jésus-Christ doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent; vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornemens pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnoissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes, perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillans et moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon, le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdroit-elle quelque chose de sa dignité? et comme c'étoit le même Seigneur qui parloit partout, la foi d'Israel y faisoit-el'e quelque différence?

Cependant, parmi tous ceux qui nous éc-

il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seroient d'un plus grand usage pour soi ; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs, ce que Joseph devenu le sauveur de l'Egypte, disoit par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture, que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits foibles de cette contrée : *Exploratores estis ; ut videatis infirmiora terræ, venistis.* (Gen. 42. 9.) Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter, c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts, qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auroient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis ; ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais de bonne foi, mes Frères, quelque foible que soit notre langage, n'en disons-nous pas tou-

jours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égaremens que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talens si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, et les hommes sans miséricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu; que si vous ne faites pénitence vous périrez; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son ame? N'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités! et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seroient-elles moins effrayantes?

Et d'ailleurs, s'il étoit permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disoit autrefois l'apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avoit essuyés pour leur annoncer l'Evangile et les convertir à la foi; s'il étoit permis, nous vous dirions : Mes Frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut : eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à

la bonne heure, pour la gloire de l'Eglise et pour l'honneur de son Evangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissans en parole; de ces hommes que l'onction seule de l'Esprit de Dieu rend éloquens, et qui annoncent l'Evangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche; et par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Evangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instrumens destinés à cultiver la terre; je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornemens étrangers pour embellir la simplicité de l'Evangile; et donner aux instrumens et aux talens destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philistiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem.* (1. Reg. 13. 20.)

Et voilà, mes Frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi; un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire

de l'éloquence : vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin encore pécheur assistoit à ceux d'Ambroise. Ce n'étoit pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle que je cherchois depuis si long-temps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon ame, que vous seul connoissiez, ô mon Dieu ; c'étoit pour examiner si son éloquence répondoit à sa grande réputation, et si ses discours soutenoient les applaudissemens que lui donnoit tout son peuple. Les vérités qu'il annonçoit, ne m'intéressoient point ; je n'étois touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem iucuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis.* (Conf. lib. 5. 13.)

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornemens qui amusent les malades sans les guérir ; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitans de Babylone disoient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (Ps. 136. 3.) Ils viennent chercher l'harmonie et l'a-

grément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Evangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous ! qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes ; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu ; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison ; vos maux pressent, le temps est court ; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si long-temps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement : nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête et prêt à tomber sur vous : et loin de frémir sur les suites de votre destinée, et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat ; et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu ! que le pécheur paroît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière !

Car, mes Frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive ; ou dans la chaire chrétienne et à la place

de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos foibles talens, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instrumens les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grace? Les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquens, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs : vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissemens, peuvent faire notre éloge; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA Ire SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VERITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle. Matth. 25. 46.

VOILA, mes Frères, à quoi se termineront enfin les desirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes : voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérans, les monumens de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talens, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la providence

dence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes Frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage : où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les dis-

cours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes Frères, je ne suis pas surpris, que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes, il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes Frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux ames dissolues, qu'elles survivront à leurs désordres ; que tout ne meurt pas avec le corps ; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs ; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien plus sûre ? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe ?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs

où dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes, des penchans de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés? Voilà toute la philosophie des ames voluptueuses: l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la foiblesse née avec l'homme, et à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir; la la nécessité d'un avenir; le sentiment secret d'un avenir: voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphêmes de l'impiété font à votre gloire: regardez seulement, et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnoissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphêmes insensés de l'impie, plus il devienne

à vos yeux un objet digne de votre pitié, et des richesses de votre miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra; et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre ame retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie, et ira habiter la région éternelle des vivans, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disoit-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers. (*Act.* 17. 29. 31.) C'est par-là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondemens de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes Frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Eglise; que tout l'univers a cru, que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel

ouverte et frayée : nous qui paroissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche, que lorsque nos pères crurent : hélas ! quel devroit être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paroître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'Evangile avoit effacées de l'univers ?

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des ames incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils ; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire ; peut-être n'y a-t-il rien au-delà du trépas ; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir, ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences ; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit : car, mes Frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de

religion naturelle communs à tous les hommes; il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même; l'éducation fortifia ces sentimens de la nature: on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre; on lui montra la vertu dans les règles; on la lui rendit aimable dans les exemples; et quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre: il adora avec le reste des hommes un être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtimens; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps? par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentimens de son cœur, et aux lumières de sa raison? a-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De

quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentimens dont l'ame avoit été d'abord imbue ?

Ecoutez-le, mes Frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus, qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes : à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphêmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie, qu'il est parvenu aux connoissances rares et sublimes de l'incrédulité; c'est à ces grands efforts, qu'il doit la découverte d'une vérité, que le reste des hommes jusqu'à lui, avoit ou ignorée, ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité; le déréglement du cœur. Oui, mes Frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérans, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchans et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérans;

c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété; ou la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion : leur cœur étoit corrompu, avant que leur foi fût naufrage : ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader; et un long usage du plaisir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes Frères, qui croyons qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentimens de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien!

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes Frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentimens communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la

vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la foiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels on hasarde une éternité toute entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, mes Frères, de quel côté

est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Ecritures, c'est-à-dire, le livre, sans contredit, qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il: qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car, qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule! Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance, ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la foiblesse d'un simple doute?

Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle : il nous regarde comme des hommes foibles et crédules ; et il se considère lui-même comme un homme supérieur et élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu ! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement ; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre !

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité ; je dis que dans une égalité même de raison, il devroit du moins desirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos ames, fût véritable ; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme ; qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devroit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse ; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme ; qui le confond avec la bête ; qui ne le fait vivre que pour le corps ; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance ; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si

ignominieux à son être. Quelle ame a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes Frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étoient immortels!

Mais non, mes Frères, ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur ame est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein, qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs desirs; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie: des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être: et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes, il est encore sur la terre des ames chastes, pudiques, tempé-

pérantes:

rantes : qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté ; qu'ils ne dégradent pas l'humanité toute entière, pour s'être entièrement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes ; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes Frères, on l'a déjà dit ; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable : il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie : il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples ; voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit-là le seul secret de la passer heureuse et tranquille ; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux desirs qu'ils allu-

ment : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a pas d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels; la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est-là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité toute entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heureux? Craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage, qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier prend seul le parti affreux de ne point croire; meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre; laisse sa destinée éternelle

entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand évènement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine: je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout

cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à desirer? Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés: les astres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre: la terre réglée dans ses mouvemens ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre: tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature: l'homme seul est inquiet, et mécontent; l'homme seul est en proie à ses desirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs: l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela? ô homme! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes,

de tous les siècles et de tous les pays, que leur ame étoit immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes: cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre: ce sentiment, qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'ame a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa

gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde: mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur: les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous! qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où

vous vous trouvez seul de votre avis ; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt, ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur ; et reconnoissez dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a formés !

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les loix qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires ; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent ; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos

enfans ne seront point nos successeurs ; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite : que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre et fortuit sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore ? si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux ; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus ; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourans, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain scrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies ; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux cahos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes Frères, d'attendre une destinée éternelle, de régler ses mœurs sur la loi, et de vivre, comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pesera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse !

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir

montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage, et au sentiment de la propre conscience.

SECONDE PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes Frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes; et que ne trouvant rien au-dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son ame, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'être suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs desirs frivoles et infinis? les hommes, des vers de terre, qui disparoissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphême, remarquez, je vous prie, mes Frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable

à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendroit un soin et une occupation pour la divinité, si elle vouloit y prendre garde! Son unique occupation est de se connoître et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement: S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé; Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau?

Que dis-je, mes Frères, Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses desirs; il facilite ses projets: car les impies sont presque toujours les

heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis: car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu? Quel dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion, et d'iniquité, se forme l'impie!

Quoi! mes Frères, il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé, dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part? Parce qu'il est grand, il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'étoit-là le caractère de votre être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnois donc plus

plus pour mon Père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma foiblesse, le rémunérateur de ma fidélité ! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices !

Car enfin, mes Frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes ? Quoi ! il n'auroit point eu d'autres vues en les formant, qu'en formant la bête ? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes desirs, de si grands sentimens ; susceptible d'amour, de vérité, de justice ; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'auteur de son être ; cet homme ne seroit fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels ? il rempliroit sa destinée, en remplissant un rôle méprisable ? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible, et si digne de pitié ? et après cela il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avoit donné ? O Dieu ! où seroit ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps, de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser

votre loisir par cette variété de spectacles ! *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum ?* (Ps. 88. 48.) Le dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux, et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes Frères, de veiller sur cet univers ; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence ; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines ! Qu'il est digne de Dieu, d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable ; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image ; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie ; de rendre heureuses avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui ; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui ! Voilà le Dieu des chrétiens ; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons ; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est-là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée ; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent ; que tous les siècles ont invoqué ; que les sages même du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir comme des crimes, des penchans de plaisirs nés

avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphême de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrège et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent; si tout ce que nous desirons, devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme, avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi, pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchans de tous les vices, pour vous les permettre tous, et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire d'autres lois que ses penchans, et une autre règle que ses desirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie; c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à

cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livroient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchans et nos desirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t-il, que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son déréglement;

et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des ames justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable ? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près, et que de plus pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est plus digne de l'homme ? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par-là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison; et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable ?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus, et se livroient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont là des penchans inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre ? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'ames chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur et dans l'observance de sa loi sainte ? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même

empire que ces justes ? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous ? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre ? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères ? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque ?

O homme, vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglemens ! vous accusez l'auteur de la nature des désordres de votre volonté ! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages ; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence ! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices ?

Dieu est donc juste, mes Frères, lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle ; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son ame : car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus ? Il souhaite cet anéantissement ; il se le propose comme sa plus douce espérance ; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi ! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres desirs ? Ah ! ce n'est pas ainsi que

Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant ? Seroit-ce d'être privé de son Dieu ? mais il ne l'aime point ; il ne le connoît point ; il n'en veut point ; et son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus ? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au-delà du trépas, que pour souffrir et expier les horreurs d'une vie abominable ? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions ? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie ; et ce seroit là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs, et de ses blasphêmes ?

Non, mes Frères, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui ; ses tourmens seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles ; la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses desirs criminels. Le juste juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense ; des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités immortels, et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation, et une égalité de peine : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (Matth. 25. 46.)

Que conclure de ce discours ? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incer-

titude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience : qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Evangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire : ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle : mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci : calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentimens; mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir, cherchez votre bonheur, non en secouant le joug

de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire. L'avenir cessera de vous paroître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos desirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le Père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA Ire SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendoient et qui y achetoient. Matth. 21. 12.

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ, mes Frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc-là ce roi pacifique qui devoit paroître dans Sion accompagné de sa seule douceur? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connoître encore l'esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient

même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avoit envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatissant et miséricordieux; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? On profane le temple saint; on déshonore la maison de son Père; on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitens, en une retraite de voleurs, et en une maison de trafic et d'avarice; voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudroient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avoit commencé. Car remarquez, mes Frères, ce que Jésus-Christ fait ici en terminant sa carrière, il l'avoit déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avoit oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité qui devoit distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il étoit annoncé par les prophètes.

Il se passoit sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyoit dans le temple, et qui n'étoient pas moins dignes du zèle et des châtimens du Sauveur : mais comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps, et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens, et la corruption des scribes et des pontifes ; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple ; son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai ; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes Frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtimens, que les profanations de ses temples ; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons, doivent être plus saintes.

Car, mes Frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste : c'est-à-dire, que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'agneau qu'on y immole et qui s'offre, étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent, doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu, et l'autel de l'agneau, est

est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.* (Apoc. 14. 5.) La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Ibid. 7. 11.) Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis.* (Ibid. 7. 9.) Trois dispositions qui renferment tous les sentimens de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples ; une disposition de pureté et d'innocence ; une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur ; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'UNIVERS entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'apôtre, il est toujours près de nous ; nous vivons en lui, nous agissons en lui ; nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est ; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons ; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide ; et il est le Dieu des îles éloignées, où on ne le connoît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une

présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avoit apparu. Les Israélites dans le désert, regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidoit sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensemens et des victimes, que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'étoit le lieu le plus saint de l'univers; l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étoient obligés d'y venir adorer; captifs dans les royaumes étrangers, ils tournoient sans cesse vers le lieu saint, leurs regards, leurs vœux et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étoient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété, et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avoit vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connoissoient pas; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il étoit homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adoroit.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des

fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeoit ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avoit pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu-à-peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits ; et les temples mêmes, où le démon avoit été si long-temps invoqué ; lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passoit en ombre et en figure. Le Seigneur habitoit encore alors dans les cieux, dit le prophète, et son trône étoit encore au-dessus des nuées : mais depuis qu'il a daigné paroître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre, la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu ; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux ; le vin mystique que nous y buvons,

est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste ; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'agneau ; enfin, nos temples sont ces nouveaux cieux que le prophète promettoit aux hommes. nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem ; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme : mais nous le possédons, nous le goûtons ; et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis, mes Frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paroître, comme aux bienheureux, dans le temple éternel : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei* (Apoc. 14. 5.) ; parce que le Dieu devant lequel nous paroissons, est un Dieu saint.

En effet, mes Frères, la sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Ecritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous

voit et qui nous regarde; de n'offrir partout à ses yeux, rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards, et de ne pas souiller par nos crimes, la terre qui toute entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure, est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre; parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paroître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison, que nous y paroissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu, qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes Frères, lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avoit de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches et de

souillures? Que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire? et en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissoit de sa présence, et les vœux des peuples qui venoient l'invoquer?

Oui, mes Frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure, que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'étoit-là le Saint des saints, c'est-à-dire, le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore, que de précautions terribles en défendoient l'entrée! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnoit; et là seulement les gentils et les étrangers qui vouloient s'instruire de la loi, pouvoient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachoit encore; et là les seuls Israélites avoient droit d'entrer; encore falloit-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu, si loin encore du Saint des saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparoit encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entroient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi vouloit qu'on le lapidât

comme un profanateur et un sacrilége, et un roi même d'Israel, et le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentoit le Saint des saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avoit-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses; et portant dans ses mains le sang de la victime qui seule lui ouvroit les portes de ce lieu sacré.

Et cependant, que renfermoit ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? Les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron; des figures vides, et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendoit quelquefois ses oracles, n'y résidoit pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes Frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grace, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous, s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignoit si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints, où il habite maintenant lui-

même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours aux pieds de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens, une nation sainte, *Gens sancta*. (1. Petr. 2. 9.); parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie; parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, *genus electum* (Ibid.): et enfin un sacerdoce royal; parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son Fils le grand-prêtre de la loi nouvelle, et que le privilége accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le Saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle, *regale sacerdotium*. (Ibid.)

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit : nous n'avons plus de part à l'autel; nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes Frères, ne devroient donc être que la maison des justes : tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons, sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre, est la réconciliation des pénitens, ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissemens d'un cœur touché, ou les soupirs d'une ame chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend soin de purifier même tout ce qui doit paroître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes, avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourroient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paroître, n'en soit blessée.

Autrefois même l'Eglise n'accordoit point dans l'enceinte de ses murs sacrés des tombeaux aux corps des fidèles : elle ne recevoit point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des martyrs avoient droit d'y être placés; elle ne croyoit pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux

cendres de ceux qu'elle ne comptoit pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitens publics eux-mêmes étoient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendres et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur étoit d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étoient que leurs larmes et leurs macérations, qui leur ouvroient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir long-temps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvoient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyoient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendoient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantoient avec eux des hymnes et des cantiques! Quelles larmes de joie et de religion ne répandoient-ils pas alors! quel regret de s'être privés si long-temps d'une si douce consolation! Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison sainte, s'écrioient-ils sans doute avec le prophète, console plus le cœur, que des années entières passées dans les plaisirs, et dans les tentes des pécheurs! Tels étoient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disoit alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les ames cent fois revenues à leur vomis-

sement, les partisans du mensonge et de la vanité! *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium!* (Apoc. 22. 15.)

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose, que si vous n'êtes pas juste en venant ici paroître devant la majesté d'un Dieu si saint, vous y portez du moins des desirs de justice et de pénitence : elle suppose, que si vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché; que vous venez en gémir aux pieds des autels; et que votre confusion et le regret sincère de vos fautes, vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos desirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheur, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu saint; et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'aux pieds de l'autel, l'Eglise, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous

ferme pas ces portes sacrées; mais Dieu vous rejette invisiblement. Vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié, qui n'avez plus de droit à l'autel et aux sacrifices; qui venez souiller par votre seule présence, la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté, que le Seigneur sanctifioit par sa présence.

Et en effet, mes Frères, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paroître ici dans le lieu le plus saint de la terre; y venir paroître devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins, et former quelques sentimens de religion; porter jusqu'aux pieds de l'autel des corps et des ames souillées; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paroître ainsi devant lui couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* (Luc. 5. 8.); ou comme le prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur* (Ps. 50. 11. 12.), afin que je sois digne de paroître ici

en

en votre présence : c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable : vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés : vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes ; et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens avec lui, qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paroissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi, et aucun desir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place : vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez par la bouche du prêtre, de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes : vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Eglise pure et sans tache, qu'il a lavée dans son sang : vous insultez à la piété de l'Eglise, qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des

sentimens de religion, de douleur et de pénitence : vous trompez enfin la foi et la piété des justes qui sont là présens, et qui vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit, et un même sacrifice, s'unissent à vous, et offrent au Seigneur votre foi, vos desirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères; un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion, et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là, mes Frères, qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur ? A Dieu ne plaise.... ah ! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint : c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques sentimens de piété et de repentir ! Et où irions-nous, mes Frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrace de Dieu ? et quelle autre ressource pourroit-il nous rester ? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile : ici coulent les eaux vivifiantes des sacremens, qui seules ont la force de purifier leurs consciences :

ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, aux pieds desquels on remet leurs péchés, et on les délivre de leurs chaînes : ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu, que leurs crimes ont irritée : ici les vérités du salut portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché, et l'amour de la justice : ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur foiblesse soutenue, leurs bons desirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux, la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs, qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.* (Apoc. 14. 5.)

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun desir de changement, et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères; que sera-ce, grand Dieu ! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses; pour s'y permettre des regards impurs; pour y former des desirs criminels; pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs; pour y retrouver

peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent, éloigne de tous les autres lieux ? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime; de choisir votre présence, grand Dieu ! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint, un rendez-vous d'iniquité, et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles ? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père ! Quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes ! Quelle fureur de venir choisir les yeux de son juge, pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation ! quel abandon de Dieu, et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de déréglement et de licence !

Grand Dieu ! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah ! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité ! faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés; et qu'enflammés d'une sainte indignation contre

des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paroissent sur ces monumens; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect; quand les morts ressusciteroient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seroient ni plus religieux, ni plus fidèles!

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence; la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté, en demande une de frayeur et de recueillement; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le temple céleste: *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Apoc. 7. 11.)

SECONDE PARTIE.

DIEU est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de

graces : *Benedictio*, *et claritas*, *et gratiarum actio* (Apoc. 7. 11.); et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Ibid.)

Je dis un esprit d'adoration : car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous, lorque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-haut, et de notre propre bassesse ; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous, sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence ; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos desirs, toute notre ame pour en faire hommage, et la mettre toute entière aux pieds du Dieu que nous adorons ; oublier toutes les grandeurs de la terre ; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui ; ne reconnoître plus rien de grand que lui ; et par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais hélas, mes Frères ! où sont dans nos temples ces ames respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés,

sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une ame qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect aux pieds des autels honore la religion: on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite; mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne: on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissoit devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore: on vient y chercher un autre Dieu que celui qui paroît sur nos autels; y faire sa cour à un autre maître, qu'au maître suprême; y chercher d'autres graces que les graces du ciel; et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur, que du rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il étoit autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu: tous les vœux s'adressent à lui; et son profond anéantissement aux pieds des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même, qui porte pour ainsi dire, l'univers, courbe sa tête, et

oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, et nous élever par-là à de nouveaux dégrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu ! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendroient des temps où la foi seroit éteinte, où la piété deviendroit un trafic honteux, et où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connoîtroient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière, où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères; où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple; et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'apôtre; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux, et recevoir nos hommages. Oui, mes Frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec

l'Eglise sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple ; sa protection sur cette monarchie, où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle ; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics ; l'extinction des schismes et des erreurs ; la connoissance et l'amour de la justice et de la vérité pour les pécheurs ; la persévérance pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli ; un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu, qui puisse éloigner les graces que l'Eglise sollicite pour vous ; et y paroître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes Frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous ; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de vos armes, la conservation de vos proches et de vos enfans, qui s'exposent pour le salut de l'état, la fin des guerres, des dissensions et de tous les malheurs qui nous affligent ; qu'ils demandent les remèdes de vos chutes, et les secours de votre foiblesse ; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gra-

vité des gémissemens de l'Eglise par un esprit de dissipation, et par des indécences qui convien-droient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes; et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques; et qu'il faut pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agrémens, et souvent les mêmes bouches, qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, mes Frères, au lieu que les prières publiques devroient arrêter le bras du Seigneur, depuis long-temps levé sur nos têtes; au lieu que les supplications demandées par le prince, et ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devroient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois, et faire descendre la paix du ciel sur la terre: hélas! les jours mauvais durent encore; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes; l'épouse désolée redemande son époux; le père affligé attend en vain son enfant; le frère est séparé de son frère; nos succès même répandent le deuil parmi nous; et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes Frères? ah! c'est que les prières de l'Eglise, les seules sources

des graces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, mes Frères, vous devez paroître ici comme des supplians et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses graces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnoissance et d'action de graces, puisque de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre ame.

Et premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles: c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connoissent pas; de tant d'hérétiques, qui le connoissant, ne le glorifient pas comme il faut: c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici, mon cher auditeur, est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères: vous ne devez donc plus y paroître, que pour ratifier les engagemens de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inesti-

mable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien; vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant, pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ, et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de graces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi; un chrétien perfide, qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom étoit écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle aux pieds de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grace de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres: Mon fils, vos péchés vous sont remis: allez; et ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous

arrive

arrive pis. C'est ici où fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, mes Frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grace du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paroissez encore mondain et profane ! Ah ! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentimens de componction, ces mouvemens de honte et de confusion, dont ils ont été si souvent dépositaires ; vous y venez la tête levée, les yeux errans çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avoient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications, dont ils avoient été les confidens secrets et les heureux remèdes !

Que dirai-je encore, mes Frères ? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité ; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Eglise vous annonce les maximes du salut, et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnoissance pour vous. Mais hélas ! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation : et

ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous venez y former des desirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles: ici même enfin, où nous ne vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-même une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile, que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos foiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Evangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux: mais outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes; c'est sans doute la profanation des temples, et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les graces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole: il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de

mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Evangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine: alors il suppléera même à nos défauts; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes Frères, que servent les dédicaces des temples, et les prières si solennelles que l'Eglise emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de graces que les bénédictions du pontife y avoient laissées, et qui attiroient sur les assistans les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion; c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes Frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces momens redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père; pendant que le sang de l'agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des

ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnoissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou, à peine regardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment: vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les momens d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de graces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité continuelle, et qui ne savez presque quel usage en faire; vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes? Eh! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution; et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse? Dans quel temps, ô mon Dieu! sommes-nous venus? et falloit-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendroient à charge aux chrétiens de nos siècles?

Hélas! les premiers fidèles, qui aux différentes heures de la journée s'assembloient dans le temple saint sous les yeux du pasteur pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des

cantiques, et qui ne sortoient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignoient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il étoit beau, mes Frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenoit à son état; d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, le simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints, tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les Césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Ecritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Église de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Eglise du ciel! Que les tentes de Jacob étoient alors belles et éclatantes, quoique l'Eglise fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avoient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les momens rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devroient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes Frères, à toutes ces dispositions intérieures de prières, d'adoration, de reconnoissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornemens et des parures; dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste: *Amicti stolis albis* (Apoc. 7. 9.); mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudroit-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paroître dans cette maison de larmes et de prière? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'auroit

convenu autrefois qu'à des maisons de crimes et de débauche; et qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum* (1. Cor. 11. 22.)? comme le reprochoit autrefois saint Paul aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paroissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paroître sans précaution, sans décence, sans pudeur; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avoient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'apôtre vouloit que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire, des prêtres qui y sont sans cesse présens devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celles des esprits célestes. Il est vrai que par-là vous nous

avertissez, ô mon Dieu! quelle doit être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie; que c'est à nous à ne pas paroître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même; le respect des peuples ne s'y est affoibli, que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes Frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a *jamais* laissées impunies. Les indécences honteuses des enfans d'Héli, qui avoient durant si long-temps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'arche sainte devint la proie des Philistins : elle fut placée à côté de Dagon dans un temple infâme : la gloire d'Israel fut flétrie, le Seigneur se retira du milieu de son peuple; la lampe de

Juda s'éteignit; le pontife manqua, et Jacob se trouva tout-à-coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, mes Frères, que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il étoit juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avoit été si long-temps outragé: Craignons, mes Frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une foible raison, qui voudroient voir clair dans les secrets de Dieu, et qui, loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de graces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugemens, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc, mes Frères, tous ces grands motifs de religion; portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière,

de componction, de recueillement, d'action de graces, d'adoration et de louanges; ne sortons jamais de nos temples sans en remporter quelque nouvelle grace, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes: n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux desirs de finir vos égaremens, et de vous attacher uniquement à Dieu; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse aux pieds de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disoit autrefois à Salomon: Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présens devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte! *Beati servi tui, qui stant coram te semper!* (3. Reg. 10. 8.) Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer; ah! du moins tournez sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos desirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances, et des assujettissemens pénibles du monde: en un mot, trouvez-y les commencemens de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bien-

heureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA Ire SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA RECHUTE (1).

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Matth. 12. 45.

Quelle peinture effrayante notre Evangile nous trace-t-il de la rechute, mes très-chers Frères ;

(1) On trouvera au troisième dimanche de carême un autre sermon sur la rechute, intitulé : *De l'Inconstance dans les voies du salut.* Celui-ci a été composé le premier. Massillon jugeant ensuite qu'il n'avoit pas donné assez d'étendue aux vérités renfermés dans la seconde partie, y travailla de nouveau ; et des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois points qui composent le sermon *de l'Inconstance dans les voies du salut.* Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, et traitées avec cette onction que la plume de Massillon savoit répandre sur tout ce qu'il écrivoit.

de ce péché si commun, qui n'alarme plus les consciences, et avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paroît être devenu l'état ordinaire des chrétiens? Nous n'imaginons rien de plus horrible que le sort d'un homme possédé du démon, livré à la discrétion et à toute la fureur de cet ennemi du genre humain; et n'étant plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de sa malice et de sa corruption. Ah! s'il en faut croire notre divin maître, le sort d'une ame infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égaremens, après avoir goûté le don céleste, se laisse rentraîner dans les voies du péché qu'elle avoit quittées, et retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable: ce n'est plus d'un seul démon, dont elle est possédée; elle est livrée à sept autres démons plus méchans que le premier, qui s'en emparent; et qui la regardant comme leur conquête, en font leur demeure, et s'y établissent pour n'en plus sortir: *Et intrantes habitant ibi.* (Matth. 12. 45.)

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, mes très-chers Frères, et qui fait dire à notre divin Sauveur, que le dernier état de cet homme devient pire que le premier: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus;* car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe et un préjugé de notre réprobation; et qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature. Et

Et si vous me demandez, chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, et pourquoi il est si difficile de se relever après être retombé; en voici les raisons: écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie, afin qu'elles vous servent de préservatif contre un si grand malheur: et vous dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation et de crime, qui faites tant de démarches de conversion, et toujours autant de pas en arrière; et qui loin d'être effrayés sur votre état, vous rassurez sur ces retours passagers vers Dieu; écoutez-les aussi ces raisons, et voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez, est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation, et que rarement on s'en relève: pourquoi? parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse, et duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuse un pécheur de rechute; parce que son péché n'est plus ni surprise, ni foiblesse, ni ignorance, mais l'ingratitude la plus odieuse, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En second lieu, on a tout à craindre du péché de rechute; parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence et à un état fixe et tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe; l'énormité du péché de rechute, le danger du péché de rechute. C'est le moins ex-

cusable, et le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'action de graces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le créateur, et l'hommage dont le souverain bienfaiteur des hommes paroît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, mon cher auditeur, si après vous être relevé dans ce saint temps par la grace des sacremens, vous allez retomber encore et rentrer dans vos anciens égaremens, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses, et je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avoit favorisé, étoit grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher auditeur, quel bienfait plus signalé, que celui de votre délivrance, lorsque frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les décéler aux pieds des autels, et promettre à Dieu une vie plus retirée? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grace vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité; vous étiez chargé de mille anathèmes, qui devoient vous rendre éternellement ennemi de Dieu : vous n'aviez plus de part à l'espérance des chrétiens; vous étiez déjà jugé, et votre condamnation étoit

certaine. Votre malheur pouvoit-il être plus terrible ? Mais opposez à cet état déplorable, la situation où la grace des sacremens vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et des promesses futures, le membre vivant de Jésus-Christ : votre ame embellie de justice, est devenue la demeure de l'esprit saint : vous avez reçu la charité ; ce don qui ne passera pas ; ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre ; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons ; et sans lequel, quand vous seriez sur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait ? Une vie entière de reconnoissance pourroit-elle assez le payer ? Ah ! les saints, dans le séjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de graces ; et l'éternité elle-même leur paroîtra courte pour un hommage si juste et si consolant.

Et vous, mon cher auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude ! Une faveur qui ne subsiste plus, réveille moins la reconnoissance, il est vrai ; et l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le bienfaiteur. Mais ici les dons de la grace sont encore vivans dans votre ame ; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité ; ces dons sont même éternels par leur nature ; et vous auriez pu les conserver toujours, si vous saviez connoître le don de Dieu, et ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous

rendroit pas le plus ingrat de tous les pécheurs ; rappelez en second lieu la manière dont il vous a éte accordé. Dans quel péril étiez-vous, ame infidèle, lorsque Dieu vous a touchée? Hélas! vous le savez, dans le fond de l'abîme et de la dissolution, prête à tomber dans le dernier dégré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour; et vous périssiez peut-être sans ressource, s'il vous eût, dans cette conjoncture, refusé sa grace. Quel temps a-t-il choisi pour vous l'accorder? Ah! la circonstance peut-être du crime même ; ç'a été un retour vif sur l'infamie et la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu: dans ce moment affreux où il devoit lancer sur vous tous ses foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre ame qu'une rosée de grace. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi, dans le temps même qu'on l'outrage? Que se passoit-il dans votre cœur, lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde? Etiez-vous fort heureux dans vos plaisirs, et en état de vous passer de lui: livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions; abandonné des créatures que vous aviez préférées au créateur; lassé des plaisirs, et ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime? Ç'a été dans cet état où délaissé des faux dieux en qui vous aviez mis votre espérance, il s'est senti ému de tendresse pour vous; il vous a visité dans votre affliction; il est devenu votre consolateur, et il a été l'ami de votre adversité. Ah! pouvoit-il choisir des circonstances plus

tendres pour vous faire estimer son bienfait, et vous intéresser à une reconnoissance et à une fidélité éternelle? Et cependant, à la première lueur de fortune ou de plaisir que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards; vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui, que lorsque le monde ne vouloit pas de vous, et le chasserez encore indignement de votre ame. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices?

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré tribunal? Vous en avez vu frémir d'horreur le ministre de Jésus-Christ; et vous-même n'avez pu sans pâlir à ses pieds de saisissement et de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si long-temps vos jours et vos momens n'étoient plus marqués que par les chutes les plus honteuses : cependant le Seigneur n'a pas voulu supputer avec vous. Mille ans ne sont qu'un jour à ses yeux, dit le prophète; et des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui, que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant : dès lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avoient jamais été; sa bonté les a scellées dans un sac, et jetées au fond de la mer; il les a effacées du livre de mort, où elles étoient gravées en caractères immortels. Plus il avoit oublié d'offenses, ah! plus sans

doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles; mais vous allez retomber. Eh! qu'allez-vous faire, mon Frère? Comme votre ingratitude ne sauroit être plus odieuse, les suites de votre faute ne pourroient être plus funestes; vous allez faire comme revivre par ce retour tous vos anciens désordres; vous allez ratifier par ce nouveau péché tous vos péchés d'autrefois. Ah! il en étoit de vos crimes passés avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces ossemens secs et arides dont le prophète Ezéchiel vit les plaines de Babylone couvertes. Le champ de votre ame étoit couvert de ces tristes débris, et de ces restes inanimés de vos anciens désordres; ils étoient morts aux yeux de Dieu; sa grace toute-puissante avoit donné le coup fatal à tous ces monstres; ils dormoient dans votre cœur d'un sommeil éternel : mais le consentement ingrat que vous allez donner à une nouvelle offense, va être le signal funeste qui les rappellera tous à la vie. A ce souffle de mort sorti du fond de votre corruption, vous les sentirez tous se ranimer au dedans de vous, et reprendre leur force et leur vigueur première : *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant.* (Ezech. 37. 9.) Une armée de monstres va ressusciter dans votre cœur; ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puissans, formidables; et le champ de votre ame va encore en être couvert, désolé et ravagé comme autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde.*

(Ezech. ℣. 10.) Grand Dieu! quelle est donc la malignité d'une seule offense, de redonner, pour ainsi dire, l'ame et la vie à ce qui n'étoit plus, et de vous faire presque révoquer vos graces!

Ce n'est pas, mes Frères, que les dons de Dieu ne soient sans repentir, et qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé. (*Rom.* 11. 29.) Mais la malice de la rechute est telle, que premièrement, l'acte par lequel vous retombez, est comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices; vous rétractez vos larmes et votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu dans la préparation de votre cœur: Seigneur, oubliez mes larmes et mes protestations; je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos graces et vos bienfaits, je vais reprendre mes voies anciennes: et Dieu, qui juge de l'homme par la situation de son cœur, commence à vous imputer ce que vous cessez de haïr et de pleurer vous-même. Secondement, la malice de la rechute est telle, qu'elle réveille et reproduit, pour ainsi dire, en vous toute la corruption que vos anciens désordres avoient mise dans votre cœur, et qu'elle vous rend toute seule autant de foiblesses, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avoient pu vous en inspirer. Troisièmement enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonstance d'une nouvelle chute; c'est-à-dire,

un nouveau dégré si monstrueux de misère et de foiblesse, que mille crimes réitérés, avant votre réconciliation et votre rechute, ne vous auroient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe ajoute la perfidie : il viole une foi donnée au Dieu terrible, et donnée dans le lieu saint à la face des autels, et dont tous les esprits célestes ont été spectateurs ; une alliance scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, confirmée par le sang de l'agneau et par les solennités les plus irrévocables : il trahit des promesses jurées entre les mains d'un ministre de la réconciliation, qui les avoit reçues au nom de Jésus-Christ. Ce n'étoient point ici de ces sermens dont la précipitation peut excuser le violement ; il les avoit faits avec maturité, et après s'être même long-temps défendu contre la grace qui les demandoit de lui. Et après l'appareil auguste qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu aux pieds des autels, à la face du ciel et de la terre ; il viole sa foi, il manque à sa promesse. Eh ! vous vous piquez de fidélité envers les créatures, mon cher auditeur ; vous êtes religieux dans vos paroles, et vous voulez qu'on vous croie tel : et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide ? et la probité et la bonne foi, en traitant avec votre Père et votre Seigneur,

ne vous paroît pas une vertu si estimable? et vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche, infidèle et sans honneur à ses yeux? Ah! il se plaignoit autrefois dans son prophète, que le pécheur ne le distinguoit point de l'homme : *Existimasti, inique, quòd ero tuî similis* (Ps. 49. 21.); mais c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes, et faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion comme vous êtes dans la société, franc, sincère, fidèle, incapable de trahir votre foi, et de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les hommes seulement que vous avez reçu du ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté? pourquoi n'en ferez-vous point d'usage pour celui qui vous l'a donné? Et vous surtout qui m'écoutez, mon cher auditeur, votre perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi : car souffrez que je vous rappelle ici ces momens heureux, où touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur aux pieds des tribunaux sacrés. Que de soupirs! que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! Combien de fois lui avez-vous redit au sortir des pieds du prêtre, et après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce moment de pénitence étoit le plus doux et le

plus heureux de votre vie, et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille sans lui ? Infidèle ! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre ; vous allez oublier des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auroient dû rendre sacrées, quand le respect dû au maître à qui vous les avez faites, n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer ! Ah ! les pierres de ce temple, qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'élèveront contre vous devant le Seigneur, dit un prophète ; ces tribunaux sacrés qui viennent d'être les dépositaires de vos sermens, de vos larmes et de vos crimes, paroîtront un jour en présence de l'univers assemblé : *Lapis de pariete clamabit ; et lignum, quod intra juncturam ædificiorum est, respondebit.* (Habac. 2. 11.) Vous y reconnoîtrez gravés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité ; et l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher auditeur, toutes les fois que racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra ; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs : mais votre rechute après les gémissemens de la pénitence, me paroît bien plus noire ; car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à Jésus-Christ de grandes protestations de fidélité. L'Evangile en rapporte de presque

tous les autres disciples. *Allons et mourons avec lui* (Joan. 11. 16.), disoit Thomas. *Seigneur, montrez nous votre Père, et cela nous suffit* (Ibid. 14. 8.), ainsi parloit Philippe. *Quand tous les autres vous abandonneroient*, disoit Pierre, *je ne vous abandonnerois pas.* (Matth. 26. 33.) Judas seul ne parle nulle part, et du moins par ce silence affecté et par cette froide indifférence, il nous prépare comme de loin à sa perfidie. Mais vous, mon cher auditeur, ah! vous avez amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité; vous l'avez appelé votre bien-aimé, comme l'épouse; votre libérateur, comme la fidèle Sion; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un roi pénitent; et cependant ce ne devoient être là que les préludes de votre perfidie. Ah! que vous êtes devenue vile et méprisable à ses yeux, ame infidèle, en revenant à vos premières voies! *Quàm vilis facta es nimis, iterans vias tuas!* (Jerem. 2. 36.)

En troisième lieu, à l'ingratitude et à la perfidie, ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avois détruit*, dit saint Paul, (Galat. 2. 18.) *je me déclare prévaricateur*, c'est-à-dire, transgresseur affecté de la loi. Vous ne retournez à Satan, qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ; qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug, à la honte et à la servitude du péché. Le parallèle fait, les avantages des

deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grace, Jésus-Christ avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier; vous allez prononcer, qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu. O Dieu! quel outrage fait à votre gloire; vous que tout partage même blesse; vous que toute égalité même d'amour et d'hommages, insulte!

En effet, mes Frères, tout ce qui peut rendre un mépris criminel, se trouve dans celui-ci. Ce ne sera pas un choix aveugle, et qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance: vous avez vu, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent, et où l'on puisse alléguer la surprise: ah! vous étiez instruit, et de votre propre foiblesse et du péril des occasions, et une malheureuse expérience ne vous avoit rendu que trop habile là-dessus. Enfin ce ne sera point un choix tranquille, sans remords, sans le cri secret de la conscience, comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah! vous frémirez avant que de passer outre; votre cœur s'y refusera presque lui-même; le souvenir de la grace que vous aviez reçue dans votre réconciliation, et que vous aurez indignement profanée, ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secrètes.

Et c'est ce que saint Cyprien reprochoit autrefois aux fidèles qui avoient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution.

Avant

Avant votre régénération en Jésus-Christ, mes chers Frères, leur disoit-il, vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu; vous adoriez vos idoles sans remords; et cette funeste sécurité pouvoit diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages : mais lorsqu'ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au Capitole, et qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilége : *Quando ad Capitolium ventum est* (Cypr. de laps.); ah! frappés du souvenir de la grace, qui depuis peu vous avoit appelés à la lumière de l'Evangile, et retirés des déréglemens de vos premières mœurs; saisis de l'énormité d'une apostasie qui alloit rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence, et tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en Jésus-Christ; vos pas ont commencé à chanceler, *labavit gressus*; vos regards, à se troubler, *caligavit aspectus*; vos entrailles, à se soulever, *tremuerunt viscera*; vos mains, à retomber sous leur propre poids, et à se refuser au détestable ministère des encensemens, *brachia conciderunt*; votre langue tremblante sur le point de renoncer à Jésus-Christ, s'est arrêtée, et n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphêmes, *lingua hæsit*; en un mot, on vous a vu approcher de l'autel, où l'on vous conduisoit pour immoler aux idoles, tremblans, abattus, comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quò moriturus accessit, rogus illi fuit.* Telle sera votre perplexité, ame infidèle qui m'écoutez,

sur le point d'une rechute. Et, reprend saint Cyprien, malgré ces lumières vives qui vous découvroient l'horreur de votre apostasie, vous vous êtes prosternés devant l'idole; et vous avez déclaré à la face du ciel et de la terre, que Jésus-Christ étoit un imposteur, et que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah! mes Frères, continuoit cet éloquent évêque, et je pourrois vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été jusqu'ici dans les ténèbres de votre première ignorance! pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire? il vous auroit été bien plus avantageux de n'être jamais entrés dans les voies de la justice, que de retourner en arrière après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles? vous ne seriez que des aveugles, et vous êtes des contempteurs de Jésus-Christ; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon, et vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, mes Frères, le mépris du pécheur, qui va retomber, me paroît laisser moins d'espérance de pardon; c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine, est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu; c'est une preuve presque certaine, qu'il n'a donné à Jésus-Christ le baiser de paix, que pour le trahir; en un mot, qu'il n'a reçu les sacremens que pour les profaner. En effet, mes Frères, se repentir, et retomber aussitôt; venir se purifier, et se

souiller encore de nouveau ; est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur ? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grace, qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité, et qu'en même temps elle l'outrage dans son cœur ; elle lui préfère les objets les plus indignes ; elle le renonce pour son Seigneur, et pour son maître ; en un mot, elle démente tout haut ce qu'elle dit tout bas ; qu'après un tel outrage, le sein de la miséricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère ? Je sais, mes Frères, que le sacrement de pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain ; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera, comme dit saint Paul ; et je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais en premier lieu, lorsqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels, et que la grace sanctifiante, qui suit le sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grace de la sanctification laisse dans l'ame des penchans et des impressions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue : mais ce n'est qu'après une suite de jours et d'années :

après que le temps a insensiblement affoibli la charité; après que mille infidélités secrètes ont préparé l'ame à une chute nouvelle, et disposé l'esprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher auditeur, si c'est-là l'image de vos rechutes, et si la grace du sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu, outre la grace sanctifiante, vous recevez encore dans le sacrement des graces de conversion, qui sont les suites de la première; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos devoirs; vous donner de nouvelles forces contre le vice, et vous soutenir dans les occasions: et cependant vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal. On voit dans les mêmes circonstances, les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse; elle en triomphe encore: une occasion injuste de gain séduisoit votre avarice; elle la séduit encore: une complaisance vous rendoit infidèle à votre devoir; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces assemblées, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions: vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence: vous n'en rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie: vous n'en retranchez rien à des dépenses dont des créanciers, des domestiques et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil, où dans l'inutilité de vos pensées et la mollesse de votre lit, vous

laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre ame; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit, ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour le passé : les macérations, les veilles, et tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur; si cela étoit, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, le royaume de Dieu, seroit établi au-dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia, profectò pervenit in vos regnum Dei.* (Luc. 11. 20.) Quand vous avez guéri une ame, ô mon Dieu! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grace, sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui échappent à la vue au moment même qu'on les voit paroître.

La pénitence véritable, mes Frères, est un nouvel état du cœur qui change nos actions, et corrige nos penchans. C'est un nouveau goût qui nous rend le péché amer, et le don céleste agréable; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé, et mépriser ce que nous avions aimé : c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché; une douleur juste qui le punit; une douleur surnaturelle qui

le déteste dans l'idée que Dieu lui-même en a; enfin, une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture, vous qui retombez sans cesse, si vos pénitences sont véritables, et si vous sortez du tribunal profanateur ou pénitent.

Je n'oserois le dire ici, mes Frères, si les saints ne l'avoient dit avant moi : ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme des dérisions publiques des sacremens, comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venoient dans nos temples fouler aux pieds les mystères saints, ou qui sur des théâtres infâmes en exposoient la véritable représentation aux railleries des spectateurs. Aussi de leurs temps, un fidèle qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retomboit une seconde fois, n'étoit plus admis au nombre des pénitens publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut: mais outre qu'on craignoit que le remède, devenu trop commun, ne devînt méprisable; ah! on supposoit qu'un fidèle qui, après les pleurs et les travaux de la première pénitence, retomboit encore, n'avoit été qu'un imposteur, un fantôme de pénitent, et qu'ainsi c'étoit exposer le sang de Jésus-Christ, que de l'offrir à un pécheur qui avoit pu en abuser. Il n'étoit pas jusqu'aux figures de la loi, qui n'annonçassent cette terrible vérité. Celui dont la lèpre, après avoir été une fois guérie, repoussoit encore, étoit obligé de

venir reparoître devant le prêtre qui l'avoit guéri, et on le déclaroit immonde pour le reste de ses jours, c'est-à-dire, anathème, séparé de l'autel et des sacrifices, et du commerce de ses frères : *Immunditiæ condemnabitur*. (Levit. 13. 8.)

Mon Dieu ! et on usoit de cette sévérité après une seule rechute ! on se défioit d'une pénitence qui avoit pu être suivie d'une seconde infidélité : eh ! jugez, mes chers auditeurs, ce que les saints auroient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui ; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres des sacremens qui vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens. Ah ! je sais que nous ne devons point aggraver le joug ; qu'on n'est pas moins maudit de Dieu, lorsqu'on ajoute un seul iota à sa loi par un excès de rigueur, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une ostentation de sévérité, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais faut-il ouvrir à l'instant les trésors du sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois souillés ? faut-il confier sans précaution le sang de Jésus-Christ à des perfides qui l'ont mille fois livré ? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées ? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Elie, fermer le ciel sur des adorateurs de Baal, qui boitent des deux côtés, et qui en venant invoquer le Seigneur dans une solennité, vont encore au

sortir de là sacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Elisée, savoir arrêter quelquefois l'huile de la grace et la vertu des sacremens, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins; je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions? Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au ciel, ame infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos rechutes honteuses, et que vos déréglemens n'eussent point rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire : on ne vous verroit plus dans les mêmes misères et dans les mêmes foiblesses depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un prêtre saint et éclairé, vous auroit renouvelée; et vous voilà encore la même, après tant de sacremens et de démarches inutiles de pénitence.

Mais, que dis-je, la même? Ah! vous avez

ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'efforts pour en sortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas les remèdes divins, qu'il faut fuir; ce sont les passions, qu'il faut vaincre: ce n'est pas en devenant impie, qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant avec piété des graces de l'Eglise: ce n'est point en secouant le joug, qu'il faut devenir meilleur; c'est en observant la loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée: ce n'est point en disant avec l'impie: Puisque la loi est une occasion de chute, pourquoi me condamne-t-on lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je encore (*Cant.* c. 5. 3.)? vous avez brisé mes liens, Seigneur; on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds: vous m'avez retiré des portes de l'enfer; je n'y descendrai plus, de peur que mon dernier état ne soit pire que

le premier. En effet, mes frères, non-seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie et du mépris qu'elle renferme: c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence et de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est si vrai, mes Frères, que les rechutes finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime; et vous n'en douterez plus, si vous voulez faire avec moi trois réflexions, qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première, que les ressources du salut qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que, supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les lui accorder. La troisième, que la bonté même de Dieu, ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur, sont les nouvelles lumières dont il le favorise. Une ame est éclairée comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-

bas, sur la réalité des biens à venir; alors le pécheur surpris, s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, et suit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher auditeur, vous qui, après avoir été touché de Dieu dans ce saint temps, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car je vous demande; que pourront la voix de Dieu et les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? vous avez vu clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir; ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu pour vous la surprise, et l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendroient-elles? Que le monde est un abus? vous le disiez vous-même dans vos momens de componction. Que Dieu seul mérite d'être servi? vous le protestiez il n'y a qu'un jour aux pieds de ses autels. Que le salut doit être la grande affaire du chrétien? vous en conveniez devant Jésus-Christ. Que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme? vous étiez surpris de l'avoir jusque-là ignoré, si vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? Il peut encore vous éclairer; je le sais; mais semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière; vous vous êtes familiarisé, et avec elle et avec vos

passions ; vous avez réconcilié dans votre cœur la clarté et les ténèbres. Ah ! auparavant un seul rayon de grace, une seule vérité montrée, eût gagné votre cœur ; aujourd'hui les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa ; ils craignirent la majesté du Dieu qui résidoit au milieu d'eux ; la terreur, l'admiration, le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures ; ah ! cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut, et les lumières du ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grace ; c'est une nouvelle consolation qui suit les commencemens de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, ame infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous ; que pourra vous offrir de doux une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà goûté ? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'un pécheur : mais pour vous, ah ! vous vous êtes fait un cœur accoutumé

à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela, à retomber : vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera ; c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse, et ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir ; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives ; facile à émouvoir, difficile à fixer ; vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah ! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir ; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des ames qui vous ressemblent sont très-rares, et presque impossibles ; l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* (Luc. 9. 62.) Jésus-Christ ne dit pas, il perd le droit qu'il avoit au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclus pour toujours : non ; mais il n'est point propre, *non est aptus* ; c'est-à-dire, ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son cœur,

le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe, c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, et que certainement il n'y réussiroit pas. Et voilà ce que dit Jésus-Christ du pécheur de rechute par rapport au salut : Que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Un impudique peut être touché ; et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée; et Manassès dans les chaînes adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels. Un publicain peut renoncer à ses injustices ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde et dans les plaisirs, peuvent tout-à-coup être éclairées ; et Madelaine, aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendres et de cilice, puis retourne à Béthel sacrifier à Baal, et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux ; mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rap-

pelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager le lendemain : mais un Saül, qui, tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juste que moi, lui dit-il; et un moment après le cherche encore pour le perdre : ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et l'Ecriture nous les représente partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela, mes Frères? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, qui sait prendre son parti; une fermeté de raison capable d'une résolution; et qui, la droite voie une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une ame forte, qui peut être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre foiblesse : une ame généreuse, qui sait mépriser un plaisir; sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, ni par caprices, mais par des règles de foi et de prudence : en un mot, pour former une ame chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des foiblesses vulgaires. Or, vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison, qui ne sait pas se déterminer; d'une foiblesse de cœur, qui plie au premier obstacle; d'une inconstance d'esprit qui flotte toujours, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables; qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie, et qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changemens. Vous paroissez sensé aux yeux des hommes, parce que la vanité soutient vos

démarches extérieures. Mais jugez de vous-même par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure et cachée : vous êtes le plus léger de tous les hommes : vous êtes une de ces nuées sans eau que les vents agitent à leur gré, dit saint Jude (*Ep. Jud.* ℣. 12 *et* 13.); un de ces astres errans, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui après avoir jeté des cadàvres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser : *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones.* Mais que prétends-je ici, mon cher auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu ? vous décourager ? vous dissuader de travailler à votre salut ? à Dieu ne plaise; mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste préjugé de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des Sacremens si utile aux autres pécheurs, est inutile aux pécheurs dont je parle : c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le tribunal sont souvent heureux sur des ames criminelles, qui jusque-là avoient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais vous, mon cher auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Père, et des vices déjà mille fois détestés; vous traînez le poids de vos crimes de tribunal en tribunal : on vous voit à chaque nouvelle rechute, chercher un nouveau confesseur, pour vous épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des

mêmes foiblesses ; et vous faites gémir les ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités, que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de les déplorer devant Dieu. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester ? La connoissance de vos devoirs ? personne ne les connoît mieux que vous. Le goût de la piété, et les sentimens de la grace ? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des sacremens ? ah ! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu ! qui connoissez ceux qui vous appartiennent, et qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces ames dont je parle ? Tremblez donc, mon Frère, si vous êtes sage : et demeurez ferme dans la voie sainte, si la grace des sacremens vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous, et que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe et tranquille de crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, et de lui tendre si souvent une main favorable : cette sensibilité qui vous reste encore pour les verités du salut, s'éteindra ; ces retours qui ne peuvent vous laisser tranquille dans le crime, se calmeront ; ces graces qui vous rappellent encore quelquefois, ne seront plus accordées. Je le disois, il y a peu de temps,

rien n'éloigne Dieu d'une ame, comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du démon, et d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grace venoit de détruire en lui. Il est écrit dans les livres saints, que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avoit démolis au seul bruit des trompettes des prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah ! quand une fois la parole retentissante de l'Evangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon y avoit élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, et une malédiction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité ? N'est-il pas le maître de ses dons ? Mais d'ailleurs ne vous a-t-il pas attendu assez long-temps à pénitence ? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur ? les afflictions ? il vous en a ménagé ; les maladies ? vous en avez été frappé ; la perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez ? vous l'avez éprouvée ; l'amertume des plaisirs ? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres. Des lumières vives ? des remords cuisans ? hélas ! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh ! ne faut-il donc pas enfin, qu'il ait ses momens

de justice, comme il a ses momens de miséricorde, et qu'après avoir attendu si long-temps avec bonté, si l'arbre cultivé, arrosé, portera enfin du fruit, il le maudisse enfin, retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles ?

Mais quand même Dieu ne se retireroit pas du pécheur qui retombe, la malignité toute seule de la rechute et le caractère du cœur humain, devroient conduire l'ame à l'état dont je parle. En effet, il en est des rechutes de l'ame, comme de celles du corps; on vous l'a dit, et vous le savez; elles finissent d'ordinaire par une extinction entière et irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe, on trouve encore des ressources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament; et le retour est facile : mais à mesure que vous retombez, le corps s'use, la santé s'affoiblit, la nature succombe, et toute attaque presque devient mortelle. Ainsi dans la vie chrétienne, on se relève aisément d'une première chute; la foi, pas encore éteinte, les inclinations de la grace, encore sensibles; la santé de l'ame, pas tout-à-fait affoiblie; tout cela peut faciliter un retour au pécheur : mais vous retombez; ah ! les lumières peu à peu s'éteignent, la force de l'ame s'use, les dons de la grace dépérissent; et enfin, vous retombez si souvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, et que l'ame demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez-vous voir dans les livres saints une

image bien terrible et bien naturelle, et y lire la triste destinée d'une ame qui retombe? Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon : elle tombe devant l'Arche; les prêtres des Philistins effrayés accourent; leurs soins cette fois sont heureux; ils relèvent l'idole à l'instant; ses pieds, ses mains sont encore à leur place; et cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe; ah! les prêtres accourus à ce nouvel accident, s'efforcent en vain de le relever; Dagon est tristement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il est tombé; la tête et les deux mains séparées du tronc, ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la relever, et une figure mutilée qui n'est plus propre qu'au feu : *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* (I. Reg. 5. 5.)

Voilà, mon cher auditeur, voilà votre histoire. Vos premières chutes n'avoient pas détruit et brisé, pour ainsi dire, en vous l'image céleste du créateur; les puissances de votre ame étoient encore en état; vous n'étiez pas entièrement séparé de Jésus-Christ votre divin chef; et les soins de ses ministres, vous eussent relevé et rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber; ah! l'image du créateur va enfin se briser; Jésus-Christ votre divin chef, va se séparer de vous pour toujours; vous tomberez pour ne plus vous relever; vous ne serez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus

remettre à sa place, et dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel : *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah ! mes Frères, tel est le caractère des rechutes ; la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée ; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce d'un degré dans le précipice ; ce sont comme des plaies journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, et le rendent enfin incurable.

Ah ! c'est alors, mes Frères, que le démon est paisible possesseur d'une ame : *In pace sunt eà quæ possidet* (Luc. 11. 21.) ; outre qu'il y est rentré avec sept esprits encore plus méchans que lui, dit l'Evangile, il est bien plus fort et plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession, que lorsqu'il en fut chassé la première fois, parce qu'il est plus instruit ; il reconnoît les endroits de votre ame par où Jésus-Christ avoit accoutumé d'y rentrer, et de l'en chasser honteusement ; il a étudié les inclinations de votre cœur qui conservoient encore quelque intelligence avec la grace : ah ! c'est-là qu'il se retranche, pour ainsi dire ; ce sont-là les avenues qu'il fortifie et qu'il rend inaccessibles. Ainsi vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité ; vous ne le serez plus. Une mort soudaine vous alarmoit ; vous la verrez sans y faire de réflexions. Les discours de piété vous trouvoient toujours sensible ; on tonneroit, que vous n'entendrez plus. La

seule présence d'un homme de bien faisoit naître en vous des desirs secrets de vertu ; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveilloient votre foi ; vous vivrez sans joug et sans règle ; et voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les sacremens ; vous faisiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais depuis que Dieu s'est retiré, et que l'esprit impur a rentré dans votre ame, vous entassez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autres troubles, que ceux qui vous viendront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasions de crime ; plus d'autre vicissitude dans votre cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de dégoût, que pour la piété et la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété, et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde et à ses charmes ; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes et légères ; qu'il les frappe de vertige et d'aveuglement ; qu'il les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs desirs : ce ne sont plus des pécheurs ; ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans

pudeur, sans aucun frein qui les retienne : non, la piété ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, répandoit à l'entour une puanteur insupportable; et ce pain céleste n'étoit plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (Exod. 16. 20.) Ah ! voilà le sort d'une ame, qui, élevée dans le ciel par une sincère conversion, en tombe pour ainsi dire, par un indigne retour, et vient se corrompre sur la terre : ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; ce n'est plus qu'un sépulcre plein d'infection; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort, fatale à tous ceux qui l'approchent; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.* (Mich. 2. 10.)

Recueillons, mon cher auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes : en voici le fruit. Êtes-vous debout? prenez garde de ne pas retomber : souvenez-vous que vous portez le trésor de la grace recouvrée dans un vaisseau de terre; fuyez l'apparence du mal; priez beaucoup; défiez-vous de vous-même; apprenez dans vos chutes passées le moyen de les éviter, et tirez le bien du mal à l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé et le pas si glissant, que les précautions, pour éviter ce malheur, ne sauroient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de

grace et de péché? ah! déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre. Si Baal est dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, et ces foiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces révolutions journalières du crime et de la vertu dans votre cœur? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y poursuivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grace et de l'innocence; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces vicissitudes éternelles de vice et de vertu! vous le savez: éternellement combattu, et par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le crime; toujours occupé, ou à pleurer vos foiblesses, ou à surmonter des remords; jamais heureux, soit dans le vice où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre ame, mon cher auditeur; établissez enfin une paix solide dans votre conscience; profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encore sur votre cœur: peut-être touchez-vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer par le prix de l'endurcissement, toutes les ingratitudes de votre vie; et que, comme un arbre mort, vous allez rester pour toujours sur le

le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre ame; afin que fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un homme temporel, et que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel, la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA Ire SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE.

Miserere meî, Domine, Fili David.

Seigneur, Fils de David ayez pitié de moi. Matth. 15. 22.

TEL est le gémissement d'une ame touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain médecin, dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'étoit autrefois la prière d'une femme Chananéenne, qui vouloit obtenir du Fils de David la guérison de sa fille.

Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connoît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice, que le cri de sa douleur, et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Eglise nous propose aujourd'hui, pour nous animer et nous apprendre à prier; c'est-à-dire, nous rendre plus aimable et plus familier, ce devoir le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, mes Frères, prier, c'est là condition de l'homme; c'est le premier devoir de l'homme; c'est l'unique ressource de l'homme; c'est toute la consolation de l'homme; c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit saint.

Oui, mes Frères, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations, où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paroissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève; l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent; l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, si depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou

autour de nous, est pour nous un nouveau péril : dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme, si du fond de sa misère il ne faisoit monter sans cesse des gemissemens vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa foiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes?

Le chrétien est donc un homme de prière : son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grace de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive; elle ne reconnoît ses enfans que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, mes Frères, qu'un devoir si essentiel et si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des ames retirées; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux cloîtres qu'à la cour?

D'où vient cet abus, mes Frères, et cet oubli si universel de la prière dans le monde! De

deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre: premièrement, on ne prie pas, parce-qu'on ne sait pas prier, dit-on, et qu'on y perd son temps; secondement, on ne prie pas, parce-qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égaremens d'esprit, qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc premièrement, vous apprendre à prier puisque vous ne le savez pas. Il faut en second lieu; vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les préceptes que je vous prescris, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit: ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire: Mais qui de nous pourra s'élever jusque-là pour les découvrir et pour les comprendre? ni des connoissances qu'on ne trouve qu'au delà des mers, de peur que vous ne me disiez: Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée, et tout proche de vous; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur: de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer, si vous

vous dispensez de leur observance : *Sed juxta te est sermo, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.* (Deut. 30. 14.)

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connoissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur et dans notre bouche; nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes; la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, mes Frères, la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu; c'est un simple mouvement du cœur; c'est un gémissement de l'ame vivement touchée à la vue de ses misères; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre foiblesse, et une humble confiance, qu'il expose à son Seigneur, pour en

obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'ame qui prie, de grandes lumières, des connoissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes; elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de desir d'être délivrée de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes; un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Eglise, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits: les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs; et l'esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une ame simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugemens, touchée de ses miséricordes infinies; qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant

lui les croix et les peines, que la sagesse de ses conseils lui impose; qui ne connoît pas de prière plus sublime, que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur; gémir sur sa dureté, et sur son opposition à tout bien; lui demander avec une foi vive, qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché qui, malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu: une ame de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le prophète : *Super omnes docentes me intellexi.* (Ps. 118. 99.) Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu; elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire : elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle; ses dégoûts mêmes deviennent une prière par les sentimens qui se forment alors dans son cœur : elle s'attendrit; elle soupire; elle se déplaît; elle est à charge à elle-même; elle sent la pesanteur de ses liens; elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité; elle rougit et se confond, de promettre toujours, et de se retrouver toujours infidèle : voilà tout le secret, et toute la science de sa

prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute ame fidèle?

Qui avoit instruit à prier notre pauvre femme Chananéenne? une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignoroit les merveilles de la loi, et les oracles des prophètes; qui n'avoit pas encore entendu de la bouche du Sauveur, les paroles de la vie éternelle; qui étoit encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort: elle prie cependant; elle ne s'adresse pas aux apôtres, pour apprendre d'eux les règles de la prière; son amour, sa confiance, le desir d'être exaucée, lui apprennent à prier; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si pour prier il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques ames saintes; s'il falloit être ravi comme Paul jusque dans le ciel, pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler; ou comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face: c'est-à-dire, s'il falloit être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'ame, comme si elle étoit déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même; contemple à loisir ses perfections infinies; oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre; n'est plus troublée, ni même divertie par les fantômes des sens; est fixée et comme absorbée dans la con-

templation des merveilles et des grandeurs de Dieu ; et participant déjà à son éternité, ne compteroit un siècle entier passé dans cet état heureux, que comme un instant court et rapide; si, dis-je, pour prier, il falloit être favorisé de ces dons rares et excellens de l'Esprit saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas reçus, et que vous ignorez même quel est l'esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines ames privilégiées ; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines ames plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits, comme aux imparfaits; à la portée des savans, comme des ignorans; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes, c'est la science de tout fidèle ; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'auteur de son être, tout ce qui a une raison capable de connoître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre graces, recourir à lui : l'apaiser, lorsqu'il est irrité ; l'appeler, lorsqu'il est éloigné ; le remercier, lorsqu'il favorise ; s'humilier, lorsqu'il frappe ; lui exposer des besoins, ou lui demander des graces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-

Christ, qu'il leur apprenne à prier: *Doce nos orare* (Luc. II. I.); il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu: il leur apprend seulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un Père tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; lui parler le langage de notre foiblesse et de nos misères; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins; implorer son secours; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice; que les infidèles arrivent à la connoissance de la vérité; qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre foiblesse; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière: elle rappelle l'homme à lui-même; et pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit, que la seconde disposition injuste d'où partoit le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son ame. Car, je vous prie, mes Frères, faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison; à un homme

pressé de la faim, à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule, ne fournit-elle pas alors des expressions? Ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvemens persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? Un cœur qui souffre, a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement: son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier; dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril, qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne, ou chère ou nécessaire: alors vous levez les mains au ciel; vous y faites monter des gémissemens et des prières; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit; vous savez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine; ni consulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire: vous n'avez besoin que de votre douleur; vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah! mes Frères, si nous sentions les misères de notre ame, comme nous sentons celles de

notre corps; si notre salut éternel nous intéressoit autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander; il ne faudroit pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui; nos maux parleroient tout seuls; notre cœur s'échapperoit malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'Arche du Seigneur; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes; et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes, mes Frères, se peut-il faire, que dans la misérable condition de cette vie humaine; environnés, comme nous sommes, de tant de périls; pétris nous-mêmes de tant de foiblesses; sur le point à tous momens d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples; en proie à la tyrannie de nos penchans, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur; abattus par les disgraces, enflés par la prospérité; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité, emportés par les coutumes;

ébranlés

ébranlés par les événemens, flattés par les louanges, révoltés par les mépris; toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu: se peut-il faire que dans une situation si déplorable, nous soyons en peine, que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paroître en sa présence? O mon Dieu! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable? ou que ne connoît-il mieux ses misères?

Ah! si vous nous disiez, mon cher auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer; si vous nous disiez que vos besoins sont infinis; vos misères et vos passions si multipliées, que vous n'auriez jamais fait, si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur; si vous nous disiez, que plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre; et que désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos foiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier; vous laissez parler vos maux pour vous-même; vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière; et que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien; si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui, n'osant plus à la vue de ses chutes, parler à son Dieu dans la prière, disoit: Seigneur, je me suis tu en votre présence; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi: *Obmutui*, *et*

humiliatus sum. (Ps. 38. 3.) Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est*. Mon cœur pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione meâ exardescet ignis*. (Ibid. 4.) Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu ! dans la profonde humiliation où me tenoit devant vous la vue de mes misères, c'est que tout l'homme n'est qu'un abîme de foiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in linguâ meâ. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens*. (Ibid. 38. 5. 6.) Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : eh quoi ! mon cher auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugemens, ou à demander à sa miséricorde ? Quoi ! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre ; vous avez abusé de tout, de la grace, de vos talens, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures ; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions ; vous avez avili votre cœur par des attachemens injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination,

affoibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avoient mis d'heureux en votre ame; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si long-temps outragé? O homme! il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir, que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher auditeur. Si vous menez une vie chrétienne; si revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut, vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières. Quoi! la grace singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme; ce bienfait si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun sentiment de reconnoissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible? la présence de votre bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchans infinis, qui, malgré votre changement de vie, s'opposent encore en vous à la loi de Dieu; cette peine que

vous avez encore à faire le bien ; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal ; ces desirs d'une vertu plus parfaite, qui n'ont jamais de suite ; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle ; ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même ; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance ; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de foiblesse et de corruption, qui vous reste encore après votre conversion, et qui alarme si fort votre vertu, non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre foiblesse, tous les événemens qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvemens secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'apôtre : tout vous rappellera à Dieu, parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher auditeur, quand vos propres misères ne pourroient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous y des maux de l'Eglise ; des dissensions des pasteurs ; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire ; du relâchement des fidèles ; de la dépravation des mœurs ; du triste progrès de l'incrédulité ; de l'extinction de la foi parmi

les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin ; plaignez-vous au Seigneur, comme le prophète, que tous l'ont abandonné ; que chacun cherche ses propres intérêts ; que le sel même de la terre s'est affadi ; et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervens, des vierges pures et édifiantes ; la paix des Eglises ; l'extirpation des erreurs ; le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore ? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres ; la conversion de ces ames à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale ; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dérisions et par vos censures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés, leur irréligion et leur libertinage ; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la foiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressans, ne sauroient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur ? Tout ce qui

vous environne, vous apprend à prier; tous les objets, tous les événemens que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu: le monde, la retraite; la cour, la ville; les justes, les pécheurs; les événemens publics et domestiques; le malheur des uns, ou la prospérité des autres; tout ce qui s'offre à vos yeux, vous fournit des sujets de gémissement, de prière, d'actions de graces. Tout instruit votre foi; tout excite votre zèle; tout contriste votre piété; tout rappelle votre reconnoissance: et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière? et entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paroître en sa présence? Ah! mes Frères, que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire!

Et voilà la dernière et la principale raison, qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire: hélas! il ne sauroit même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, mes Frères, substituons Dieu à la place du monde: alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Sei-

gneur. C'est le déréglement de nos affections tout seul, qui fait notre incapacité de prier : on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas ; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas ; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connoît presque pas ; on ignore comment solliciter des graces que l'on ne souhaite pas : on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot, la prière est le langage de l'amour ; et nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière ? et comment prier avec des dégoûts et des égaremens d'esprit, dont on n'est pas le maître, et qui la rendent insoutenable ? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

SECONDE PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché, est sans doute cet éloignement et ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent auroit fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu ; toutes les créatures auroient été comme un livre ouvert, où il auroit sans cesse médité ses œuvres et ses merveilles : les impressions des sens soumises à sa raison, n'auroient jamais pu le distraire malgré lui de la douceur et de la familiarité de sa divine présence : toute sa vie eût été

une contemplation continuelle de la vérité; et il n'eût été heureux dans son innocence, que parce que le Seigneur se seroit sans cesse communiqué à lui, et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu, et que le péché ait fait en nous d'étranges changemens, pour nous faire une peine de ce qui devroit être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant, que nous portons presque tous dans le fonds de notre nature, ce dégoût et cet éloignement de la prière; et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes, à qui la pratique de la vertu devroit avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égaremens éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice; de sorte que le regardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme une gêne inutile, elles en abrègent les momens, et croient être quittes d'un joug et d'un assujettissement, quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière, à cause des dégoûts et des égaremens d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable; parce que ces dégoûts et ces égaremens prennent leur source, premièrement, ou dans notre tiédeur et nos infidélités; secondement, ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière; troisièmement enfin, ou dans la sagesse de Dieu

même qui nous éprouve, et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, mes Frères, la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice, de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille ; une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui l'agitent ; un cœur touché et disposé à goûter la présence de son Dieu, tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle ; que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination, à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus ; en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachemens injustes, qui qui ne nous paroissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affoiblissent en nous, ou même qui nous ôtent tout-à-fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas ! mes Frères, si les ames les plus retirées et les plus saintes ; si des solitaires pénitens ; si un Antoine au fond des déserts ; si un Jérôme, exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses ; si un Benoît, purifié par une longue retraite et par une vie toute céleste, trouvoient encore dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui venoient

jusque dans le fond de leurs solitudes, troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières ; prétendons-nous que dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent ; nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachemens qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre ame des impressions si violentes et si dangereuses ; et qu'oubliant pour un moment le monde entier et tous ces vains objets que nous venons de laisser, et que nous portons encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah ! mes Frères, que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété, se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes !

Et pour approfondir encore cette vérité, et entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible; vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y égare sans cesse et vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites, le distrait et le dissipe; si dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même; si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux; que la vue de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournisse à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, et d'onblier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux pieds de Jésus-

Christ; vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dissipations et des inutilités mondaines; vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes, qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne sauroit le donner : vous y remercierez plus vivement le Seigneur, de vous avoir éclairé, et discerné avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr : vous y verrez comme dans un nouveau jour, le bonheur des ames qui le servent, et qui détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur insensible dans la prière, n'y sent rien de vif pour son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable. Mai comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachemens injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de desirs peut-être de plaire; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres, trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel? Tout y est rempli, occupé par les créatures; où voulez-vous que Dieu trouve sa place? On ne sauroit goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre; la manne, dit l'Ecriture, cessa

de

de tomber; comme s'ils n'avoient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ*. (Jos. 5. 12.)

L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtans, les biens invisibles et éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable : ah ! c'est une marque que votre cœur est malade ; qu'une fièvre secrète et inconnue, peut-être à vous-même, le fait languir, le mine et le dégoûte; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu, et pour tout ce qui a rapport à lui; et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachemens injustes de votre cœur : voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-même, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des desirs d'élévation, à tout ce qui vous environne; voilà la source du mal : appliquez-y le remède; prenez chaque jour quelque chose sur vous-même; travaillez sérieusement à purifier votre cœur : vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière ; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même; les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions ; n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie ? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire; on s'y déplaît; on y est contraint et gêné; on se cache devant lui, comme le premier pécheur ; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur, et cette confiance qu'inspire une conscience pure et qui n'a rien à se reprocher; et l'on compte les momens où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate, et orate.* (Matth. 26. 41.) Il veut nous faire entendre par là, que la vigilance est la seule préparation à la prière; que pour aimer à prier, il faut veiller; et que les goûts et les consolations ne sont accordées dans la prière, qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance : *Vigilate, et orate.* Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance, qui fait vivre saintement,

vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grace de la vigilance, il est vrai; mais il est encore plus vrai, que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière : *Vigilate, et orate*,

Et de là, mes Frères, il est aisé de conclure, que quand la vie du monde, même la plus innocente; c'est-à-dire, quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusemens des théâtres que vous appelez innocens, n'auroient point d'autre inconvénient, que de vous rendre inhabiles à la prière : quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'auroit rien de plus criminel, que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affoiblir votre foi, et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit : quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état, que par ce que vous nous dites tous les jours vous-même, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui, que vous ne pouvez soutenir; je dis que pour cela seul, la vie du monde la plus innocente, est une vie de péché et de réprobation; une vie pour laquelle il n'y a point de salut : car le salut n'est promis qu'à la prière; le salut n'est possible que par le secours de la prière; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière : donc toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière, ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir,

de spectacle, mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière; vous le savez; vous vous en plaignez tous les jours; vous vous servez même de ce prétexte pour ne pas prier; et de là concluez qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde même la plus innocente; puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts et des égaremens de nos prières; la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Car premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul, qui calmera peu à peu votre esprit; qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité; qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égaremens de vos prières. Secondement, il faut demander long-temps avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner: les douceurs et les consolations de la prière, sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte; avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte

liberté que la familiarité toute seule donne, et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu, pour être aimé. Le monde perd à être approfondi; il n'a de riant que la surface et le premier coup-d'œil. Entrez plus avant; ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur, il faut le connoître et le goûter à loisir, dit le prophète, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable: *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.* (Ps. 33. 9.) Plus vous le connoissez, plus vous l'aimez; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre, que celui de le connoître et de l'aimer: *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.*

C'est donc l'usage de la prière tout seul, qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi nous voyons, que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égaremens de leurs prières, prient rarement; croient avoir satisfait à ce devoir essentiel, quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques momens de dissipation et de contrainte; l'abandonnent au premier instant de dégoût; ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit; et loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière, comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un usage si long et si fré-

quent de la prière? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher auditeur? Mais pourquoi le temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il vous mette un jour au nombre de ses saints? vous n'avez pas le temps de prier? Mais vous n'avez donc pas le temps d'être chrétien? car un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le temps de prier? Mais la prière est le commencement de tout bien; et si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah! mes Frères, manquons-nous de temps pour solliciter les graces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse? Que de momens inutiles! que de jours ennuyeux et à charge, par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissemens stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve! et qu'on est à plaindre de trouver tant de momens pour le monde, et de n'en

pas trouver un seul pour l'éternité ! Seconde raison des dégoûts et des égaremens de nos prières ; le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai, mes Frères, que cette raison n'est pas si générale, qu'on ne voie souvent les ames les plus fidèles à la prière, éprouver constamment ces dégoûts et ces égaremens dont je parle : mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie, que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles ; dernière raison : qu'ainsi loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandoit sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts, comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine, par les dégoûts et les amertumes de la piété ? La foiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles, l'égarement de vos premières moeurs ; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit ? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grace ; des viandes de l'Egypte, au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités et les fatigues

du désert; et en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime, que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtes si long-temps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grace, qui vous rappeloient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si long-temps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant disputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui, n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps, avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grace? Les délais et les retardemens du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seroient moins solides, que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par-là cet exil, et l'éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable; et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par-là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tous les momens l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin, si par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la

vérité qui est toujours la même, et non pas sur le goût qui change sans cesse; sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité, qui laisse au monde presque le même empire que la grace a sur notre cœur. Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur, qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent, ne plaisent pas long-temps; et la vertu, qui n'est que dans le goût, ne sauroit se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières, qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène, vous conduise à lui, comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paroître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez, que pour attirer plus de secours du ciel sur vos besoins et sur vos foiblesses; la foi vous apprenant que la prière accompagnée même de ces dégoûts et de ces aridités, obtient les mêmes graces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu, que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même

plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y souffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière, que si elle vous offroit des attraits sensibles. Autrement ce ne seroit pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seroient pas les biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seroient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme Chananéenne : soyez fidèle à la prière; et dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez : ce n'est que par-là que le publicain et la pécheresse de l'Evangile obtinrent des sentimens de componction, et la grace d'une parfaite pénitence; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière; et ce n'est que par-là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs déréglemens et de leurs exemples, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire; et les trois enfans au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagemens de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois,

priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israel, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes ; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière, le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Eglise pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère ; et les apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étoient réservé pour leur partage que la prière et la prédication de l'Evangile : *Nos verò orationi, et ministerio verbi instantes erimus.* (Act. 6. 4.) Enfin, qui que vous soyez encore une fois, dans la prospérité, ou dans l'indigence ; dans la joie, ou dans l'affliction ; dans le trouble, ou dans la paix ; dans la ferveur, ou dans le découragement ; dans le desir, ou dans les voies de la justice ; avancé dans la vertu, ou encore dans les premières démarches de la pénitence ; priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'ame de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu ! répandez donc sur nous cet esprit de grace et de prière, qui

devoit être le caractère le plus marqué de votre Eglise, et le partage d'un peuple nouveau; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervens, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA Ire SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE (1).

Division. Ne demander que ce qu'il faut dans la prière; et le demander comme il faut.

PREMIÈRE PARTIE.

La nécessité et les avantages de la prière reviennent si souvent dans les livres saints, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fond de son être et dans la

(1) Voici encore un sermon sur la prière: il n'a point d'exorde, parce que nous n'en avons point trouvé dans le

foiblesse

foiblesse de ses penchans, qu'il paroît presque inutile d'en venir ici instruire les fidèles. En effet, mes Frères, s'il y a au-dessus de nous un être suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures; le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnoître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de graces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui, reconnoissant cet être suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu; qui vit tout seul dans l'univers; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire, ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir: c'est un infortuné qui n'attend rien au-delà du tombeau; qui borne ici-bas tous ses desirs et toutes ses espérances; qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant; qui ne se croit formé que pour les jours rapides

manuscrit du Père Massillon; ainsi nous nous sommes contentés de mettre la division au commencement. Le sermon qui précède, fera tort à celui-ci; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'auteur.

qu'il paroît sur la terre; qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard auroit jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il seroit sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au-delà du vaste abîme qui l'environneroit, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition, qu'une molle indolence : tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En second lieu, si nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul desir digne des regards de Dieu; si des penchans violens et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites : si toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles; si les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur ou les murmures; en un mot, si depuis notre chute, tout ce qui nous environne, est pour nous, ou piége, ou erreur, ou tentation : dans une situation si périlleuse, eh! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme, s'il n'appeloit son Dieu à son secours; si du fond de notre misère nous ne faisions sans cesse monter des gémissemens

vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos foiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, et nous relever de nos chutes? Oui, mes Frères, la prière est la source de toutes les graces, et le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon d eSatan révolte la chair contre l'esprit, c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse et nous éblouit, c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions, c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle, ou ralentissent notre ferveur, ou dissipent nos sens; c'est là que la piété se renouvelle, et qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces momens dangereux de dégoûts dans le service du Seigneur, c'est là que le goût du don céleste se réveille; et qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés et les erreurs du monde, ont affoibli dans notre esprit les vérités du salut; c'est là que les lumières croissent, et que tous ces vains fantômes que l'esprit de ténèbres avoit élevés au milieu de nous, sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes; si la retraite nous paroît affreuse; si les jeux, les assemblées, les plaisirs, sont devenus des amusemens inévitables à l'ennui qui nous persécute; ah! c'est là que nous apprendrons à nous passer

du monde, à ne pouvoir nous souffrir, et à trouver avec Dieu seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, alarment notre foiblesse, et nous empêchent de nous convertir au Seigneur; c'est là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paroissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes; c'est là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme et de la dissolution, et si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée et nous ôter tout espoir de secours; c'est là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres, et qu'une voix céleste se fait entendre jusque dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grace et la cupidité disputent encore notre cœur; où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu; touché, mais non pas converti; ah! c'est là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent, et que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances; c'est là que dans le secret de la retraite où une affreuse disgrace nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servoit, des récompenses

plus sûres que celles qu'on attendoit. Si la calomnie nous a noircis; c'est là qu'on se console avec celui qui nous connoît tous, des jugemens injustes des hommes. Si la maladie nous afflige; c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur; c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur. Ce sont des consolateurs impuissans qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur; et si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira; la prière l'adoucit, si elle est triste; ou la facilite, si elle est pénible; ou l'affermit, si elle est chancelante; ou la préserve, si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tout seuls ne nous feroient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités; livrés à tant de foiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucissement à nos maux; ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos mères, et qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans

cesse des actions de graces, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère?

Enfin, mes Frères, le chrétien est un homme de prière; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grâce de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnoît ses enfans que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

Mais plus la prière est nécessaire et utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir si essentiel à la vie chrétienne, sont attachés à la manière dont on l'accomplit; et vous ne priez pas, si vous priez mal. La foi est donc, dit saint Augustin, la première condition et comme la source de la prière chrétienne: *Fides, fons orationis*. Or la foi, lorsqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons apaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux: elle s'en remet pour les faveurs temporelles, et les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux desseins éternels

que le Seigneur a formés sur nos destinées; également prête à le bénir, soit qu'il nous en favorise, soit qu'il nous les refuse; c'est-à-dire, qu'elle est sincère, désintéressée, soumise.

Or remarquez, je vous prie, avec moi ces trois conditions dans la prière de notre sainte Chananéenne. Premièrement, elle commence à sortir de sa contrée et du milieu d'un peuple qui étoit maudit: *Egressa à finibus illis* (Matth. 15. 22.); elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son libérateur; elle laisse là les idoles que ses pères lui avoient appris à adorer, et ne compte plus sur leur foible protection; sa fille même mourante, cruellement tourmentée, et à qui même ses soins et sa présence eussent été si nécessaires, ne l'arrête pas: elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le Fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple et de ses désordres; elle renonce d'abord aux dieux de Chanaan, et aux égaremens de ses premières voies, et court reconnoître le desiré des nations, le destructeur de l'empire de Satan, et celui en qui la malédiction prononcée contre la postérité de Cham, devoit être levée: *Egressa à finibus illis*. Or, usons-nous de ces précautions, mes Frères, lorsque nous venons nous présenter à Jésus-Christ dans la prière? sortons-nous du milieu de nos idoles et de notre peuple? Il nous ordonne de secouer l'iniquité qui est dans nos mains, avant que d'oser les lever vers lui. *Si iniquitatem quæ est in manu*

tuâ, abstuleris à te...... tunc levare poteris faciem tuam absque maculâ. (Job. 11. 14. 15.) Puisque nous allons demander, il ne faut rien exposer aux yeux de notre bienfaiteur, qui puisse arrêter ses graces; puisque nous devons adorer, nous ne devons rien conserver dans notre cœur, qui démente nos hommages; puisque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre juge. Il faut du moins haïr nos plaies, si nous ne pouvons pas encore couper jusqu'au vif pour les guérir: il faut du moins gémir sur notre misère, si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre foiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence, et être une démarche de conversion; toute prière doit donc, ou changer le cœur, ou être née d'un desir de changement: autrement vous ne priez pas; vous venez insulter la sainteté de l'Etre suprême. Et cependant, mes Frères, nous portons tous les jours jusque sous la majesté des regards de Dieu, des liens honteux, des desirs de crime, des haines cruelles, des projets chimériques de fortune; nous le prions de nous remettre nos offenses, et nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de nouvelles; nous le conjurons de nous délivrer de la tentation, et nous aimons d'y succomber; nous souhaitons que son nom soit sanctifié, et nous sommes dans le dessein de l'outrager encore; nous lui demandons que son

royaume nous soit donné, et nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères, qui ne le posséderont pas; en un mot, nous desirons que sa volonté s'accomplisse, et nous refusons de lui obéir. Sont-ce là, ô mon Dieu, des supplians qui demandent des graces? des coupables qui attendent leur pardon? des indigens qui vous représentent leur misère? ou des profanes qui vous insultent? Et que voyez-vous dans ces prières, qui ne sollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs? Devant votre majesté même, on s'entretient avec ses passions, au lieu de les faire taire du moins en votre présence; et quelquefois l'on sort de la prière le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein, d'une entreprise, d'une passion, qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vide, ô mon Dieu! c'est de vos vérités et de votre grace.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu dans la prière, qui puisse éloigner les graces que nous venons demander; il faut que la foi règle et purifie nos demandes; seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte femme de l'Evangile: Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi: *Miserere meî, Domine, Fili David.* (Matth. 15. 22.) Et ici, mes Frères, souffrez que je fasse deux réflexions. La première, c'est qu'elle ne dit pas, remarque saint Chrysostôme, Guérissez ma fille; mais ayez pitié de moi: ses

propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière; elle sent son ame sous la tyrannie d'un démon invisible dont la délivrance lui paroît plus importante que celle du corps de sa fille: ainsi elle demande d'abord le royaume de Dieu et sa justice, persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle, mon cher auditeur; mais la suivez-vous? dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre ame, ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors? Demandez-vous premièrement, la charité qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellens et qui seront détruits avec vous? et votre conversion vous intéresse-t-elle plus vivement que vos malheurs? Lorsqu'un revers de fortune, ou plutôt un ordre secret de la providence, vous eut fait déchoir de cet état de prospérité, où votre naissance et les biens de vos ancêtres vous avoient placé; quelle fut la première voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur? Délivrez-moi, lui disiez-vous, de ceux qui me persécutent: de sa grace, de votre salut, de vos ennemis domestiques, il n'en étoit point question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune étoit attachée, furent sur le point de vous être enlevés, et que tout secours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au ciel, et mettre dans le Seigneur toute votre espérance; que lui offrîtes-vous d'a-

bord? les calamités prêtes de fondre sur vous, à prévenir ? ou les crimes qui vous les avoient attirées, à expier? Lorsque sa main se fut appesantie sur votre propre personne, et que des maux longs et cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse et votre santé; quels remèdes demandiez-vous au souverain médecin? et tandis que les infirmités de votre chair vous trouvoient si sensible, connoissiez-vous seulement celles de votre ame? Que vous auriez peu de supplians, ô mon Dieu! si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes et des trésors spirituels! Mais je me trompe, mes Frères, ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous desirez quelque autre chose que lui-même : vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cause des pains terrestres qu'il multiplie; et votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable, que vous faites à l'auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes, et sous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie: *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'est connoître sa misère; c'est avouer à son Dieu son injustice; c'est soupirer après la grace d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Être suprême; c'est s'animer à lui être désormais plus

fidèle; c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs. Eh! mes Frères, l'homme corrompu comme il est, pétri d'orgueil, de sensualité, d'ignorance, et sujet à tant de foiblesses, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il se permettre de vœux devant son Dieu, que pour lui-même? peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même, et les besoins infinis de son ame? peut-il lui rester assez de loisir, pour entrer dans de vaines spéculations où il se perd? la prière est-elle donc un effort de l'esprit, ou le langage du cœur? et adore-t-on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui, que lorsque, prosternée sous la majesté de ses regards, la vile créature reconnoît qu'elle n'est que cendre et poussière en sa présence? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage: *Fils de David, ayez pitié de moi.* Dans ce sentiment, est renfermée toute la sublimité de sa prière; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur, qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnoît ses bienfaits, et qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Chananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son libérateur; elle se contente de

de lui dire : Ma fille est cruellement tourmentée par le démon ; *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* (Matth. 15. 22.) Elle n'ajoute pas, dit saint Chrysostôme, délivrez-la, Seigneur ; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier, comme cet officier de l'Evangile : Venez, Seigneur, et guérissez mon serviteur ; comme cet aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie ; comme cette mère des enfans de Zébédée : Dites que mes deux enfans soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. Contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse et à la clémence du Fils de David, et laisse à la seule disposition de sa volonté, les suites de sa destinée : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ainsi Dieu veut qu'on le prie, mes Frères : il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes ; car d'ordinaire nous ne savons ce que nous lui demandons : souvent nous exigeons de lui des faveurs, que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions sa volonté pour rien dans nos prières ; que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous, et que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos desirs. Cependant, mon cher auditeur, c'est ici le défaut le plus universel de nos prières ; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux et de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens, ou dans votre personne, lui avez-vous dit : Seigneur, si

cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux, et me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire, laissez-moi des maux si précieux ? Est-ce ainsi que vous l'avez prié ? Ah ! vous n'avez pas eu assez de larmes et de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais qu'est-il arrivé ? Il vous a exaucé, et les suites ne vous ont que trop fait connoître qu'il vous avoit puni en vous exauçant, et qu'il avoit été un Dieu cruel en vous devenant propice : vous avez fait servir aux plaisirs et aux égaremens des passions, cette santé qu'il vous a rendue ; et les biens où vous êtes rentré, n'ont été entre vos mains que les tristes instrumens de vos crimes. Lorsque sa main se fût étendue sur cet enfant, qu'une tendresse déréglée vous rendoit si cher, et que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens, et le seul appui de vos espérances ; vous contentâtes-vous de lui dire comme la sainte mère de notre Evangile : Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté ; son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction ; vous prévoyez sa destinée ; n'ayez aucun égard à mes desirs s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ah ! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie, et la prolongation de ses jours : il la lui rendit cette vie ; il les prolongea ces jours ; et mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, et sa révolte peut être dénaturée contre vous-même, et l'oubli

du respect et de la piété paternelle, vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé; que votre prière n'étoit pas assez soumise et assez pure pour être exaucée; et que le bienfait dont il consoloit l'excès de votre douleur, en étoit le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, mes Frères, si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons dans nos prières le conjurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles; et ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que sa sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grace, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu; ah! demandons-les sans condition et sans réserve : la volonté du Seigneur, dit l'apôtre, est toujours que nous soyons saints; et nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance, ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse; et où, pour justifier des prières intéressées et charnelles, on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour-propre : on s'imagine dans des maladies habituelles, que si le Seigneur nous rendoit la santé, nous serions moins tièdes dans son service, plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité; et là-dessus, on ne cesse de lui

demander la délivrance de ses maux. On se persuade dans la disgrace, que si l'on jouissoit encore d'une fortune riante, on soulageroit les malheureux, on favoriseroit les gens de bien, on soutiendroit les intérêts des peuples, on mettroit à couvert la foiblesse et l'innocence, de l'injustice et de l'oppression; et là-dessus, on se permet mille desirs pour le retour de la fortune et de la prospérité. On croit, dans la décadence des affaires, qu'une situation plus tranquille nous laisseroit plus de loisir de travailler au salut; et là-dessus, on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu! ceux qui veulent vous servir et vous glorifier dans vos dons. Illusions, mes Frères; l'état où la providence nous place, est toujours le plus propre à notre salut; plus même cet état nous déplaît, plus la grace y trouve de moyens de sanctification : demander au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais ce seroit peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière; nous devons le demander comme il faut, et c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Chananéenne va encore nous instruire.

SECONDE PARTIE.

On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit saint Augustin; et Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours

fervent et embrasé ; le cœur ne connoît point la tiédeur et la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre Evangile. La sainte femme persuadée qu'elle parloit au maître des cœurs ; que la multitude des paroles ne convenoit qu'aux adorateurs des dieux de Tyr et de Sidon, et qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisoit plus au Dieu véritable, que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Elle crie, à la vérité, *clamavit ;* mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant : elle pleure ; mais ses larmes ne sont qu'une foible expression de sa peine : elle touche les assistans par le spectacle de sa désolation ; mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ, un cœur mille fois plus touchant : sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, mes Frères, lorsque nous paroissons devant notre Dieu, tièdes, languissans, inattentifs ; que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers ; qu'il semble que l'affaire que nous traitons, n'est pas la nôtre ; que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvemens religieux d'un cœur touché, que faisons-nous ? nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égaremens d'un esprit oiseux et des tiédeurs d'un cœur infidèle ; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas ; nous nous prosternons à ses pieds pour ne penser point à lui, et ne nous entretenir qu'avec les créatures ; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propi-

tiation, et changeons en crime l'exercice le plus utile et le plus consolant de la foi. Car premièrement, mes Frères, ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, est la majesté de celui que nous prions : les hommages tièdes sont indignes de lui ; et s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière? Secondement, le prix des graces que nous demandons. Quoi ! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu : eh ! peut-on demander languissamment des biens si précieux ? n'est-ce pas déclarer, ou qu'on n'en est point touché ou qu'on n'y prétend point ? et le cœur tout entier peut-il suffire à les desirer ? Ah ! sur tout le reste nous trouvons en nous tant de vivacité ; il semble que pour nous rendre froids et languissans, il suffit de nous présenter devant notre Dieu et de penser aux biens véritables. Troisièmement enfin, la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu ; pouvez-vous y être tout de glace ? c'est la considération de ses perfections infinies ; pouvez-vous les contempler sans en être touché? c'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisé ; qu'y a-t-il qui intéresse plus un bon cœur que le souvenir des graces reçues? c'est un gémissement sur vos fautes passées ; peut-on rappeler avec indifférence devant ce que l'on aime, les infidélités dont on a été coupable à son égard ? Tout nous apprend

donc à prier avec ferveur ; et sans cette condition, la prière n'est plus, ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un esprit oiseux et immortifié.

En second lieu, notre femme de Tyr ne veut devoir la grace qu'elle sollicite, qu'à la seule miséricorde du Fils de David ; et l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allègue rien en sa propre faveur, ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation, ni sa foi qui l'a portée à laisser là ses idoles, et venir chercher un étranger ; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher Jésus-Christ, que sa propre misère ; *Fils de David, ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus vils animaux ; et elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance ; on lui préfère les brebis d'Israel ; et elle souscrit à cette ignominie. Elle n'allègue point pour excuser ses superstitions passées et adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagemens de la naissance où il entre si peu de chose de notre part, et qui sont son malheur plutôt que son crime : elle n'oppose point à la préférence dont Jésus-Christ honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurcissement qui les rend encore plus coupables que les habitans de Tyr et de Sidon. L'humilité est simple, et ne voit que son propre néant. En effet, mes Frères, rien n'éloigne de nous les graces du ciel, comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libéralité divine. Au commencement de la conver-

sion, on jette quelquefois sur soi dans la prière des yeux de complaisance devant la sainteté du Dieu qu'on adore; sur un naturel heureux qui nous a toujours préservés de quantité d'excès, lors même que nous suivions les voies du crime; sur un fonds de religion et de crainte de Dieu, qui dans le temps même de nos désordres, nous inspiroit je ne sais quel respect pour la piété et pour ceux qui la pratiquoient, et une secrète horreur pour ces hommes de péché qui font d'une impiété et du mépris des choses saintes, l'assaisonnement d'une débauche. On rappelle en secret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle qu'on se forme de soi-même, et on dit, sans y penser, aux pieds des autels, comme le pharisien : Je ne suis pas fait comme le reste des hommes. Sommes-nous plus avancés dans la vertu ? loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarent, et de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque dans nos afflictions nous nous adressons au Seigneur, ah ! nous mêlons presque toujours *dans* nos demandes le souvenir de ce que nous avons fait pour lui; il semble que nous demandons une justice, plutôt qu'une grace : nous exposons avec complaisance à ses yeux, comme les apôtres, une barque et quelques filets abandonnés; c'est-à-dire, les œuvres les plus légères faites en son nom : nous lui disons dans le secret du cœur : Ne nous

rendrez-vous rien pour cela? *Quid ergò erit nobis?* (Matth. 19. 27.) On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété; et tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre nous présentons nos mérites. Nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices et notre affliction; et nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, où l'on auroit dû en acquérir de nouveaux. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur; on ne lui dit pas tout haut : Vous devez, Seigneur, à ma fidélité quelque reconnoissance; mes œuvres saintes seroient-elles effacées à vos yeux, vous devant qui tout est vivant? ah! c'est dans le malheur qui m'afflige, que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert. On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir; on se couvre de ses justices; on n'envisage la majesté du Très-haut qu'à travers ce voile flatteur de nos propres justices, sans se souvenir que Moïse sur la montagne levoit le voile, lorsqu'il parloit au Seigneur, comme pour lui mieux exposer ses misères, et ne s'en servoit qu'en se tournant vers le peuple, et pour se cacher, ce semble, à lui-même le souvenir des actions héroïques, et des prodiges qu'il avoit opérés au milieu de ses frères. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des graces, que son indignité, et la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ses crimes.

A la ferveur et à l'humilité de sa prière la sainte Chananéenne ajoute en dernier lieu la persévérance. D'abord Jesus-Christ n'avoit répondu que par un silence froid et accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes : *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante, pour venir à lui, et il n'avoit pas daigné la regarder : elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si capable de toucher les cœurs. Les assistans en sont attendris, et Jésus-Christ tout seul la voit d'un œil indifférent, lui qui devoit pleurer sur Jérusalem rebelle; lui que la confusion seule d'une femme adultère trouva si indulgent et si miséricordieux; lui qui se représentoit à ses disciples sous la figure d'un pasteur tendre, occupé à chercher à travers les montagnes les brebis égarées; lui-même refuse ses soins et sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes, ne devoient-elles être payées que d'un silence si désolant? et quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur si peu attendue! *Qui non respondit ei verbum.* Cependant cette femme forte persévère; sa grande ame ne plie point : jusqu'ici elle n'avoit osé se présenter au Sauveur, et s'étoit contentée de lever sa voix de loin : *Dimitte eam, quia clamat post nos;* mais à mesure qu'elle est refusée, elle avance; et les rigueurs sont les seuls attraits dont Jésus-Christ se sert pour l'attirer. Mais que veut-

elle dire enfin en se prosternant aux pieds de Jésus-Christ ! Vient-elle, piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs ? lui dire, comme les habitans de Nazareth : Le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm. Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, et par tout ce que l'amour maternel peut inspirer de plus tendre et de plus éloquent, faire un dernier effort pour toucher celui qu'elle veut se rendre propice? Que pouvoit-on attendre de plus d'une femme infidèle ? Cependant voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle : *At illa venit*, *et adoravit eum*, *dicens: Domine*, *adjuva me ;* comme elle souscrit en secret aux dispositition sévères de sa pénitence ; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille, elle n'en parle plus. Elle l'a mise depuis long-temps entre les mains de son libérateur : ce n'est plus la délivrance de son affliction qu'elle demande ; c'est la force de pouvoir la soutenir : *Domine*, *adjuva me :* Seigneur, soutenez-moi. Elle se refuse même des plaintes, la seule consolation des malheureux : elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mère a de plus vif : elle fait rentrer ses desirs dans les ordres de celui qu'elle adore : elle se croit indigne d'être exaucée, seulement parce qu'elle ne l'est pas ; et tout ce qu'elle sollicite, c'est une ame encore plus forte que sa dou-

leur : *Domine*, *adjuva me*. Seigneur, soutenez-moi : ne rendez pas la santé à ma fille, puisque votre justice et mon infidélité s'y opposent : mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle : *Domine*, *adjuva me*. Qui n'eût cru que cette dernière démarche auroit enfin triomphé des retardemens du Sauveur ? cependant elle n'attire à cette femme si constante, que des reproches rigoureux : Il n'est pas juste, lui dit-on, de prendre le pain des enfans et de le donner aux chiens. Mais un mépris si outrageant ne la blesse point ; les instances redoublent avec les difficultés, et l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de Jésus-Christ, une grace si long-temps différée : *O femme*, s'écrie-il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admiroit depuis long-temps en secret, *votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous desirez*. Double instruction pour nous, mes Frères, sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point. Il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les foiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi vaincus. Alors nous cessons de demander ; il nous paroît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas ; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, et que désormais c'est à la grace à faire le reste. Mais je ne vous dis pas

que

que peut-être vous n'êtes pas exaucés, parce que vous demandez mal; que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu; et qu'il faut en corriger les défauts, et non pas en interrompre la pratique : je ne vous dis pas que dans une vie toute mondaine, vous sollicitez peut-être des graces qui ne sont que la récompense de la retraite, de la pénitence et de la prière; que vous demandez le don précieux de la continence et de la chasteté, tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens vous conduisent à la perdre; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aises a si peu jusque-là accoutumé à souffrir; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tièdes et sensuelles éteignent toutes les graces; la fidélité dans les occasions, vous qui ne veillez pas sur votre cœur, et qui négligez toutes les précautions les plus nécessaires à la piété chrétienne. Ah! je ne suis point surpris si Jésus-Christ vous répond alors, comme aujourd'hui à la Chananéenne, *Qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfans pour le jeter aux chiens*, et que les faveurs que vous sollicitez ne sont pas le partage des pécheurs comme vous, et sont réservées à la fidélité des ames justes : *Non est bonum*. Je suppose que vous demandiez comme il faut, et je dis que vous êtes injuste de vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce point. Hé quoi! mon cher auditeur, le salut vous paroît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois? En demeurez-vous à

une seule démarche pour les choses que vous souhaitez vivement? et que font les obstacles dans vos prétentions temporelles, que piquer et réveiller davantage vos desirs? Vous comptez vos démarches avec Jésus-Christ; mais les compte-t-il lui-même avec vous? Après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur, aussi empressé de votre salut, lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour, qu'il l'étoit en vous appelant à la première? Ah! si après quelques inspirations de sa grace, il se fût retiré tout-à-fait de vous; si seulement, pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte, il se fût contenté de vous avertir une fois, et qu'il vous eût laissé ensuite entre les mains de votre corruption, où en seriez-vous? O homme! pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire? et ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé, sollicité, importuné; et que sa grace, comme son royaume, est le prix de la seule violence? D'ailleurs, Dieu vous refuse? Mais c'est pour vous obliger de le prier plus long-temps : il connoît le caractère de votre cœur : si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui; si une fois il vous avoit exaucé, le bienfait vous feroit oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse? Mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez? s'il n'aime pas mieux entendre vos gémissemens sur votre impatience et sur vos

foiblesses, que vous voir plus patient et plus fidèle? si la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière, ne vous purifie pas plus à ses yeux que l'amendement de ce défaut même? Mais enfin que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et que le Seigneur n'attendoit plus qu'une nouvelle instance? Vous avez prié, et il n'a point eu d'oreilles pour vous; vous avez crié derechef, il s'est tu: encore une fois la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, et ç'a été en vain: alors vous en êtes demeuré là, comme ce roi d'Israel, après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot: mais que ne poursuiviez-vous? comme répondit le prophète Elisée à ce prince imprudent: *Si vous eussiez frappé cinq fois, c'en étoit fait de l'Assyrie, et vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis.* (4. Reg. 13. 19.) Dieu avoit marqué le moment de sa grace à une nouvelle demande; vos premiers vœux l'avoient déjà disposé, et il n'étoit plus question que d'achever votre ouvrage: vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines: *Si percussisses quinquies*: encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez; encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte: encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même; et vous perdez en vous rebutant les graces que vous aviez déjà méritées, et celles

que vous étiez sur le point d'attirer sur vous. Une seule réflexion que je vous prie ici de faire, c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement et de ne pas se décourager; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé, cherché, et qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, mes Frères, Dieu ne diffère de nous exaucer, que pour rendre nos vœux plus ardens: il ne rejette pas nos demandes; il ne veut qu'enflammer nos desirs. C'est là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paroît se refuser que pour réveiller notre tendresse; et souvent il renouvelle à l'égard des ames fidèles, l'histoire des disciples d'Emmaüs; c'est-à-dire, il ne fait semblant de se retirer d'elles, qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses graces. Or, vous ne vous lassez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence; depuis ce jour fatal qui changea votre joie en tristesse, et qui tarit toutes les ressources de votre fortune; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle qui mêle à vos jours tant d'amertumes : vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute; la foi pour soutenir votre adversité; cette patience chrétienne qui nous fait posséder nos ames en nous en rendant les maîtres; qui sait souffrir sans se plaindre et sans murmurer : et cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier

moment où vous commençâtes à prier le Seigneur; vous persévérez, et le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande : Les retardemens du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives et plus pressantes? avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne et de la pénitence? avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur? a-t-on vu votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes se multiplier? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçans vers le ciel, les premiers y étant montés sans succès? et, comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au septième, le bruit des trompettes et des hurlemens, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, et voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré? Ah! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même. Il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, et votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah! ce qu'Elie disoit autrefois par pure dérision, aux prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce dieu, je pourrois vous le dire ici plus réellement : Criez plus haut; car votre dieu dort quelquefois, et il a besoin qu'on l'éveille. La Chananéenne ne se contente pas de dire toujours : Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée; elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts, enfin, elle

oblige encore les disciples à devenir ses intercesseurs auprès de Jésus-Christ. Et voilà, mes Frères, le modèle de notre persévérance : adressons à Dieu nos vœux et nos prières : s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec une nouvelle ferveur : s'il continue d'être sourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons sans cesse à la charge, et faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses graces ; intéressons dans notre cause les gens de bien ; ce sont les amis de Dieu ; ils ont du crédit auprès de lui : seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les apôtres qui sollicitent pour la Chananée, sont refusés, et la Chananée obtient ensuite elle-même ; pour nous apprendre, dit saint Chrysostôme, que les vœux que nous adressons nous-mêmes au Seigneur, quelque pécheurs que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant, voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang ; à honorer les serviteurs de Jésus-Christ, et à recommander à leur piété et au mérite de leurs prières, les besoins de leur ame. Mais que sert, mes Frères, d'intéresser les justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes? Que sert, que des ames saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette ame que vous avez rachetée de votre sang ; si de votre côté vous dites : Je ne saurois me donner encore

à vous; ne rompez pas des liens qui me plaisent et que je ne puis haïr encore? Vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grace de l'Evangile et à la prédication des apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjuroit cependant les disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum.* (Act. 8. 24.) Ne mettez point d'obstacle aux graces que l'on sollicite pour vous, et alors les prières des justes seront puissantes : priez sans cesse vous-même le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau; qu'il anéantisse vos injustes cupidités; qu'il exauce les vœux de ses serviteurs, qui ne se lasse point de lui demander votre conversion. Priez, dis-je, et ne vous lassez point : si vous êtes pécheur, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grace; si vous êtes juste, c'est par-là seulement que vous pouvez la conserver. Eh ! n'êtes-vous pas heureux que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut si aisée et si consolante? Le Seigneur est cet homme de l'Evangile, qui après quelques difficultés ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance : c'est le père qui ne sauroit donner un serpent à ses enfans, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture : en un mot, c'est le juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avoit d'abord refusé à ses premiers cris : et ces paraboles si consolantes, c'est Jésus-Christ lui-même qui en est auteur, et qui les applique au

juge céleste. Mon Dieu, vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des graces : il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, et que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah ! mes Frères, d'où vient donc qu'un exercice si avantageux à la foiblesse humaine, est si négligé parmi nous ? d'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des momens que la variété des plaisirs laisse encore vides, et qu'on ne sauroit trouver le temps de prier ? Eh ! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les momens de la journée devroient être consacrés, les partage du moins avec le monde ? On ne vous reproche point ici le temps si précieux aux chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entretiens, à des inutilités presque éternelles ; mais du moins retranchez-en quelques momens pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours et vos années ; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'auteur de votre être et au juge de vos actions ; consacrez-lui des heures, que ni les occupations, ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer. Souvenez-vous que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie, que manquer à l'heure de sa prière. Offrez-lui à la tête de vos familles, des vœux communs ; ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un chrétien, comme le partage des ames retirées. Et vous, ô mon Dieu,

formez dans nos cœurs des desirs qui ne peuvent venir que de vous : répandez sur nous cette grâce de la prière, qui est la source de toutes les autres : donnez-nous ce maître invisible, qui seul apprend à prier ; et préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le desir de les demander. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA Ire SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA CONFESSION.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.

Sous les galeries de la piscine étoient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avoient les membres secs, qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Joan. 5. 3.

QUELLE est cette piscine, mes Frères, située près la porte des victimes? Quels sont ces malades que je vois à l'entour, et qui la plupart attendent en vain la guérison? D'où vient qu'un

paralytique de trente-huit ans tout seul, recouvre une santé parfaite; et que dans cette foule de malades, Jésus-Christ va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes et moins invétérées?

On vous l'a dit souvent, mes Frères; cette piscine mystérieuse teinte du sang des victimes, c'est le bain sacré de la pénitence teint du sang de l'Agneau, qui purifie nos consciences, et qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les sortes, qui attendent sous les galeries, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de fidèles, qui tous les jours approchent de ce sacrement avec si peu de fruit : dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel touché du malheur de son état, s'attire des regards de miséricorde de la part de Jésus-Christ, et obtient la grace d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes Frères, l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent? Les graces de nos sacremens ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu, par la suite des temps et par la durée des siècles? les prémices du sang de Jésus-Christ fraîchement répandu, étoient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers temps? et en est-il de la vertu de Dieu, comme des choses humaines, lesquelles, parfaites dans leur com-

mencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affoiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitens? D'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres, et les adoucissemens mêmes de la discipline, l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin, que dans ces temps heureux, où sous les portiques de nos temples, les pénitens prosternés, attendoient si long-temps la grace de la réconciliation, nul presque ne descendoit dans la piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré, où les anges de l'Eglise ne connoissent presque plus de délai, et accordent aux premiers vœux des pécheurs la vertu de leur ministère, d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades, dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles, *cæcorum;* et ce sont ces pécheurs qui, en venant se découvrir au tribunal, ne se connoissent pas eux-mêmes. Les seconds étoient des boiteux, *claudorum;* et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin, les derniers étoient ceux qui

avoient les membres secs, *aridorum;* et ce sont ces pécheurs insensibles, qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum;* un défaut de sincérité dans la manifestation, *claudorum;* un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum.* Suivons ce plan fondé sur notre Evangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les fidèles. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'AVEUGLEMENT est de toutes les peines du péché la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit : l'homme est presque toujours un mystère à lui-même; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur; l'œil de la foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle un apôtre; mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître.

Or, ce défaut de connoissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette multitude d'aveugles

d'aveugles couchés sur les bords de la piscine, *multitudo magna cœcorum*, vient de trois sources; la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir et de maturité; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés; enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, mes Frères, toute la vie du chrétien doit être un examen, et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses desirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoissons plus. Il se forme au-dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de desirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites. Elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connoissance exacte, il suffise, après une vie toute dissipée et toute mondaine, de donner avant de venir se présenter au prêtre, quelques momens seulement à la révision de la

conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule, peut nous disposer à la confession de nos fautes, parce que seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le prophète, et après que les inutilités, les bienséances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre ame sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et par ces jugemens journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes; et nous disposer à porter aux pieds du prêtre, un cœur éprouvé, et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes Frères: Avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-même; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations: toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-même; le seul instant qui vous y laisse, est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger

intervalle, que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connoître, et venir le découvrir au prêtre? comment voulez-vous que tant de desirs injustes que vous avez formés presque à votre insu; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues; tant de soins sur votre corps, dont le principe étoit corrompu, et que vous n'avez jamais examinés; tant de passions naissantes, qui n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les desirs, se sont effacées même de votre souvenir: comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant; et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière?

Aussi, que voyons-nous tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas eux-mêmes? *Multitudo magna cæcorum.* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles; que l'histoire publique et extérieure des pécheurs; que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux? Ils nous disent,

comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité : *Triginta et octo annos habens in infirmitate suâ* (Joan. 5. 5.); ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession ; et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'examiner? c'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connoître : voir sur chaque action, ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend ; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches ; et par ce parallèle sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre : car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le sécret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent ; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes ; des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance ; la règle, c'est qu'en Jésus-Christ il n'y a ni noble, ni roturier ; et que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à pro-

poser aux grands et au peuple ; l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur, par rapport au salut ; parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi ; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps ; qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs : et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités ; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil, et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus ; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même : voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution ; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés ; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire ; on croit que, successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait, et que des désordres manifestes qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges ; et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable: voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressemens pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé; la disposition secrète de sacrifier nos concurrens à notre fortune, si l'on ne pouvoit s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la cour, et qui est l'ame aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison, que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide, et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs: et c'est sur ces fausses idées, qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens; la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu; que votre abondance est le patrimoine des malheureux; et que l'Evangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état: voilà la règle. Le préjugé, c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives: toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade

qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience : et c'est sur ce fonds de sécurité, qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes ; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non pas sur les mœurs de notre siècle ; que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas des abus que la loi condamne ; et qu'au contraire, se conformer à la multitude, est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise, ne sauroit être un crime. Toutes les personnes de notre rang et de notre âge, usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté et ajouter à l'ouvrage du créateur une grace qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire ; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent ; on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches : l'usage est notre seul évangile : et l'illusion va si loin, qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes ; qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules puérils des ames foibles et timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des

confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Evangile; chacun porte au tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes: nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes; et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi nous entendons tous les jours au tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes les maximes du siècle et le langage des passions; qui parlent comme le monde dans un lieu destiné à le condamner; et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles: on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? Vous a-t-on vu à la tête de vos enfans et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux communs et innocens d'une sainte famille? Avez-vous cultivé dans vos enfans la grace de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'égard à leur salut, qu'à vos intérêts temporels? et vos arrangemens n'ont-ils pas

plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques? et n'avez-vous pas oublié, que négliger le soin de leur ame, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification, et le spectacle d'une vie sage et irrépréhensible : plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donnés à vos désordres? Que d'ames ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur? Ces hommes foibles, qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la foiblesse flattoit tant votre vanité? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paroissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps d'où leur innocence ne sortoit jamais entière? que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule!

Enfin, si vous êtes homme public, que de

malheurs votre inapplication, votre foiblesse, votre complaisance, votre durèté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples! Que de méchans protégés! que de gens de bien négligés! que d'innocens opprimés! Que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques et corrompus! Que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute! Sondez cet abîme, si vous le pouvez; et cependant, y regardez-vous seulement?

Tels sont les aveugles couchés sur les bords de la piscine, que le Sauveur ne guérit point: *Multitudo magna cæcorum*. Aussi nous sommes tous les jours surpris que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jésus-Christ a réprouvée, dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces; dans les plaisirs des jeux et des spectacles; dans la vanité et l'indécence des parures; dans les mouvemens de l'ambition et les vivacités des concurrences; dans la sensualité, et l'excès souvent, des *tables* et des repas: nous sommes surpris que ces personnes n'aient presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience; qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation, et de quoi fournir à une confession; et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie

mondaine en un intervalle si court, qu'à peine auroit-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées. Nous en sommes, dis-je, surpris; tandis qu'une ame juste repasse à nos pieds daus l'amertume de son cœur quelques imperfections légères que sa piété lui grossit; découvre jusque dans ses vertus une matière d'accusation et de pénitence; ne peut tarir sur le récit de ses foiblesses; prend les sentimens involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté; croit voir, dans les mouvemens naissans, toute la honte d'un consentement, et ne voit pas, dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidèle résistance; se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure; et comme Pierre dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un envoyé du ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connoît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez vos lumières sur le juste; et que vous punissez les égaremens de l'ame mon-

daine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumières dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

SECONDE PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchans; et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer, que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre; et ce qui paroît de nous-mêmes, n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme : né orgueilleux et misérable, il ne peut paroître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est; et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise, et que nous portons la dissimulation jusqu'aux pieds mêmes du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant Jésus-Christ : c'est ici cette seconde sorte de pécheurs

cheurs figurés par les boiteux de notre Évangile : *Multitudo magna claudorum*; c'est-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu, et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence, avec cette droiture et cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces ames noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue; insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du Sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres et non des instructions pour des ames de ce caractère; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'ames sont capables.

Mais il est des déguisemens d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience; qui mêlent à l'aveu du crime les artifices et les palliations de l'orgueil; qui ne montrent qu'à demi la conscience, et qui comptent l'avoir suffisamment montrée; qui découvrent le péché, et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions

qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, mes Frères, le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connoître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession; et être prêt pour le sacrement, c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, *de* toutes les manières de s'avouer coupable, celles qui laissent moins connoître leurs fautes.

Premièrement : on passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre; on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux, qu'elles *échappent* presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonstances et des incidens plus honteux que le crime même, et qui seuls auroient pu faire sentir tout l'emporte-

ment de notre cœur, et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchans, et toute la honte de nos foiblesses : des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion; des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées; des choix indignes et que l'emportement tout seul pouvoit justifier; des desirs dont on rougissoit et qu'on se cachoit à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons; et nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auroient fait connoître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement : on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes, la générosité de son cœur, les talens du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune; on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque

confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses foiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence; on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie. On n'a garde d'en creuser toute la profondeur, et d'en révéler l'ancienne corruption; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation; on craint d'être trop connu du médecin sacré; on ne tire qu'à demi et comme en tremblant, le voile qui couvre des mystères honteux; on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie; et en venant se montrer on réussit à se faire méconnoître.

Or, mes Frères, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère; qu'une ame véritablement touchée ne sait, ni dissimuler ses fautes, ni les excuser; et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissemens et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, si c'étoit à l'homme qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices seroit du moins de vous être caché à votre juge. Mais vous venez parler à Jésus-Christ, qui vous connoît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux; et qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisemens

de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israel, qui déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas?* (3. Reg. 14. 4.) O ame! si indigne de mes regards, paroissez telle que vous êtes, et telle que je vous connois; ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même : démasquez ce cœur dont je vois toute la misère; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne sauroit tromper celui qui sonde les cœurs : *Quare aliam te esse simulas?* Insensée de croire, que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres; c'est là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut. C'est du trésor de notre cœur, dit

Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solennels de tous les ornemens les plus éclatans de la royauté; parce que cette vaine pompe lui est à charge, et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie; parce que dans les mêmes soins elle cache des desirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel, en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une reine étrangère; parce qu'il ne voit dans l'éclat et l'abondance de son règne, que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité, en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone, les trésors du temple et les richesses de son palais; parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal: on expose les actions, on n'entre jamais dans les motifs: on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordans contre la réputation de votre frère : mais vous ne dites pas que ses talens, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit ; que vous êtes né envieux ; que tout ce qui vous efface, blesse votre orgueil ; et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportemens et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie : mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur ; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable ; et que votre cœur trop livré au monde et à l'amusement, ne sauroit plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avouer coupable de quelques desirs de plaire : mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret ; que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la foiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvemens douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner

vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste ; que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent ; que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence ; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux ; et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs ?

Aussi, la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connoît-il comme vous vous connoissez vous-même ? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous ? Voit-il vos passions, dans leur source ; vos sensibilités, dans leurs motifs ; vos tentations, dans leurs occasions et dans votre témérité ; vos foiblesses, dans vos rechutes ; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées ; en un mot, vous-même dans vous-même ?

Hélas ! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre ame ; qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connoître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis long-temps dans des passions honteuses : *Hunc cùm vidisset Jesus*

jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet. (Joan. 5. 6.) Ce n'est pas vous qui vous découvrez; ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle, qui vous découvrent: et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devroit être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages, et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'oseroit plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise: on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvéniens qu'on en verroit naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible: on remontre, qu'au fond le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagemens ne sont plus les mêmes; et là-dessus le confesseur trompé, consent; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité obscurcie sous ces faits adoucis, lui paroît souffrir ici une exception à la règle; et c'est sur un consentement ainsi

obtenu, qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé, et de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne veut point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grace d'un sacrement honorable avoit unis. Il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques : on a tout tenté pour prévenir le mal; on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède; et l'ame abusée, croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose comme présens des dangers chimériques; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles; on répand sur le cas particulier des ténèbres qui le font perdre de vue; et plus prudent dans les affaires du siècle, que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connoît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré. On manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on

supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur; c'est-à-dire, que nous ne nons montrons jamais que dans un faux jour; ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être : nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre; et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place: *Et inventum est simulacrum solum.* (1. Reg. 19. 16.)

Aussi, mes Frères, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite? sentez-vous ce repos et ce soulagement que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'ame touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne sais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon; c'est-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquilles? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que ce sont là de vains scrupules? et

malgré toute l'indulgence de votre amour-propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus, et ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation et vos réticences ? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous-même votre juge. Insensé, de nourrir dans votre sein des serpens qui vous déchirent ; de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal, et de cacher celle où il auroit fallu appliquer le remède ! Insensé, de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénûment l'histoire de vos malheurs et de vos chutes ? De détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu, que vous conservez parmi les hommes ? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable ? Nous ne sommes là qu'à la *place de* Jésus-Christ ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les sentimens, ni les pensées de l'homme ; vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre. Ah ! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable ; nous portons en nous la source et les penchans des mêmes foiblesses dont vous rougissez. Plus nous

vous

vous trouverons coupable, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémissemens de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grace où le péché avoit abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre foiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevoit avec tant de douceur les publicains et les pécheresses : nous ne saurons pas aggraver votre confusion; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler et vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter à la sincérité dans la manifestation, la douleur dans le repentir.

TROISIÈME PARTIE.

TOUTES les autres dispositions dont nous venons de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'ame et la vérité. La vertu du sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent : tout le reste peut être rem-

placé par la douleur; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémission des péchés est promise; et c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'évangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison : *aridorum*, ceux qui avoient les membres secs; c'est-à-dire, ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une ame insensible; et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grace et non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire; qu'il soit une vue de foi qui nous découvre dans le péché, et l'outrage qu'il fait à Dieu, et les malheurs où il précipite l'homme; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice : première con-

dition marquée dans notre Evangile. Il falloit que l'ange du Seigneur descendît, et troublât l'eau, afin que les malades fussent guéris : *Angelus autem Domini descendebat... et movebatur aqua.* (Joan. 5. 4.) Il faut que l'Esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires : tout autre trouble seroit un trouble humain et inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal, est un trouble d'amour-propre, et auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence, ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable; ces déchiremens cruels, que les œuvres de ténèbres sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpens qui ne sauroient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime, que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir; l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir sincère qui y dispose; la haine de la confession, avec la douleur de leurs crimes : ils ne sont qu'orgueilleux et confus, et ils croient être touchés et pénitens.

Ce n'est pas que la même grace qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire,

et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, comme dit l'Esprit saint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu! disoit un roi pénitent; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent : *Et confusio faciei meæ cooperuit me.* (Ps. 43. 16.) Mais cette honte formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession, qui la produit dans notre ame, c'est l'œil de Dieu qui la voit, et qui connoît toute l'ignominie de son état : elle compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avoit le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence : au contraire, quand elle seroit seule sur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriroient de la même confusion; et partout où elle porteroit devant lui ses plaies, elle y porteroit ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles : ce trouble, qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourmens au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité, que la punition dont elle est suivie : ce trouble, qui n'est lui-même qu'un desir que le crime pût être impuni; qui arrête l'action, dit saint Augustin, sans changer la vo-

lonté; qui nous rend timides, sans nous rendre pénitens; qui nous fait craindre le châtiment, sans nous faire haïr l'offense; et qui ne compteroit pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devoit borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; qu'il est utile de percer souvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles où il y aura des pleurs et des grincemens de dents, et de descendre tout vivans dans l'enfer, pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit saint; et mon dessein n'est pas d'ôter aux pécheurs un moyen de salut, et un motif de componction que Jésus-Christ leur propose, que l'Église leur recommande, que les saints ont eu sans cesse devant les yeux, et dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des ames criminelles. En effet, ô mon Dieu! si avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre; si malgré l'enfer et ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie : resteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles; ou si nous leur faisions un vice du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces ames nobles et sublimes, que

l'amour et la reconnoissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits ; mais les foibles ont besoin d'indulgence ; et vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'ame et le fonds : car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitens : l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre : l'amour tout seul, qui faisoit tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, et faire notre justice ; et vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloigné de lui ; et si la vertu du sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, et n'opère en vous la véritable justification : ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence ; c'est cette disposition criminelle, où se trouvent la *plupart* des pécheurs qui approchent du tribunal, *lesquels* sans un enfer et ses tourmens, vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacremens ; lesquels ne connoissent de la religion que ses menaces, et qui dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique ; rien n'est plus réel et plus commun. La crainte fait presque toute notre religion ; c'est la pensée seule des peines à venir, qui peuple les tribunaux de la pénitence ; nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions ; et nous nous en séparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome, nous n'en craignons que les flammes : nous nous en séparons à regret ; et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense ; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus ; nous ne comptons pour offenses de Dieu, que celles qui sont suivies d'une punition éternelle ; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien ; et si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur, nous sentirons que nul principe d'amour et de grace ne nous fait agir ; et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitens, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercenaire, qui ne forme que des esclaves ; je dis en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère, de finir vos désordres, et de commencer une vie

sainte et chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri? lui demande Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* (Joan. 5. 6.) Il paroissoit sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissoit sous le poids de ses maux ; et l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmités, ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ vouloit nous apprendre par-là que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit en venant se présenter au tribunal, pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement et de bonne foi, il veut être guéri, c'est-à-dire, renoncer à ses passions invétérées, et prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher auditeur, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution ? *Vis sanus fieri?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'ames fidèles de votre rang et de votre état, qui après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes

plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, et rompre pour toujours avec le monde? et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous? *Vis sanus fieri?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du sacrement, et se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége : de ces propos, dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète, et qui laissent au fond du cœur, non-seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh! que voit-on autour de nos tribunaux, que des pécheurs de ce caractère?

Je vous demande, si en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère; qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déjà des larmes de pénitence? Je vous le demande avec Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* La conscience ne sauroit ici se faire illusion à elle-même; on sent bien si le propos d'une nouvelle

vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs, ont je ne sais quoi de si vif et de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir, et ne laisse rien d'équivoque. Des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles? que sais-je? quelque chose qu'on n'avoit pas encore senti, et que ceux qui nous fréquentent, n'avoient pas encore vu; un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire; ce sont là de ces travaux de l'enfantement, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis*. (Ps. 47. 7.) On ne sauroit y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions de la pécheresse, des Saül des Augustin; voyez ce qui se passoit en eux dans ces momens heureux qui précédèrent leur changement; quels troubles! quelles perplexités! quels combats! quels efforts héroïques sur eux-mêmes! quelles démarches nouvelles! quelles larmes! quels transports d'amour et de componction! c'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion; une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble. C'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le Cénacle, et y vient porter la paix et la grace; et

c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire, si vous reconnoissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement de vie porte si fort sur tous nos penchans, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même. Mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, insensibles; qui peuvent se briser, mais qui ne sauroient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre, et si capable d'être touché; vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement; vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu? la douleur du péché seroit la seule qui vous trouveroit froid et insensible? les larmes, les sentimens, les vivacités, qui sont si fort de votre caractère, ne le seroient pas de celui de votre pénitence? Illusion, mon cher auditeur! Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi, et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de

vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle, qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre ame: choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, et que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience: c'est la suite de notre Evangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le paralytique à Jésus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine lorsque l'eau est troublée: *Domine, hominem non habeo.* (Joan. 5. 7.)

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, et qu'il vous suscite un guide fidèle qui vous conduise sûrement dans la voie du salut? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la piscine, et cultiver ces premiers sentimens de grace que vous portez au tribunal?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la *lèpre*, connoître les plaies de votre cœur, et ne pas se tromper dans l'application des remèdes?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grace dans votre ame, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les ames que l'Esprit saint ne pousse que lentement; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour

pour ainsi dire, sur les ailes de la grace, et suivre l'esprit de Dieu sans le prévenir?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier aux pieds de la croix la science du salut, et dont les paroles pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisé devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grace jusqu'au fond de votre ame, tout ouverte dans ces momens, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impression?

Un homme désintéressé qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent plus que vos titres; et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences, à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère; et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularités outrées de ses pénitens, mais à faire honneur à la grace et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescen-

dances nécessaires; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père; qui sache changer sa voix comme l'apôtre, se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former Jésus-Christ dans un cœur?

Est-ce un guide de ce caractère, que vous cherchez? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres; les plus indulgens, les plus habiles; les premiers que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier lévite qui se présente; vous lui dites: *Tenez-moi lieu de père et de prêtre.* (Judic. 17. 10.) Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élevés dans votre maison, et auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu. Ainsi le choix tout seul que vous faites du juge de votre conscience, est une preuve décisive, que vous ne voulez pas changer de vie; que vous allez profaner le sacrement, et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà, mes Frères, les sources les plus ordi-

naires de l'inutilité du sacrement de la pénitence : on manque de lumière dans l'examen, de sincérité dans la manifestation, de douleur dans le repentir : et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal ; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avoient les membres secs, à peine Jésus-Christ en trouve-t-il un seul, dit saint Augustin, qui mérite d'être guéri : *Tòt jacebant, et unus sanatus est.* Les cinq portiques de la piscine, selon ce père, figuroient les cinq livres de Moïse, qui découvroient les maux, mais qui ne les guérissoient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Mais hélas ! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la piscine des chrétiens, et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence. Ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont plus en usage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Nous y voyons aborder une multitude de pécheurs ; nous n'en voyons presque pas sortir de pénitens. On nous y expose des plaies, et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées : il nous fait connoître les malades, mais il n'en est plus le remède : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Et si j'osois l'ajouter ici ; comme la loi de Moïse, en découvrant les péchés, les multiplia, et ne servit qu'à faire des prévaricateurs ; hélas ! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Eglise, les a augmentés,

pour ainsi dire, a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété; et a fait des sacriléges, où il auroit dû faire des pénitens : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Frères, et en ce jour surtout, consacré à la conversion des grands pécheurs par la guérison d'un malade désespéré; en ce jour, où les prières mêmes de l'Eglise sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les ames les plus déplorées; rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années, et l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées, et toujours inutiles, et qui sans doute, devant le tribunal de Jésus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-même : Quelles ont été jusqu'ici mes voies, et la monstrueuse conduite de ma vie? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, et qui ont vieilli avec moi: ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étois déjà dès la première saison de ma vie : ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors; mais ma passion honteuse m'a suivi partout, et partout elle a été la même: ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances et des situations dissemblables; *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* (Ps. 18. 3.): du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches

et les naissances de mes passions; et les commencemens de ma vie ne s'offrent à moi, qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu! votre colère n'a pas encore éclaté sur moi; et du haut de votre justice vous me voyez errer depuis si long-temps dans des voies criminelles, sans m'avoir frappé de mort, et fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma course! Ah! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi, que vous avez prolongé mes jours, et différé jusqu'ici votre vengeance; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menaeé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paroître en moi quelque jour les richesses de votre grace.

Grand Dieu! je commence à ne plus aimer mes maux; achevez votre ouvrage, et faites que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble; la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte; les remords du crime me tyrannisent, et répandent l'amertume sur tous mes jours: achevez, grand Dieu! de rompre des liens déjà à demi brisés; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle; soutenez ma foiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber; ne vous éloignez pas de moi; faites que je ne retrouve le calme et la tranquillité que j'ai perdue, qu'en vous devenant à jamais fidèle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum: Domine, bonum est nos hic esse.

Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici. Matth. 17. 4.

D'où vient que l'Evangile remarque que Pierre ne savoit ce qu'il disoit, lorsqu'il exhortoit son divin maître à fixer sa demeure sur le Thabor ? C'est que ce n'est pas connoître le christianisme, que de vouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il falloit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ; telle a été la voie du chef, telle doit être la voie des membres : il faut que les chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux ; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes, que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout, malheur à ceux qui rient, et qui sont rassasiés : partout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas : partout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession et leur héritage : partout, la récompense des saints sur la terre, sont les larmes et les afflictions : partout enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Eglise eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt* (Philipp. 4. 22.), comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses ames choisies, comme le cloître ; et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété, que par la puissance et la majesté du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du créateur ; et dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, et non pas des instrumens de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice ; et comme le serpent laisse un venin

dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux; la terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ses innocentes délices : mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu; dès-lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit; parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir, que d'en user sans excès; et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'étoit déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état? Ce devroit être sans doute de consoler ceux que la providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction seroit ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les cours *des rois* : c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des graces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrens élevés et comblés, sorte de mécontens dont les cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connoissent

pas le don de Dieu, et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à desirer sur la terre, que si leur état paroît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les graces; et la foi n'y découvre que des occasions de péché, et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, dit saint Augustin, est plus dangereux lorsqu'il nous rit, que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le rendent aimable, sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriser : *Periculosior est blandus quàm molestus.* (Epist. 144.) En effet, soit que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité et d'abondance, que l'ame juste doit regarder les prospérités temporelles, comme des présens que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Car, premièrement, une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre; son origine, dit Tertullien (*Apolog.*), sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel; son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Eglise des premiers-nés: si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Son desir fait ici-bas toute sa piété; son inquiétude, tout son mérite; sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or, cette disposition si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raison auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs; et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire, les vues de la foi sont alors ses plus douces pensées: rien ne console plus solidement ses malheurs, que de pouvoir se dire à elle-même, que ce monde n'est pas sa patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du fidèle sont intérieurs,

et ne sauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grace est la seule qu'une ame chrétienne puisse faire; que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours; et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus souhaitable.

Mais ces sentimens que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité : car, mes Frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien; de gémir, comme le prophète, sur la durée de son pélerinage, quand on n'en ressent, ni les travaux, ni les amertumes; et de marcher sans cesse vers sa patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'insensé de l'Evangile se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, convioit son ame à se reposer : *Anima, requiesce* (Luc. 12. 19.); mon ame, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur : elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition (car à la cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paroissent que des spéculations de nul usage); si vous me le

demandez, dis-je, le voici : C'est-à-dire, que dès lors, dit saint Augustin, si vos desirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre ; vous accepteriez comme une grace, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles : c'est-à-dire, que, si le monde pouvoit être votre Dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre : c'est-à-dire, que si l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du ciel ; du siècle à venir, ou du présent ; de Dieu, ou de la créature, le choix seroit bientôt fait, et ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre : c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus chrétiens, car un chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme et s'achève chaque jour, et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité : et non-seulement vos desirs ne sont que sur la terre, mais l'attente même des justes, le règne de Jésus-Christ, vous paroît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'ame, et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant c'est elle qui forme tous vos desirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchans : c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps

de

de vos œuvres extérieures; elle établit au milieu de votre cœur, un état de péché, et de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier, et ne consistant que dans un dérèglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent, jamais remis: de ces péchés qui n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres, et ne paroissent jamais eux-mêmes: de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de religion, avec une tendresse même de conscience; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinemens, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser, et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel, que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfans de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir, et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilége de citoyen des saints? Est-ce un raffinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les païens qui n'ont point d'espérance; que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à

a foi; et que faire du salut et de l'éternité l'affaire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé? Si ce sont là des raffinemens, l'Evangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des païens n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oiseux; et c'est au monde réprouvé, à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables; car il n'est rien d'aimable que l'ordre, et nous en sommes sortis; il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice, et nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes : autrement nous serons injustes, nous contredirons même les plus vifs sentimens de notre conscience; car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas! il est tant de momens où nous nous sommes à charge à nous-mêmes; où tout nous déplaît en nous, où tout ce que nous pouvons faire, est de nous souffrir, où nous avons besoin de diversions et d'amusemens, qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts, et nous empêchent de retomber sur nous-mêmes. Le monde ap-

pelle cet état ennui ; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même, et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère : marque infaillible que nous sommes haïssables, et que c'est un désordre de s'aimer : j'entends de s'aimer pécheur, et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-même : et de-là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer : de-là, les plus saintes lois de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant soit peu sur soi pour les observer : de-là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent ; on diroit que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous ; que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : de-là, tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos desirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre : on étudie vos goûts, on devine vos penchans, on ne s'insinue dans votre bienveillance qu'à la faveur de vos foiblesses : rien ne vous gêne, rien ne vous contredit ; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde, on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accuserez encore ici de raffiner ; mais je sais que, s'il y a encore

une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même; car, je vous demande: Qu'ont fait de plus les grands saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres? Ils n'ont vécu que pour lui; pour qui vivez-vous que pour vous-même? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se rapportoit pas à lui; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas? Poussez le parallèle, et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre divinité, que le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mes Frères, on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu; de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie; c'est-à-dire, de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous, et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos desirs, nos espérances à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité, est l'élèvement du cœur: je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré, qui faisoit dire à un prince de Babylone: Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, et je deviendrai semblable au Très-haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux

et facile, ou enfin, qui voulant paroître par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et aplanir par leur humanité, toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée par ses propres dons au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes ; que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes, et que de tous ces avantages, qui sont au dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes ; enfin une erreur qui nous persuade que nous sommes aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence des créatures privilégiées, et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. Leur prospérité, dit le prophète, les affranchit des travaux et des misères communes au reste des hommes ; et voilà pourquoi un orgueil secret s'est emparé de leur cœur. *In labore hominum non sunt..... ideò tenuit eos superbia.* (Ps. 72. 5. 6.) Aussi le premier

avis que l'apôtre recommande à Timothée de donner aux grands du monde, est de ne point s'élever; *Non sublimè sapere*. (1. Tim. 6. 17.).

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression: les vices sont applaudis, la médiocrité des talens cachée sous l'artifice des louanges; leur orgueil justifié par les noms pompeux de grandeur d'ame et d'élévation de sentimens: tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrées, nous donnons aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion désavoue; et sous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des grands; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un Dieu descendu sur la terre, pour parler aux hommes; la louange étoit trop grossière pour être persuadée; il écoute cependant avec complaisance des applaudissemens qui semblent lui déférer des honneurs divins,

qui le traitent de dieu et d'immortel : son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blasphèmes, des titres et des éloges qui ne sont dus qu'au seul roi immortel des siècles ; et les vers qui le dévorent sur l'heure, nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice.

Voilà les premiers dangers de la prospérité, tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paroissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces desirs infinis et insatiables, dont parle saint Paul, qui tuent l'ame : c'est-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie ; vous ne cherchez plus qu'à vous y aggrandir, qu'à y occuper une plus grande place ; vous voudriez seul pouvoir l'occuper tout entière. Vous ajoutez, dit un prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères ; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit si sagement mises à vos biens et à votre fortune ; vous appelez les terres de vos noms : il semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez souvent un Naboth de vous céder son champ et la succession innocente de ses pères ; tout ce qui vous accommode

vous appartient déjà; vous faites des droits les plus douteux des droits incontestables, et forcez l'équité de plier sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours : vous ne faites pas attention, si la médiocrité de vos talens vous en rend incapable, si le public en souffrira, mais seulement, si vous assurez à vos enfans une fortune plus durable. Ce n'est plus la vocation du ciel, qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels. L'Eglise est obligée de recevoir des mains de votre cupidité des sacrifices qu'elle déteste : vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre; pour ne pas partager vos biens, et pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de Jésus-Christ; vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie; vous achetez quelquefois même le don de Dieu : et comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces : ce n'est pas à nos

discours à réformer ces abus; c'est à la sévérité des lois, et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures: vous souffrez impatiemment que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence; parer leur roture et leur obscurité de vos grands noms, et insulter même par des profusions insensées à la misère publique, dont ils ont été les artisans barbares: vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connoissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Or, qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Car je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs; et qu'une vie tout oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où naissent les monstres et les passions exécrables, que dans les palais des grands? Les vices communs ne plaisent plus;

et pour réveiller ces ames voluptueuses, il faut que des excès bizarres et une affreuse distinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez les divines Ecritures : de-là vient la chute de David, les égaremens insensés de Salomon, les voluptés démesurées de Balthazar, le scandale de la cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent l'ame est redevable de son innocence à la difficulté de la transgression ; qu'on n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop ; que les obstacles qu'une fortune médiocre met à nos desirs, font souvent prendre un parti généreux au fidèle, et l'attachent au devoir par des liens plus saints et plus durables ; mais que pour les grands, leurs desirs deviennent la seule règle de leurs passions ; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même ; les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être desirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son desir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie, et à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le *prix de* leur sang et le péril de leur ame : tout est facile aux passions des grands. Hélas ! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en aplanit les voies, et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre ?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune,

et quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre; mais que la vertu même des saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent: or, elles naissent ces occasions, sous les pas des grands et des heureux du monde; leurs regards trouvent partout des écueils; tout veut plaire; tout s'étudie à corrompre le cœur; tout fait gloire de l'avoir corrompu: le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable; de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le desir. A peine Sara eut paru dans les royaumes de Pharaon et d'Abimélech, que les courtisans, connoissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, et leur inspirent des desirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le juste lui-même tomberoit; et comment peut-il arriver qu'une ame déjà amollie par la prospérité se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les desirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les ven-

geances, toutes passions que la prospérité favorise: *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu!* dit le prophète, *monte toujours.* (Ps. 73. 23.) Les biens, le rang, la naissance, font comme une loi de l'ambition : il seroit honteux d'être né quelque chose, et de ne point penser à s'élever; savoir se borner et se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore, et que le monde traite de pusillanimité ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste et de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrens, s'élever sur les débris de la religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis chrétien : il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent; s'affliger de leur élévation qui nous recule; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions; entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire; décrier la vertu même et le mérite, qui nous deviennent un obstacle; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels; et faire de notre fortune notre religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres, et sortir d'un état où la providence nous a fait naître? Non, mes

mes Frères; mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes, que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; que ce n'est pas le dégré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance; et que son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est, en second lieu, de comprendre que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres; et que tout ce faste et toutes ces dignités, qui nous environnent, ensevelies avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable.

C'est enfin, de regarder les royaumes du monde et toute leur gloire, comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum* (Matth. 4. 8.); c'est là le point de vue séduisant; c'est de cet éloignement seulement, que tout ce vain amas de gloire et de grandeur peut imposer aux sens et à la raison : à peine y touchez-vous, que le charme cesse; l'objet change

de face, et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se propose ici-bas, il n'est que le desir et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre. Dès que tous vos desirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux desirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi le tentateur nous laisse toujours quelque chose à espérer : *Hæc omnia tibi dabo* (Matth. 4. 9.); c'est là son artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions; il sait bien que le seul secret de tromper les hommes, n'est pas de contenter leurs desirs, mais de leur en inspirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous mes Frères, que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que tous les autres desirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur et de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme; que toute la gloire de la

terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état où ils ne se trouvent point, et qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des ressources de salut à l'ame fidèle qui s'y trouve engagée; et que pour rendre tous les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'ames mondaines. Voilà les sentimens de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché; il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence.

SECONDE PARTIE.

Un état où les graces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles

infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut, même extérieures, sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grace; un état tel que je viens de le dépeindre, est sans doute un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis premièrement, que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les graces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les livres saints; que voit-on de plus souvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élève au-dessus des autres : partout l'arc des puissans est brisé, et les foibles sont revêtus de force : partout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits; et pour être plus élevée, elle n'en est pas plus favorisée des rosées de la grace, tandis qu'il revêt de beauté le lis qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines : partout il brise les cèdres du Liban qui paroissoient en sûreté; et l'arbre planté sur le bord des eaux, porte du fruit en son temps : partout en Jésus-Christ, c'est-à-dire, parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissans : les figures et les maximes des livres saints, tout y établit la vérité dont je

parle. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes : je l'ai déjà dit; la grace chrétienne embrasse tous les états; le Seigneur ne manque jamais à sa créature; et sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que dans l'élévation on peut être encore plus riche des dons de la grace, que des biens de la fortune.

Mais, en premier lieu, l'ordre de la providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes; et que dans la confusion où tout paroît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grace sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de sa récompense et de son partage; c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux ames obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissans et aux heureux du

monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une économie digne de l'auteur de la nature et de la grace. C'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres ; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances.

Aussi, mes Frères, on trouve tous les jours des ames simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grace sur leur ame ; tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois ; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang, vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété ; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la cour, pour la faveur, pour les plaisirs, la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant ; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et insoutenable tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les temps la conduite de la grace : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair : les puissans du monde sont moins propres aux desseins de Dieu ; et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des justes.

En second lieu, les graces sont moins abondantes dans la prospérité ; parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir quelque droit de les exclure à jamais des promesses de la grace. Vous êtes peut-être, par les suites d'un naturel heureux, sincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugemens, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice : ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par-là se maintient la paix des états, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines : il ménage des faveurs temporelles à des justes temporels, pour ainsi dire ; car sous ce juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi : ce sont comme

des exclusions de la grace qui fait les saints, et des présens que Dieu dispense dans sa colère.

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le juste voit quelquefois *la paix dans sa vertu, et l'abondance dans ses maisons* (Ps. 121. 7.); mais ces exceptions, toujours rares, ne doivent rassurer personne, et vous sur-tout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la félicité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler, et de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut ; nulle impression de grace qui me conduise à une démarche solide de pénitence ; l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse et me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel : et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion et pour le service du maître des rois de la terre. Grand Dieu ! m'auriez-vous abandonné au-dedans, tandis qu'au-dehors vous me comblez de vos faveurs ? Eh ! frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu ! et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je

suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi : et le fumier même où Job étoit assis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les graces sont moins abondantes dans la prospérité ; parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos desirs. Au lieu de lui demander sa grace, l'affoiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a punis en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambitieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos desirs : il nous a, pour ainsi dire, porté lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous, vous préparoient la voie des dégouts et des disgraces, comme la plus

sûre pour votre salut, et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchans : vous l'avez forcé, si j'ose le dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement, est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état, où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avoit pas destinés, et qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses desirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation étoit son ouvrage, les écueils qui en sont inséparables, se changeroient pour vous en moyens de salut ; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on y peut trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les graces qui forment le repentir y sont plus rares. Mais de plus, je dis en second lieu, que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux graces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands et aux heureux du monde ; seconde

raison : et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, soit que par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre, soit que par une foiblesse indigne de la sainteté et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les grands et les puissans trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère, et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des grands de la terre affoiblit la verité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devroit instruire ; on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres : le juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner ; et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les ministres mêmes les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance : on a recours à des ménagemens qui blessent le devoir ; on accommode la règle aux personnes ; loin de juger les personnes par la règle, on place

des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux grands, que sous le voile des adoucissemens et des mesures; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.* (Thren. 2. 14.)

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles, et qui ne connoissent personne selon la chair; car il est encore des prophètes dans Israel; la grace de la pénitence est une grace de docilité et de soumission, il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujétir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentimens, respecter vos erreurs, et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, et par lui à la vérité : vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures : vous entreprendrez d'imposer des lois où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman élevé aux premières places d'une cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Elisée, et prend pour une simplicité, le remède que l'homme de Dieu

lui

lui prescrit, et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposés à la grace de la pénitence, qui est une grace de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des fidèles; s'il vous prescrit les mêmes devoirs; s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines; s'il trouve dans vos passions la même énormité; s'il vous conseille les mêmes remèdes: vous traitez son zèle de simplicité; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages: vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang: il semble qu'il y a un autre Evangile pour vous que pour le peuple; qu'en Jésus-Christ il y a distinction de grec et de barbare, de noble et de roturier; et que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des saints.

La grace de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des grands et des heureux du monde; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au-dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité: dernière raison.

Car je ne vous dis pas premièrement, qu'un

cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui : rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparens. Il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions : elle ne peut presque rien sur les ames heureuses. Le riche de l'Evangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance (*Luc.* 12. 18. 19.)? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même; on ne cherche le repos dans l'auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle, que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les momens où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable : mais le retour de la faveur et de la prospérité, a rappelé dans votre esprit des images plus douces et plus riantes; et vous vous êtes rendu au monde dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions; vous péririez dans la prospérité.

Mais que seroit-ce, si j'examinois ici l'abus

que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ, et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu? Quels nouveaux abîmes! si la brièveté d'un discours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israel, que de licences! que de déprédations! que de violences! que de malheurs publics et particuliers Dieu metttra un jour sur votre compte! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées! que d'événemens publics et funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrètes, ou dans vos intérêts personnels! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang, et peut-être des attachemens criminels ont obtenues de vous! que d'abus, ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étoient les auteurs, et qui vous devoient leur fortune et leur place! Où sont les grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous seroit nécessaire; votre rang et vos emplois vous engagent

dans le tumulte du monde et des affaires : les macérations seroient le seul remède qui pourroit expier vos voluptés passées ; les délicatesses de votre éducation, ou les bienséances de votre autorité vous les interdisent : la fuite des honneurs serviroit d'expiation aux excès passés de votre ambition ; et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles graces : les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur ; et il faut que vous souffriez des hommages, et que, comme Saül après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on auroit pour votre personne : la prière soutiendroit vos foibles desirs de pénitence ; et les embarras de votre fortune, ou ne vous en laissent pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage : la prospérité vous avoit aplani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, mes Frères, la pénitence des grands et des puissans, est d'ordinaire si imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus foibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égaremens, qu'on leur donne tous les éloges dûs à une vertu consommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout ; un discours, un desir, un sentiment : les signes de la piété passent pour la piété elle-même ; et n'être plus pécheur, est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu! où les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes, que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte et la religion; ils protègent les gens de bien; ils entrent dans les œuvres de miséricorde; ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence: mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la connoissent pas. Ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitens; ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croient dispensés de le faire; ils servent aux desseins de Dieu sur son Eglise en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa justice en expiant les crimes qui l'ont outragé; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu

qu'on opprime ; elle sauve Moïse des eaux ; elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israel, qui doit un jour délivrer ses frères ; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfans : mais sa vertu ne va pas plus loin. Contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence ; et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Egypte. Tels sont les dangers de la prospérité : elle facilite toutes les passions ; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Êtes-vous né dans l'élévation et dans l'abondance ? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux chrétiens ; et que si la providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser, et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement : pensez que l'élévation ou la bassesse du chrétien, est dans l'innocence ou dans le déréglement de ses penchans ; et que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable et la dernière des créatures devant Dieu : pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule ; et que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient sauvé dans l'obscurité : pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les lois de

l'Evangile; et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin, que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement; que ce sont pour vous des piéges et des tentations plutôt que des avantages; et que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes et par des disgraces? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le roi immortel des siècles : souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, et qu'on seroit obligé de mépriser si on le possédoit encore : souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes; qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par les croix; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; et qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre. Méditez ce vérités consolantes; et dans quelque situation que la providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrace, *Passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles* (1). *Ainsi soit-il.*

(1) Oraison du troisième dimanche après la Pentecôte.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Joan. 8. 21.

Si vous n'avez pas frémi, mes Frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures, je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble qu'en exposant de si formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourroient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques;

vos villes démolies, vos femmes et vos enfans menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui; ni tant d'autres menaces que les Israélites au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessoit de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, et l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce; des efforts, pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés; la réprobation consommée en ce moment fatal; et une ame depuis long-temps infidèle à la grace, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent, c'est la vôtre : mon cher auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure ? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous

avez créé ? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, mes Frères; il peut se laisser fléchir : mais vous ne le fléchirez pas; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent; si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusque-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui : *Quò ego vado, vos non potestis venire* (Joan. 8. 21); parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et re-

tourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible; la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ, parce que, ou le temps vous manquera; ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes Frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc premièrement, que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous; car, mon cher auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous,

comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive ? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin ; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver ; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds ; un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours ? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle ? Ces malheurs sont-ils impossibles ? ces accidens sont-ils fort rares ? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples ? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert ? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois ? Le ministre de Jésus-Christ s'est présenté : *mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle* consternation alors ! quels retours sur vous-même ! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines ! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour ! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide de craindre ? Combien de

de fois peut-être ces terribles accidens sont-ils arrivés à vos yeux ? et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelque leçon domestique ? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayans ? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin seroit semblable ? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus ; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein ; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous, et ne fournira pas à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances ?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher auditeur, de faire dépendre votre salut éternel, de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre ? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise ; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez sur le temps. Eh ! qui peut être ici votre garant ? de qui les jours et les années dépendent-ils ? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes ? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions ? Les titres, le

rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos momens ? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit ? n'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus ?

O vous, mon Dieu ! qui seul avez posé des bornes à la vie de chacun de nous ; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux ; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort ; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pélerinage ; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au terme fatal, au-delà duquel est la mort et le jugement.

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares, et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit nombre de malheureux. Je pourrois vous redire que la justice de Dieu les rend tous les jours très-communs ; et que ce qui étoit rare dans les siècles qui nous ont précédés, est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidens ne tombent que sur un petit

nombre de malheureux; outre qu'il peut arriver que vous soyez de ce petit nombre, et que, quand ce malheur ne devroit tomber que sur un seul de vos citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre : outre cela je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris; que presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit; que lorsque étendu sur le lit de votre douleur, la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis qu'après même l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie, que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes comme devant aller paroître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paroître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre.

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que le ministres du Seigneur aient le loisir de vous dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison car vous mourrez* (Is. 38. 1.) : l'accablement où vous serez alors, pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une ame criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre ? Quoi ! vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une langue qui se lie et s'épaissit, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint ; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience ; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué ; et en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un détail, à quoi l'esprit le plus serein et la raison la plus entière, pourroient à peine suffire ? Vous voulez que cette ame dejà immobile et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées ; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu ; elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus, que comme l'on pense en dormant ?

Grand Dieu ! vous qui du haut de votre jus-

tice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvemens secrets de cette ame infortunée, que se passe-t-il en ces derniers momens entre elle et vous? qu'y découvrez-vous, qui puisse réparer une vie entière de crime, et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur de ses bienfaits et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourmens éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous de l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un desir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connoître? Et que voyez-vous, grand Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paroître, que les derniers efforts d'une ame qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous mes Frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusques aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. Lorsque étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupoient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au-dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avoient plus de part que votre salut? que furent pour vous les derniers remèdes des mourans que l'Eglise vous appliqua? des songes, dont le sou-

venir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paroître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle ame seriez-vous allé présenter aux pieds du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis, revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien: vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait? Ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugemens de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort: c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant; des momens si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfans avides attendent, autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfans d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux, les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé; car il faut attendre que le mourant ne le

connoisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi : cependant le mal presse ; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres ; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent ; mais le lui faisons-nous sentir ? Nous lui demandons quelque signe ; il lève des yeux mourans ; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile ; il consent de la tête ; nous croyons l'entendre ; mais s'entend-il lui-même ? le prêtre du Seigneur crie à haute voix ; il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort ; mais le porte-t-il jusque dans son cœur ? il s'arme du signe de notre rédemption ; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire ; il l'applique sur sa bouche tremblante et livide ; il lui fait lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes et ses yeux déjà à demi éteints ; mais le lui fait-il connoître ? La mort arrive ; il expire. Grand Dieu ! que devient cette ame ? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance ? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du tribunal redoutable ; l'abîme ouvert sous ses yeux ; et n'ayant mis entre une vie toute criminelle, et la sévérité de vos jugemens, que la léthargie et les songes d'une courte maladie ! A cela, mes Frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute

simple du prophète? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequando rapiat, et non sit qui eripiat.* (Ps. 49. 22.)

D'ailleurs, mes Frères, et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention : promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir, la raison aussi saine et aussi entière, que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fonds et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant; qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de conversions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extremités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Eglise reçus avec une componction apparente, mener une vie nouvelle? qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même? Vous avez été quelquefois jusques aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux; mais l'étiez-

vous? le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchans, et comme un nouvel être?

Quoi, mon cher auditeur, après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste? Ah! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourans, peintes sur vos murs les images funestes de vos anciens désordres; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur; et malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'esprit de Dieu l'a dit: Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau: *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (Job. 20. 11.) Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres, qui, en expirant même, juroient une affreuse fidélité jusqu'au-delà du tombeau, à l'objet détestable de leur passion, et dont l'ame réprouvée ne sortoit de leur corps qu'avec des soupirs et des regrets de crimes et de volupté? O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption!

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un desir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours crus permis, deviennent criminels; et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière d'où il les avoit tirés? Ah! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son ame, les richesses qu'il avait dévorées; mais ce sera malgré lui: le Seigneur les arrachera de ses entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur: *Divitias quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus.* (Job. 20. 15.)

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut-être voudra-t-il paroître au-dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un œil tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même; vous croyez

qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusemens s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changemens qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec: Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors?* (1. Reg. 15. 32.)

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints: leur fin sera semblable à leurs œuvres: *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* (2. Cor. 11. 15.) Vous avez vécu impudique; vous mourrez tel: vous avez vécu ambitieux; vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur: vous avez vécu mollement sans vice ni vertu, vous mourrez lâchement et sans componction: vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence, et ne les exécutant jamais; vous mourrez plein de desirs et vide de bonnes œuvres: vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu; tantôt voluptueux, tantôt pénitent; et vous laissant décider par votre goût, et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger, vous mourrez dans ces tristes alternatives;

et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie; c'est-à-dire, un repentir passager et superficiel; des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini*; dans ce péché où vous croupissez depuis si long-temps; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jésabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfans d'Héli sacriléges, Absalom rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux : toute l'Ecriture est remplie de pareils exemples; tous les prophètes retentissent de ces menaces; Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles : l'expérience est ici terrible; vous-même dites tous les jours, qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh! que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne sauroit jamais trop tôt commencer; et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des desirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ

tandis

tandis qu'on peut le trouver : car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulément vous ne pourrez plus le chercher ; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas ; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

SECONDE PARTIE.

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que quand vous pourriez alors chercher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas ; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premièrement que vous ne chercherez pas alors Jésus-Christ, parce qu'il sera éloigné de vous, et qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, et in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au-delà desquelles il ne va jamais ; et que, comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spé-

ciales destinées à chacun de nous en particulier ; lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur ; et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grace, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui ; le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation ; que nous pouvons toujours retourner à Dieu ; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui ; et que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable : c'est une vérité de la foi : mais je sais aussi que chaque grace spéciale dont vous abusez, peut être la *dernière* de votre vie ; que Dieu se lasse ; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes ; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième ; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur : Je sais qu'*il est terrible dans ses*

conseils sur les enfans des hommes (Ps. 65. 5.); que *l'on ne connoît pas la puissance de sa colère*, et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation*. (Ibid. 89. 11. 12.)

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une ame infidèle; et qu'après avoir pris long-temps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort : c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, mes Frères, si après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une ame à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses graces; vous qui depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi long-temps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous, en un mot, qu'il avoit pré-

paré à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment ? Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté ; qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction ; c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendoit depuis si long-temps pour se venger, et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses graces ?

Mais, ô mon Dieu ! où seroit donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant ; qui se console dans sa vengeance ? et que deviendroient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints ? et quand est-ce donc que Dieu se vengeroit, mes Frères, s'il ne se vengeoit point alors ? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé, seroit-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Ecritures, si elle devoit se terminer par un acte de clémence ? seroit-il si sévère lorsqu'il tarde de punir, si en dissimulant ses offenses, il ne lui préparoit pas un affreux endurcissement à la fin ?

Mais, mon cher auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposeroit pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre ; car non-seulement vous vous promettez la grace de la conversion,

c'est-à-dire, cette grace qui change le cœur; mais vous vous promettez encore la grace qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grace qui consomme la sanctification d'une ame; la grace de la persévérance finale : mais c'est la grace des seuls élus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les graces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux mêmes qui ont marché long-temps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les justes de tous les siècles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grace qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-temps justes? et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? et vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion;

ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour l'obtenir, que ses crimes, et la présomption de l'avoir attendu ?

Oui, mon cher auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une ame qui auroit jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'auroit jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui auroit vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes et un cœur nouvellement attendri; et que le Seigneur du haut de ses miséricordes jetât des regards propices sur un aveugle, qui commenceroit alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grace de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglemens; vous qui ne différez de vous convertir, que parce que vous croyez que vous serez assez à temps au lit de la mort de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même des nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards

d'un Dieu même qui ne sauroit pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne seroit que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera : quelle ressource pourroit-il vous rester? Quand une vie entière de crime n'éloigneroit pas alors de vous cette grace signalée que vous attendez, la témérité toute seule qui vous la fait espérer, vous en rendroit indigne. Rien ne met un cahos plus immense entre l'ame criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des momens à sa grace et à son esprit qui souffle où il veut, et quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le disoit autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avoient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venoit les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des momens selon votre caprice? *Qui estis vos qui posuistis tempus miserationis Domini; et in arbitrium vestrum, diem constituistis ei?* (Judith. 8. 11. 13.)

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir, que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande, quels sont les pécheurs menacés dans les livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie

passée? ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces desirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grace, dont Dieu alors vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des ames impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes Frères? Sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur : sa bonté? mais vous la regardez donc comme une foiblesse et une imbécillité, qui n'auroit pas assez de sentiment pour être blessée des plus grands outrages? Sa bonté? mais c'est parce qu'il est bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des graces qui seroient des écueils pour les autres hommes : sa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une ame infidèle : c'est un trait de bonté d'ôter à nos passions des prétextes d'erreur et d'impénitence; et de ne pas faire du salut d'un seul, la perte de plusieurs.

Ainsi vous comptez sur sa bonté; et c'est sa bonté même qui demande votre punition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes Frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en desirant; ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres : après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie : il étoit dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parloit tous les jours : et là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut. Grand Dieu! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette ame! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugemens sur elle! Eh! que fait-on en rappelant ses desirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos graces toujours méprisées? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle étoit encore sur la

terre ; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes ! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, et vos jugemens peu conformes à l'illusion de nos espérances !

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels après une vie entière de désordres, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'ames impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas ; c'est-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors, seront rejetées ; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes Frères, lorsque je considère cette étonnante vérité ; et que je vois d'un côté, le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes ; et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, et à toutes les marques

de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paroît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugemens, et je me sens saisi d'une secrète horreur : mais quelque terrible que paroisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse premièrement, parce qu'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace et d'un véritable repentir. Car, je vous prie, mon cher auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé, le dernier jour de vos crimes; vous remettez les armes, et vous demandez grace, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous : vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard; lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds : vous détestez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur. Vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir : vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfans

et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples : en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence, en la rejetant? S'il prolongeoit encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venoit vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, et qu'il vous restoit quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de Jésus-Christ? avoit-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connoître par-là, sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant, que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure; mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie; mais ce n'est pas un retour amoureux vers son père; c'est une prière intéressée qu'il fait

fait à son juge. Il déteste ses égaremens; mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence: il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah! s'il étoit assuré qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effaceroit bientôt de son esprit; et l'on auroit bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvoit calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir; mes larmes seront les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées: je ne paroîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère, qui se confond au souvenir de ses péchés: vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon ame: je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif: mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances: à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes alarmes, plus élo-

quent dans mes accusations; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source, d'où avoient coulé tous mes crimes?

Ainsi, mon cher auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux; et le Dieu juste se rira de vos clameurs: *Ego quoque in interitu vestro ridebo.* (Prov. 1. 26.) Vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes: *Et subsannabo.* Vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point. Vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours; et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes. Vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé; et le Seigneur vous répondra en secret: *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices?* (Ps. 49. 16.) Vous lui direz à lui-même: Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz: O Dieu plein de bonté! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz: O Sauveur des hommes! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies; et il vous répondra que l'*espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz: O divin pasteur de nos ames! vous ne rejetez pas les brebis

égarées, qui reviennent à vous; et il vous répondra qu'*il y a un temps de pardonner, et un temps de punir.* Vous lui direz: O Jésus! je remets mon ame entre vos mains; et il vous répondra qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice; et vos gémissemens infructueux, et vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance: *Consolabor et vindicabor.* (Is. 1. 24.)

Ah! c'est alors, qu'au lieu que jusque-là on n'avoit cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt, qu'on n'en avoit jamais pris qu'au hasard; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talens; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné: je suis dans des peines mortelles: *Coarctor nimis.* (1. Reg. 28. 15.) Je vous ai donc fait appeler, pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve: *Vocavi ergò te, ut ostenderes mihi quid faciam.* (Ibid.) Mais quelle seroit alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-

il comme Samuel à Saül; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paroître en ce lieu? *Quare inquietasti me, ut suscitarer?* (1. Reg. 28. 15.) Il n'est plus temps de recourir au Seigneur; à quoi bon me consulter, puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cùm Dominus recesserit à te?* (Ibid. ℣. 16.) Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ses ordres: *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ.* (Ibid. ℣. 17.) Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer; mais il n'espère pas beaucoup lui-même: il vous parle des miséricordes du Seigneur; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous: il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance; mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds: il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix; mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grace pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence: il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir; mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre: il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grace, pour sauver le pécheur; et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, et peut consommer

la sanctification ; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grace, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut ; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes Frères, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ ; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence ? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler), cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous les renvoyez jusque-là ? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini*. Consolez-vous après cela, mes Frères, sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugemens de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grace de finir chrétiennement ; que si sa vie n'avoit pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante ; qu'on seroit trop heureux de mourir

comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes Frères, il a cherché Jésus-Christ; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais a-t-il été exaucé? il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes, comme la pécheresse de l'Evangile; mais lui a-t-on dit comme a elle : *Vos péchés vous sont remis?* (Luc 7. 48.) Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel?* (Ibid. 23. 43.) vous l'espérez; mais vous ne le savez pas. Et moi tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché : tout ce que je sais, c'est que les sacremens du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; et que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sacriléges : tout ce que je sais, c'est que tous les pères qui ont parlé de la pénitence des mourans, en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume, dans des sentimens extérieurs de

conversion ; que votre justice toujours terrible dans ses conseils le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitens. Ce sont des punitions, grand Dieu ! que votre justice exerce sur les passions humaines : vous vous servez de la fausse pénitence des uns, pour préparer des châtimens à l'impénitence des autres ; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit ; et cependant, si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent, et suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé : puisque, si vous n'en exceptez quelque impie, qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois ; tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur ; et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre seroit de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps ; et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vons ne le trouverez pas : et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre

péché; parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ, mes Frères, que ces menaces ne vous regardent pas, et que dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. Matth. 23. 5.

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des pharisiens peut trouver encore des imitateurs;

mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes, est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire, n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu; c'est de rougir de la véritable: et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens, que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugemens des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte foible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion: car, en quelque état que la providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne: nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres; c'est ce petit nombre de personnes, qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugemens, et au goût duquel nous sacrifions même nos desirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premièrement, un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée; troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous

craignez le monde plus que Dieu; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugemens; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie, et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis long-temps deux piéges dangereux à la foiblesse des hommes, un piége de séduction, et un piége de terreur: *Posuit in muscipulâ errorem et terrorem* (In Ps. 30. Enarr. 2. n. 10.); un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances; et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées: *Errorem quò illiciat, terrorem quò frangat.* (Ibid.) Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, et l'engager dans les voies funestes des passions: mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses foibles desirs de pénitence et de salut.

Or, mes Frères, l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul, pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des

enchantemens et une félicité imaginaire ; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugemens, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, mon cher auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes ; je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses ; et que ces timides ménagemens qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable ; et que toute la gloire qui vient des hommes, ne soit qu'un songe et une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or ici, rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirois dès ce moment, si dans la situa-

tion où je me trouve, il étoit permis de vous servir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable ; si en me déclarant ainsi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite : je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des penchans favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si long-temps esclave : cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne sauroit vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah ! si mes penchans, Seigneur, décidoient de ma destinée ; si je pouvois aller vivre loin des regards publics ; sans doute, je ne vivrois que pour vous ; vous seul au fond méritez d'être servi ; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi ; et comme j'ai à vivre dans le monde, et qu'il faut se déclarer pour vous, ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la foiblesse de suivre des voies qui vous offensent ; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme ! s'écrie saint Chrysostôme, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu? vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve : j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances

et

et de votre mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher auditeur; et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses; car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines, et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la foiblesse d'un enfant, auxquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* (Ps. 63. 8.) Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugemens des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié, sur leur égarement et sur leur perte: vous desirerez qu'ils connoissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples: leur salut vous intéressera plus que leur estime; et la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé

mon ame par le jeûne, disoit autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué : je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem : j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu ! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satyriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam; ...... et in me psallebant qui bibebant vinum.* (Ps. 68. 12. 13.) Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine.* (Ibid. ℣. 14.) Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace et d'un véritable changement de cœur, une ame puisse être touchée de quelqu'autre chose que de son Dieu, et de l'horreur de sa vie passée ? Ah ! la componction dans ces heureux commencemens est si vive, les attraits de la grace si divins, que le cœur enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur, et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu, et le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane ! que peuvent alors vos discours sur une ame qui ne vous connoît plus ? qu'importent alors les censures et les dérisions des enfans des hommes au juste, élevé déjà par

la foi au-dessus de toutes les choses humaines ; qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, ames justes qui m'écoutez ; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencemens des opérations divines de la grace qui changea votre cœur ; et confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut, sans différer, prendre des mesures pour son salut ; on est dégoûté du monde et des plaisirs ; et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre, que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle ? Qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour divertir le monde, qu'on va prendre le parti de la dévotion ? faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu ? n'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur

on paroît fait comme les autres? Semblable à cet ange qui conduisoit le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paroissoit néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux: *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor.* (Tob. 12. 19.)

C'est ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusoit autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence: détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au-dedans, n'en demandoit pas davantage; et qu'il pouvoit se dispenser à son âge, de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien, quoique je ne le paroisse pas, disoit-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessoit de l'exhorter à la foi: *noveris me jam esse Chritianum*; et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondoit qu'il n'en croiroit rien, s'il ne le voyoit dans l'assemblée des fidèles, donner avec ses Frères des marques publiques de sa foi et de son changement: *Non credam, nec deputabo te inter christianos, nisi in ecclesiâ Christi te videro*: Est-ce que les murailles font le chrétien? repartoit Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami. *Ergo-ne parietes faciunt*

christianum? Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! continue ce père, de l'éclairer sur son aveuglement: vous lui fîtes comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons: il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité: *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes Frères, user encore de ces timides ménagemens avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être foible avec les foibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite, à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde, que nous approuvons encore ses abus, et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation de serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes?

il ne seroit plus que votre divinité secrète, tandis que le monde auroit vos hommages et votre culte public et déclaré ? O homme ! le Dieu du ciel et de la terre ne seroit donc plus qu'un Dieu domestique ; et le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères ?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grace qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi ! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde ? d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs ? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine ? Vous rougiriez des faveurs du ciel ; et le bienfait qui a guéri votre ame de ses plaies, vous feroit plus de confusion, que ne vous en faisoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ? O homme ! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur ? et est-ce ainsi que vous reconnoissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne, même d'un cœur noble et généreux ; car, si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentimens ? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi

devenir en quelque sorte un imposteur public ? Une ame née avec quelque élévation, sait-elle ainsi se contrefaire ? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardoit comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étoient soulevés contre lui et contre son culte; il seroit si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné; il y auroit tant de bassesse à le désavouer en public : et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui : la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme ! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'ame, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères ; car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ, deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès : mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, et mêlés même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous évitez les grands désordres,

en vous permettant d'un autre côté tous les amusemens et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères; plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus enfin vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites; et qui auroient poussé plus loin la grace de leur conversion, si votre lâcheté ne les avoit portés à croire, que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres, est outré et excessif; et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme! encore une fois, n'étoit-ce pas assez que vos déréglemens eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

Mais après tout, mes Frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé? et quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugemens et de ses censures, son salut éternel, ne seroit-ce point une folie? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours: la folie du respect humain.

SECONDE PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre; et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons, n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel touché d'un desir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis en elle-même; car, mon cher auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien; soyez homme de plaisir; choisissez de la cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin; donnez-vous pour

femme régulière, ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur ? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui ; croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes ? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon : là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talens et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachemens secrets, et des foiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus, et au vain éclat du gou-

vernement et de l'autorité, est dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritoit son imposture. Moïse au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avoit chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions, la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauroient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugemens, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement ? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de

vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal, que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas ? Ah ! regardez plutôt la contradiction des langues, et la diversité bizarre des jugemens humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite : eh ! qu'importent, mes Frères, les jugemens des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut ? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il ? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner ? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugemens, et qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugemens de Dieu, mon

mon cher auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh! qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe: leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut; et par conséquent, si votre changement de vie avoit pu mériter les applaudissemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète, (car d'ordinaire il ne sauroit goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel; vous appartenez à Jésus-Christ dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture,

qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* (2. Mach. 1. 20.) : mais à peine le soleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (Ibid. ℣. 22.) Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur, est couvert sous de viles apparences ; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'homme paroissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté ; alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue, se rallumer ; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité ; et offrir aux amateurs du monde, un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien

différente : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Foibles hommes ! que vos discours paroissent méprisables à une ame qui peut se consoler dans cette espérance !

Aussi, mes Frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher auditeur ; et premièrement, si vous êtes désabusé du monde jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugemens ? si après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît si indigne de l'être ?

D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous surtout : Vous avez jusques-ici joui si injustement de l'estime des hommes ; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces foiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies : il a donné à de vains talens, de vaines louanges : vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable : toutes ces vertus, sans la piété, étoient de fausses

vertus, vous le savez; plus fausses encore dans votre cœur, par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables: eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu les louanges qu'il avoit autrefois injustement données à vos vices, et que vous répariez, par une humiliation légère, l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si long-temps usurpée? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore; car enfin, pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux? quoi! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence seroit plus timide? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde; et cela, dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes : ses jugemens seroient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner? et ne commenceriez-vous à le craindre, que depuis que vous commencez à le mépriser?

Ah ! c'est donc pour le Seigneur tout seul, qu'on est timide, mes Frères : le crime va la tête levée ; la vertu rougit et se cache : le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière ; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang, par la honte d'une passion incestueuse ; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel, pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie : mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel, et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans : mais lorsque cette reine d'Israel, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnoître, par cette démarche, la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avoit élevées, et qui ne pouvoient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés ; et, ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoins de cette première démarche de religion, et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu ! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures ; vous à qui seul ap-

partient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces? y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom; à reconnoître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, et à l'honneur que vous lui faites vous-même, de souffrir qu'elle vous adore?

Mais si tant de raisons, mon cher auditeur, ne vous faisoient pas encore assez sentir le ridicule de cette foiblesse, venons à la chose même : que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à donner des scènes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que personne ne pourra plus vous ravir! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge? sainte folie, plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien; et qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes ces conversions si vives et si ferventes? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance! Que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes , une vaine récompense! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage, que pour aller

plus sûrement à vos fins? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints, qui n'ont jamais ressemblé à la multitude, et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien? mon Dieu! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle; remplir ses devoirs, de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre? et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusemens d'enfans, et une déplorable inutilité?

Voilà donc, mon cher auditeur, ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel; et encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre ame; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux, et qui encore au fond du cœur, rendent gloire à la vertu, et ne

peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ; et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin, et si consolant même pour les justes. Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit saint Augustin; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété; car il est des persécutions de plus d'une sorte, et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse, ni la plus commune.

Ce n'est point là en effet, mes Frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jésus-Christ; ce monde qui ne connoît pas Dieu; ce monde qui appelle le bien un mal, et le mal un bien; ce monde, tout

monde qu'il est, respecte encore la vertu; envie quelquefois le bonheur de la vertu; cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture, et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentimens de justice et de raison, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une ame mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le juste qui sait les mépriser; elle sent dans sa propre foiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une ame qui peut résister à ce charme impérieux : toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au juste; et elle apprend à estimer la piété, par les violences dont elle sent qu'il faut

être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi une ame fidèle lui paroît un spectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans; que la naissance ou le hasard donne les sceptres et les couronnes; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou au caprice et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin, des talens heureux, cultivés par le travail et l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions, et comme les premières ébauches : mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le juste; un mérite que tout contredit au-dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon cher auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens, et de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours, et que toute leur vie est un songe;

vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le juste avec des yeux d'envie; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite, aux mouvemens éternels de leurs prétentions et de leurs espérances; ses jours pleins de bonnes œuvres, et toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées: ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret; ils sentent tout le dégoût de leur état, et tout le bonheur de la condition du juste. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paroître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris tous les talens mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime: peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire: peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres: la jalousie vous dispute une vaine beauté; la fierté, votre naissance; l'ambition, votre valeur et vos services; l'orgueil, vos talens et votre suffisance. Devenez homme de bien: la piété ne fait point de jaloux; le monde, qui n'aspire pas à ce genre

de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; et peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talens, aux agrémens de votre personne; et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talens propres au monde, un nom illustre et de grand biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement; car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres et des couronnes, et toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, et à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'ame fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice; et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; et vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissemens injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paroît encore de plus honorable

à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien; mais il ne cherche et il ne trouve d'ordinaire de consolation que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher auditeur, dans vos afflictions et dans ces conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés, ne laissent presque plus espérer de ressource; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisirs vous devenoit insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné; où avez-vous trouvé plus de consolation, que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous; qui a versé de l'huile sur vos plaies; qui a ramené insensiblement votre cœur aigri, aux ordres de la providence; qui vous a soutenu dans votre accablement; et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls, savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgraces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie?

Oui, mes Frères, c'est auprès des justes, que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune: c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujétissemens et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets: c'est là qu'ils vont respirer cet air de

candeur, de bonne-foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde: c'est dans leur sein, qu'ils vont verser les plus secrets mouvemens de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances; et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de chose: c'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître: c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu: on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais annoblie des dons de la grace, s'y attirer des égards et des distinctions, que la naissance et les dignités ne donnent point: on y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom; et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israel, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char

le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel, un des enfans de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle et dans un empire où il étoit captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne peut refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste; et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précursenr, avant que sa foiblesse en eût fait un martyr. O homme! vous rougissez de la vertu : mais c'est elle, dit l'esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples; qui vous fera honorer des sages et des vieillards; qui vous attirera de la considération en la présence des princes; et qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores; .... et in conspectu potentium admirabilis ero; ..... et memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam.* (Sap. 8. 10. 11. 13.)

Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible et d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions, et des foiblesses de l'homme; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dérisions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt

que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappelliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourroit à peine effacer ; voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux justes, qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre : tout est à craindre pour une vertu foible et naissante quand elle est trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas ; et le monde qui nous avoit séduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas : agissez sous les yeux de Dieu seul ; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde ; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissemens, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple,

frappé de sa vertu, le prend pour une divinité, et veut lui offrir des sacrifices; Paul, reçu des fidèles comme un ange de Dieu; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au-dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie; et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre foiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager par des consolations secrètes, de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disoit autrefois l'Apôtre; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne sommes point abattus: on nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouisssons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au-dedans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à à le servir: rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux: secouez un joug qui vous accable: osez mépriser les jugemens d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs: et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beau-

coup les jugemens du monde ; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu ! achevez d'éclairer ces ames foibles qui commencent à vous connoître: fortifiez leurs volontés timides et chancelantes: vainquez encore une fois le monde dans leur cœur: apprenez-leur que vos jugemens seuls sont à craindre ; que les mépris et les censures des hommes ne font que donner un nouvel éclat, et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve ; et que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elles, que vous-même. Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE MERCREDI DES CENDRES.

PREMIER SERMON. — SUR LE JEUNE.

PROPOSITION. Il importe d'examiner les excuses dont on se sert pour se dispenser de la loi du jeûne, et les abus où l'on tombe en l'observant. Ainsi :

DIVISION. *I. L'obligation du jeûne, contre ceux qui en violent la loi.*

II. L'étendue de cette loi, contre ceux qui en adoucissent l'observance.

Ire. PARTIE. *L'obligation du jeûne.* Il est inutile de prouver cette obligation aux fidèles qui ne la contestent pas; qui savent que la religion est née dans le sein du jeûne et de l'abstinence; et que c'étoit même à l'abattement de leurs visages, que les tyrans reconnoissoient les premiers chrétiens. Or, l'obligation du jeûne supposée, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance; car l'Eglise, en établissant cette loi n'a pas prétendu faire une loi de mort. Examinons donc les excuses de ceux qui se dispensent du jeûne. Premièrement, sont-elles légitimes? Se-

condement, en les supposant légitimes, n'est-on pas également violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise ?

1° Vos excuses sont-elles légitimes? Vous êtes né, dites-vous, avec un tempérament foible, incapable de soutenir la rigueur de la loi du jeûne, qui demande des soins et des précautions infinies. Mais, premièrement, ne sont-ce pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui ont affoibli votre tempérament ? Cette foiblesse de tempérament n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée ? Mais cette mollesse qui, vous rend la pénitence plus nécessaire, puisqu'elle est elle-même un crime que vous devez expier, pourroit-elle devenir un titre légitime qui vous en dispense ? Secondement, ces soins et ces précautions que vous croyez nécessaires à votre santé, ne sont-ce pas les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs ? Or, Dieu ne mesure pas vos infirmités et vos besoins sur vos titres, mais sur la loi. David, Esther et tant d'autres, quels exemples d'austérités n'ont-ils pas laissés à tous les siècles, malgré leur rang ? Si l'Eglise avoit des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ce devroit être sans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine, par leur travail, se garantir de la faim et de l'indigence, et qui, presque toujours, ont moins de crimes à expier; et non en faveur des riches et des grands, qui n'ont rien de plus triste à essuyer dans leur

état, que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle, et qui d'ordinaire ont plus besoin de pénitence, parce qu'ils sont plus coupables : cependant le citoyen obscur et le vil artisan respectent la loi de l'Eglise, et ce sont les riches et les grands qui s'en dispensent. Vous objectez la foiblesse de votre tempérament : mais cette foiblesse ne vous a jamais privé d'un seul plaisir : vous soutenez les veilles, l'application et le sérieux du jeu, le dérangement des repas : vous dévorez les fatigues du service, lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent ; ce n'est donc que pour Dieu seul, que vous refusez de souffrir : servir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain ; soyez donc chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ. Voyez cette ame fidèle que Dieu a retirée de ses égaremens : lorsqu'elle vivoit comme vous, elle regardoit pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtrière ; maintenant elle ajoute même aux rigueurs de la loi : ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur.

Mais enfin, quand l'abstinence affoibliroit votre corps, l'intention de l'Eglise est que vous souffriez ; car n'est-il pas juste qu'un corps de péché comme le vôtre, soit puni ; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice ; que l'ennemi que vous portez en vous-même, soit affoibli ? Ainsi, la fin que l'Eglise se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais, dites-vous, vous êtes dispensé de la loi du jeûne, par l'autorité des supérieurs légitimes. Mais votre conscience ne vous répond-elle pas que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine; que par conséquent, si vous n'êtes pas dans le cas de la dispense, vous ajoutez au crime de la traugression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise ?

2° Mais supposons vos excuses légitimes, n'êtes-vous pas également violateur du précepte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise ? Premièrement, gémissez-vous en secret de la foiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise? Etes-vous honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée ? la regardez-vous comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles ? hélas ! vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne sauriez observer ? Priez-vous plus que dans un autre temps ? êtes-vous plus charitable envers les pauvres ? vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison ? car il faut user de compensation; et pour être dispensé de la loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence ? Or, c'est précisément ce que vous ne faites pas; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez dis-

pensé de faire du moins ce que vous pouvez. Troisièmement enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? et vos repas sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification ? car enfin, l'Eglise prétend soulager votre foiblesse, non autoriser votre sensualité.

IIe PARTIE. *Etendue de la loi du jeûne, contre les abus où tombent ceux mêmes qui l'observent.*

Pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance du jeûne, il n'y a qu'à établir quelle est la fin de son institution. Premièrement, d'affoiblir nos passions, en mortifiant la chair, expier nos chutes passées, et en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'ame, en mortifiant le corps, la détacher des sens, réveiller sa foi, et l'élever au goût des biens éternels.

Or, 1° le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les passions de la chair ; car, par où les mortifieroit-il ? est-ce par la longueur de l'abstinence ? cela pouvoit convenir aux jeûnes des premiers fidèles, qui ne le rompoient qu'après le soleil couché, après s'être disposés à l'heure du repas par mille exercices saints et laborieux : pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes ; l'heure du repas avancée, nous épargne cette rigueur. D'ailleurs, que n'imaginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, sans nous être aperçus de la longueur et de la rigueur du jeûne ? Nous prolongeons le temps du

sommeil, au lieu qu'il faudroit prévenir l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise ; on se permet l'usage de mille boissons que la coutume autorise, presque contre l'esprit de la loi ; en un mot, après que l'Eglise a poussé la condescendance jusqu'à ses dernières bornes, nous ne pensons sans cesse qu'à inventer de nouveaux adoucissemens, qui ne sauroient prescrire contre la loi.

2° Mortifie-t-on les passions par la simplicité des viandes dont on use ? hélas ! il y entre plus de soins et d'artifices ; et on supplée par mille raffinemens à la simplicité des mets dont il faut user : d'ailleurs, dans le seul repas que l'Eglise permet, on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité. Ainsi, l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes ; et ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité : les temps sont bien changés. Un seul repas pris le soir avec actions de graces, terminoit autrefois le jeûne de toute la journée, et quel repas ! des herbes, des légumes, un repas de larmes et de pénitence. Le refroidissement de la charité obligea l'Eglise, il y a quelques siècles, de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline : mais au lieu que ce sont là de ces graces honteuses, dont il ne faudroit user qu'en gémissant, à quels excès n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise ? On oublie que c'est une grace accordée à la pure nécessité ; que par conséquent les précautions ne sauroient y être

être trop rigoureuses. Voilà nos jeûnes ; voilà les restes méconnoissables de ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, de ces austérités, si excessives alors, qu'elles faisoient passer les fidèles pour des insensés. Et comment s'y dispose-t-on ? par des excès et des réjouissances profanes.

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore que puisque nous allons satisfaire à la justice divine, durant cette sainte carrière, pour nos infidélités passées, nous ne devons pas en ajouter de nouvelles ; apaiser notre juge, et l'irriter en même temps. Souvenons-nous que puisque nous allons satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes nous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seroient peut-être innocens. Souvenons-nous enfin, que l'Eglise durant ces jours de pénitence, prétend nous préparer à la grace de la résurrection. Commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuses, et mettons-nous en état de pouvoir alléguer aux ministres du Seigneur le passé, comme le garant de nos promesses sur l'avenir.

LE MERCREDI DES CENDRES.

SECOND SERMON. — MOTIFS DE CONVERSION.

Proposition. Revenez de vos iniquités passées convertissez-vous au Seigneur.

Ier Motif. *Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles affoiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas, que dans la justice et dans l'innocence.*

La situation où vous êtes devant Dieu, après tant de crimes, et la triste destinée de votre ame, devroient être un motif suffisant pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie. Comment avez-vous vécu jusqu'ici? vous avez abusé de tout, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, de votre jeunesse, de vos talens, de vos biens, de vos places, de vos afflictions, des mystères, des solennités, des instructions, et de tous les autres secours que la religion vous a offerts. Quel vide, quels abîmes, quelles horreurs dans une telle vie! et que n'avez-vous point à craindre?

Mais de plus, la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez désormais à la plupart des plaisirs, la perte de vos amis, de vos proches; tout cela doit vous faire sentir encore

plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé : Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs : quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre conversion? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissans de vos passions, et le rebut du monde.

IIe Motif. *Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette sainte quarantaine; mais à quoi vous serviroit-il de le faire, si vous ne vous convertissiez pas au Seigneur? Jeûner sans vous convertir, c'est porter le joug de la loi avec les justes, et n'en partager pas avec eux les graces et les consolations. Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime. Ainsi agit l'impie; pour vous, à qui Dieu a peut-être marqué ce temps de pénitence, comme le moment de votre salut, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; offrez à Dieu ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos

passions : commencez par la lettre, afin que l'esprit de vie vous soit donné : c'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes allègue-t-on pour s'en dispenser ! Des infirmités chimériques, une santé foible et usée, quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence ; on n'oseroit alléguer de tels prétextes, et ils ne retiennent personne, dès qu'il est question de satisfaire les passions. On dit que ce n'est pas un point fort essentiel que l'abstinence du carême, et qu'il est assez indifférent d'user d'une viande plutôt que d'une autre : c'est-à-dire, que pour calmer ses remords, on cherche à avilir dans son esprit la majesté des préceptes divins, comme si Dieu n'étoit pas également grand, soit qu'il défende à Caïn de répandre le sang innocent, soit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

IIIe Motif. *Les graces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ, dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères.*

Ce grand spectacle d'un Dieu qui verse son sang, et qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la pénitence. La croix est le seul héritage que Jésus-Christ ait laissé à son Eglise : elle fait proprement le grand caractère des chrétiens ; ce n'est que par la croix qu'ils sont distingués des païens : il faut donc qu'ils parti-

cipent à la croix de Jésus-Christ, s'ils veulent partager avec lui sa gloire et son immortalité. Le monde, il est vrai, et nos passions nous fournissent des croix et des afflictions; mais ce sont là les châtimens de notre cupidité, et non pas les remèdes de nos crimes : nous portons la croix du monde, et c'est la croix de Jésus-Christ qu'il faut porter; afin que si nous ne pouvons éviter les croix, nous fassions du moins qu'elles nous soient utiles. Hélas! la croix de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante que celle du monde : il adoucit le joug qu'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit et qui accable. Profitons donc des graces qui vont couler en ce saint temps de la croix de Jésus-Christ.

IVe Motif. *Plus de secours du côté de l'Eglise, dont les larmes et les prières, plus longues et plus ferventes en ce saint temps, sollicitent la miséricorde divine en faveur des pécheurs.*

L'Eglise, cette chaste épouse, ne s'occupe en ce saint temps que de la conversion de ses enfans : ses soupirs, ses longues prières, tout le corps des justes qui prie, et qui est toujours exaucé; les jeûnes, les macérations, les austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur, comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tout cela doit ouvrir les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute seule réconcilia le Seigneur avec son peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'ames fidèles,

qui en tout lieu prient pour vous en ce saint temps, et offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes? Ajoutez à cela les instructions que l'Eglise va vous donner, si capables d'exciter dans vos cœurs des sentimens de componction, si vous ne les fermez pas à la voix de Dieu. Ne résistons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut.

V.e Motif. *Plus de raisons tirées des calamités publiques, qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant nos crimes qui nous ont attiré sa colère.*

D'où vient que ce royaume autrefois si florissant, est maintenant plongé dans une tristesse amère et profonde? d'où viennent toutes nos pertes et tous nos malheurs? La colère de Dieu éclate sur nos crimes : il a regardé du haut de son sanctuaire, et il a vu toute sorte de crimes et d'abominations au milieu de nous; et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Mais quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? nous n'opposons à la colère de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Insensés que nous sommes, nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités. Remontons plus haut; les coups qui nous frappent, partent du ciel, qui punit nos crimes. Finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt.

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

DIVISION. *I. La religion est raisonnable. II. Elle est glorieuse. III. Elle est nécessaire.*

Ire PARTIE. *La religion est raisonnable.* C'est la foi et non pas la raison, qui fait les chrétiens; et la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, c'est de croire ce qu'il ne peut comprendre : cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission, et que le fidèle qui croit, fait un usage plus sensé de sa raison, que l'infidèle qui refuse de croire.

1° Le fidèle croit sur l'autorité la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre.

L'ancienneté, en matière de religion, est un caractère que la raison respecte : en effet, s'il y a une véritable religion dans le monde, elle doit être la plus ancienne de toutes; puisque ce doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Or, la religion des chrétiens est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes adorèrent le même Dieu que nous adorons : l'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire de la naissance du monde même : les livres

divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. D'ailleurs, la religion chrétienne présente une suite de faits, raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même; la bonne-foi de l'auteur qui les a écrits, paroît dans la naïveté de son histoire: les autres religions ne nous offrent que des récits fabuleux de leur origine, récits qui tombent d'eux-mêmes.

La religion chrétienne a encore pour elle la perpétuité, ce qui lui donne un degré d'autorité. Les autres religions ont duré un certain nombre d'années, et sont tombées ensuite avec la puissance de leurs sectateurs : la religion de nos pères se maintient dès le commencement, survit à toutes les sectes, et passe toujours des pères aux enfans. Est-ce un bras de chair qui l'a conservée? Mais le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. C'est donc Dieu et non l'homme, c'est le bras du Tout-puissant, qui a conservé son ouvrage; car il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui demeure éternellement.

A son ancienneté, à sa perpétuité, ajoutez son uniformité : les occasions, les différences des siècles, la nécessité des temps, ont introduit mille changemens à toutes les lois humaines; la foi seule n'a jamais changé.

2° Les vérités qu'on veut persuader au fidèle, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience.

Nulle autre religion que la religion chrétienne

ne donne des idées si sublimes de la puissance de Dieu, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice; en cela elle est au-dessus de l'idolâtrie : qui inspiroit à l'homme des sentimens insensés de la divinité. La philosophie ou dégradoit l'homme jusqu'au rang des bêtes, ou le remplissant d'orgueil, l'élevoit follement jusqu'à Dieu : la religion chrétienne remédie à ces deux inconvéniens, en découvrant à l'homme l'excellence de sa nature, et lui faisant sentir sa misère.

La cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes; quelle autre religion que celle des chrétiens, a jamais mieux réglé les devoirs mutuels des uns envers les autres ?

3° Les motifs qui persuadent le fidèle, sont les plus décisifs, les plus triomphans, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

En effet, la religion chrétienne propose des mystères qui nous passent : mais ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux, et des moindres événemens. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux, éclatans, publics; convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier; répétés mille fois en différens endroits; et ces faits nous ont été transmis par des hommes qui n'ont pu être ni trompés, ni trompeurs : la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile. O Dieu! qui ne sentiroit ici votre doigt? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage?

IIe Partie. *La religion est glorieuse*. Premièrement, du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir. Quelles sont ses promesses? l'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos ames, la délivrance des passions. Il ne sauroit être honteux de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de notre nature : au contraire l'incrédule se fait-il honneur, en se croyant de la même nature que les bêtes, et en attendant la même fin?

2° La religion est glorieuse du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Représentez-vous un juste qui vit de la foi : en lui se trouvent toutes les vertus, sans le mélange d'aucun vice. La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice; et en détruisant les autres passions, elle en élevoit une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire l'orgueil, et l'amour de la vaine gloire : la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir. Or, je vous demande si l'homme est plus glorieux et plus respectable, lorsqu'il est esclave de tous les vices, lorsqu'il ne distingue pas les crimes les plus affreux des vertus les plus pures; en un mot, lorsqu'il n'a d'autre maître que ses desirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même.

3° Enfin, la religion est glorieuse du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a

fournis dans tous les siècles ; princes, conquérans, pasteurs, philosophes, savans. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse ; mais son sage ne se trouvoit point : au lieu que la religion a une tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous. Or, mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits : vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti ?

IIIe Partie. *La religion est nécessaire à l'homme*. Premièrement, parce que sa raison est foible : or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire. Nous ne connoissons ni notre corps, ni notre ame ; les créatures qui nous environnent sont autant d'énigmes pour nous. Si nous ne connoissons pas les objets que nous avons sous l'œil, comment voulons-nous voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? L'univers que Dieu a livré à notre curiosité et à nos disputes, est un abîme où nous nous perdons : et nous voulons que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à notre docilité et à notre respect, n'aient rien qui échappe à nos foibles lumières ? Ce secret de Dieu doit nous rendre plus respectueux et plus attentifs, mais non pas plus incrédules.

2° La religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison est corrompue, et la foi seule est le

remède qui la guérit. Il étoit naturel à l'homme de connoître Dieu, qui est sa fin et son principe, et d'adorer toutes ses divines perfections; cependant, jusqu'où l'homme avoit-il dégradé son créateur? il n'y avoit rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux. Passez à la morale: tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés dans le cœur de l'homme. C'est la foi toute seule qui a appris aux hommes à connoître Dieu et à l'adorer, et qui a retracé dans son cœur les traits effacés de cette loi que la nature y avoit gravée.

3° La religion est nécessaire à l'homme parce que sa raison est changeante, et que la foi seule est la règle qui la retient et qui la fixe. Voyez combien autrefois, parmi les païens, de vaines disputes, de questions sans fin, d'opinions différentes sur la nature de Dieu, sur l'immortalité et la nature de l'ame, sur le souverain bien de l'homme: parmi les chrétiens mêmes, voyez cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité, pour suivre des doctrines étrangères. La foi fixe toutes ces variations, parce qu'elle est toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations et des intérêts.

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Division. *I. Injustice de nos haines. II. Fausseté de nos réconciliations.*

Ire Partie. *Injustice de nos haines.* Les trois principes les plus communs des amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, la vanité. La religion et la charité n'unissent presque personne : ainsi, nous haïssons les hommes.

1° Dès qu'ils choquent notre goût : or, cette haine est injuste, parce que cet homme, pour n'être pas de votre goût, n'en est pas moins votre frère, enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, etc. ; son humeur n'efface aucun de ses augustes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et de l'inclination, il eût été inutile que Jésus-Christ nous fît le précepte d'aimer nos frères ; le cœur là-dessus n'en a pas besoin. D'ailleurs, un chrétien ne doit pas se conduire par goût et par humeur, mais par des principes de raison, de foi, de religion et de grace. C'est une foiblesse, même selon le monde, de ne régler nos haines et nos amours que sur la bizarrerie de nos goûts : l'Evangile qui veut que nous sacrifiions à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchans les plus légitimes, se-

roit-il là-dessus plus indulgent? De plus vous-mêmes êtes-vous du goût de tout le monde? Cependant, n'exigez-vous pas qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières sur la bonté de votre cœur? Bien plus, la cause de cette aversion, que vous sentez pour votre frère, n'est-elle pas plus en vous, j'entends dans votre orgueil, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre? n'est-ce pas son crédit, ses talens, sa fortune, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime? Enfin, l'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère; il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez, en un mot, que vous fassiez pour lui ce que vous voudriez qu'on vous fît pour vous : car la charité n'est pas un goût aveugle et bizarre; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable.

2° Nous haïssons les hommes, lorsque nous les trouvons contraires à nos intérêts, et qu'ils cherchent à nous nuire : or, je dis que la haine que nous avons contre ces personnes est injuste. Et d'abord en haïssant votre frère, vous ajoutez à tous les maux qu'il vous a faits, le plus grand de tous, qui est celui de le haïr : tous les maux qu'il vous a faits, n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers; la haine que vous avez pour lui perd votre ame, et vous prive pour toujours du droit que vous aevz à un royaume immortel. De plus, que vous revient-il de votre

animosité contre votre frère ? Vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis ? Si vous cherchez à vous consoler en le haïssant, c'est une manière barbare de se consoler. Outre cela, si vous étiez vraiment chrétien, si vous aviez de la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instrumens des miséricordes de Dieu sur votre ame, qui s'est servi de leur mauvaise volonté pour vous sauver, en mettant des obstacles à vos passions déréglées, et vous demanderiez à Dieu qu'il leur inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que ceux qui ont tant contribué à votre salut, périssent eux-mêmes.

3° Nous haïssons les hommes, lorsqu'ils blessent notre vanité, en nous décriant par des médisances et des calomnies : or, cette haine est injuste. Car, d'abord il est injuste d'exiger qu'on nous approuve en tout, et que les autres ne voient pas des défauts et des foiblesses, que nous-mêmes sentons au-dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on nous a faits de notre frère ; car l'expérience ne nous apprend que trop, qu'on grossit souvent des bagatelles, et qu'on envenime les discours les plus innocens : mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne soient pas douteux : votre frère n'a-t-il pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent et fort charitable ? Votre sensibilité n'est

donc pas bien fondée ? Supposons même que vous n'avez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère : que faites-vous en le haïssant ? vous n'effacez pas les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres ; et vous faites à votre cœur une nouvelle plaie. Mais voici enfin une raison plus forte que toutes les autres : l'amour-propre suffiroit pour aimer ceux qui nous aiment et qui nous louent ; mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, qui nous déchirent ; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères. Vous convenez, direz-vous, des maximes de la religion là-dessus ; mais il faut avoir égard aux lois de l'honneur, qui veulent qu'un homme soit déshonoré, s'il pardonne des discours et des procédés d'une certaine nature. Mais premièrement, le prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée, et a fait passer jusqu'à nous, ne doit pas l'emporter sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'état : on ne peut pas se déshonorer en obéissant à Dieu et à son prince.

IIe Partie. *Fausseté de nos réconciliations.* Nos réconciliations sont fausses ; soit qu'on les

considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

1° Fausses dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité. Or, des motifs purement humains sont d'ordinaire la source de nos réconciliations : on se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter certain éclat désagréable, par complaisance pour quelqu'un, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'ame, etc. Or, rien que d'humain dans tous ces motifs ; et la preuve que la charité n'y entre pour rien, c'est que des pécheurs, qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères. Or, seroit-il possible que ceux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, parussent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous ?

2° Fausses dans leurs démarches. Il a fallu des ménagemens infinis, et toute l'habileté de vos amis, pour vous réconcilier avec votre frère : or, tous ces ménagemens auroient-ils été nécessaires, auroit-il fallu tant d'entremetteurs, si vous ne haïssiez plus votre frère, si vous l'aimiez sincèrement ? Vous avez exigé des conditions, vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point : la charité ne connoît rien de tout cela ; elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère, comme soi-même. Il y a à la vérité, souvent des mesures de prudence à ob-

server, avant de se réconcilier publiquement : mais c'est la charité qui doit régler ces mesures, et non pas la vanité ; les réconciliations où il entre tant de précautions et de mystères, rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère ; il veut que la charité toute seule se mêle de nous réconcilier avec lui.

3°. Aussi les suites de nos réconciliations sont-elles vaines. Vous dites que vous avez pardonné à votre frère, mais que votre parti est pris de ne pas le voir : donc vous ne lui avez pas pardonné, et vous ne l'aimez pas ; car on ne craint point de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât à condition qu'il ne vous verroit jamais ? La marque la moins équivoque de notre animosité contre quelqu'un, c'est de ne pouvoir souffrir sa présence.

Eh bien ! dites-vous, je le verrai : je ne manquerai point aux bienséances ; mais je sais à quoi m'en tenir ; il ne doit pas beaucoup compter sur mon amitié. Vous vous trompez, si vous croyez que c'est là pardonner à votre frère et l'aimer : la charité que l'Evangile vous ordonne est dans le cœur ; ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur ; c'est un amour effectif, parce que les hommes ne sont pas unis ensemble par des liens extérieurs seulement, mais par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité. Aussi, consultez le public sur vos ré-

conciliations : malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frère, c'est une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point; ce qui montre que le public vous connoît mieux que vous ne vous connoissez vous-même.

LE Ier DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Division. *I. Dispositions qui doivent conduire les fidèles dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu. II. Dans quel esprit on doit ensuite l'écouter.*

Ire Partie. *Trois dispositions doivent vous conduire dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu.*

Ire Disposition. C'est un desir qu'elle vous soit utile. Ainsi vous devez, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des ministres. Si les Israélites furent obligés d'user de tant de préparations pour venir entendre la loi que l'ange leur donna de la part de Dieu; combien ces préparations sont-elles plus nécessaires pour entendre une loi bien plus sainte, qui est la loi de Jésus-Christ ? Cependant vous venez entendre la parole de Dieu sans aucune

préparation ; c'est la curiosité, un loisir inutile, la coutume, des vues peut-être plus criminelles qui vous amènent ici : nul motif de salut ne vous y conduit.

II. Disposition. Une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Rappelez tant de mouvemens de componction, tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, toujours sans aucune suite ; songez que les vérités qui n'ont fait sur vous qu'une impression passagère, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ. Que de réflexions à faire là-dessus ! quel sujet de crainte ! Mais hélas ! ce sentiment de douleur sur le peu d'usage de tant d'instructions entendues, n'est pas même connu : on peut en juger par l'extérieur avec lequel on vient entendre la parole sainte ; il n'est pas différent de celui qu'on porteroit dans une assemblée profane. Combien de pécheurs mêmes, bien loin d'être affligés du peu d'usage qu'ils ont fait des vérités, se savent peut-être bon gré d'y être insensibles ? pires en cela que ceux qui avec une vie d'ailleurs criminelle, conservent du moins toujours un reste de respect, une sorte de sensibilité pour la vérité.

III. Disposition. Un sentiment de reconnoissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage, en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres légitimes, seuls autorisés à vous l'an-

noncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les Juifs, c'étoit de leur ôter les prophètes véritables, et de permettre qu'il s'élevât parmi eux de faux docteurs : au contraire, malgré les iniquités des chrétiens, qui semblent montées à leur comble, il ne cesse de leur susciter des pasteurs qui leur annoncent une doctrine saine et irrépréhensible. Or, venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnoissance? Hélas! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; vous êtes des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau : aussi, si Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ses prophètes, il vous en suscite qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas; et c'est ainsi qu'il exerce en secret des jugemens terribles et sévères.

IIe Partie. *Dans quel esprit devez-vous écouter la parole sainte?*

1° Son autorité est divine. Ce n'est pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de celui qui nous envoie : donc vous devez écouter cette divine parole; premièrement avec docilité; cependant combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce, qui regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole, qui opposent tout bas à la vérité qu'ils entendent, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent! Hélas! ils

nous accusent d'exagérer; et Dieu nous jugera peut-être sur ce que nous aurons affoibli la vertu et la force de sa parole. Secondement, l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, vous mesurer sur cette règle, vous juger par cette loi: cependant nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; on n'y découvre que les défauts des autres.

2° La fin de la parole divine, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; donc vous devez l'écouter, premièrement avec un respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours. Ainsi quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières, un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux fidèles; l'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore: cependant sous prétexte qu'on en sait assez, et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite, sont plus utiles que nos discours; on se bannit de ces assemblées saintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un esprit de foi; c'est-à-dire, avec un amour pour la parole sainte indépendant des talens de l'homme qui vous l'annonce, qui vous la fasse trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et

grossière : cependant on ne vient ici que pour s'ériger en juge et en censeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'esprit de curiosité ne doit pas non plus vous amener ici ; car notre ministère n'est point un art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : cependant loin de venir chercher ici des remèdes à vos maux, vous venez y chercher de vains ornemens, qui amusent les malades sans les guérir ; vous venez chercher l'harmonie et l'ornement dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, oubliant que nous sommes dans la chaire chrétienne, non pour vous plaire et vous amuser, mais pour vous instruire, pour vous reprendre, et pour vous sanctifier.

LE LUNDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Division. *I. La certitude d'un avenir. II. La nécessité d'un avenir. III. Le sentiment secret d'un avenir.*

Ire Partie. *Certitude d'un avenir.* Elle est justifiée par les plus pures lumières de la raison, et c'est la vérité la plus consolante de la foi : au lieu que l'incertitude que l'incrédule y oppose, est,

1° Suspecte dans le principe qui la produit ; car l'impie porta d'abord en naissant les principes

de religion naturelle connus à tous les hommes; il crut un avenir, des récompenses pour la vertu, et des châtimens pour les crimes. Depuis quand a-t-il cessé de croire? A-t-il examiné? a-t-il consulté? Point du tout; la croyance des vérités s'est affoiblie en lui à mesure que ses mœurs se sont déréglées: voilà la source de toute incrédulité, le déréglement du cœur; on ne trouve point des hommes véritablement sages, chastes, tempérans, etc., qui n'attendent point d'avenir. Il est consolant pour les fidèles de voir qu'il faut renoncer à toutes les vertus, avant que de renoncer à la foi.

2° Cette incertitude est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie. Il faudroit des raisons bien décisives pour ne rien croire; car ce seroit fureur et extravagance de hasarder un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères et frivoles. Or, quelles sont les grandes raisons qui ont déterminé l'incrédule à prendre le parti de ne rien croire? Il n'a que des discours vagues, des doutes usés, des suppositions chimériques; on ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; personne n'en est jamais revenu: au lieu que le fidèle croit un avenir sur l'autorité de l'Ecriture, sur la déposition des apôtres, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, sur l'accomplissement des prophéties, sur la tradition de tous les siècles; lequel des deux fait un meilleur usage de sa raison? Bien plus, quand les vaines raisons de l'impie balanceroient les vérités solides

et

et évidentes qui nous promettent l'immortalité, il devroit du moins desirer que le sentiment de la foi fût véritable. Ce sentiment fait honneur à l'homme; il lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : au lieu que rien de plus triste, rien de plus humiliant pour l'homme, qu'une doctrine qui le confond absolument avec la bête. Outre cela, son propre intérêt devroit porter l'impie à croire un avenir : il ne risque rien en le croyant; sa crédulité, s'il se trompe, n'aura aucune suite fâcheuse; il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence. Il aura perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux desirs qu'ils allument : mais s'il y a un avenir, il perd les biens éternels, la possession de Dieu même; et il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure.

3° L'incertitude de l'impie est affreuse dans ses conséquences. Premièrement, si tout doit finir avec nous, d'où vient que nous ne sommes pas parfaitement heureux sur la terre? tous les autres êtres, contens de leur destination, paroissent heureux à leur manière dans la situation où Dieu les a placés : l'homme seul est inquiet et mécontent, en proie à ses desirs, et ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. Secondement, si tout meurt avec le corps, qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays que leur ame étoit immortelle? ce n'est pas une

collusion; car on ne peut faire convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles; ce n'est pas un préjugé de l'éducation qui est différente selon les différens pays : ce n'est pas une secte : car ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur; les hommes se le sont persuadé à eux-mêmes. Troisièmement, si tout meurt avec nous, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages; car les lois qui nous unissent, les devoirs les plus sacrés de la vie civile, ne sont fondés que sur la certitude d'un avenir : tout est confondu sur la terre, et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées.

IIe Partie. *Nécessité d'un avenir, et sa conformité avec l'idée d'un Dieu sage, et le sentiment de la propre conscience.*

1° Nécessité d'un avenir conforme à l'idée d'un Dieu sage. Limpie demande, s'il est digne de la grandeur de Dieu de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, etc. Remarquez d'abord que c'est l'impie lui-même qui dégrade la grandeur de Dieu, comme s'il lui falloit des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre. Ensuite je lui demande à mon tour : S'il est de la grandeur de Dieu, de laisser les vices et les vertus sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être vicieux ou vertueux ? Dieu n'aime pas davantage la vertu que le vice ? ou plutôt il préfère le vice à la vertu ? car les impies sont presque toujours les heureux de la terre; au

contraire, l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel Dieu de ténèbres, de foiblesses, de confusion et d'iniquité se forme l'impie! un Dieu qui met sa grandeur à laisser le monde qu'il a créé dans un désordre universel.

2° Nécessité d'un avenir conforme au sentiment de la propre conscience. Dieu a créé l'homme, seul de tous ses ouvrages capable de connoître et d'aimer l'auteur de son être; il a mis en lui des pensées si hautes, des desirs si vastes, des sentimens si grands; et cependant cet homme ne seroit fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? Ce qui est donc digne de Dieu, c'est de veiller sur cet univers, d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable, de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image, de rendre heureuses avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui, de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui; voilà le Dieu des chrétiens.

L'impie prétend que Dieu étant juste, ne doit pas punir comme des crimes des penchans de plaisirs nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés. Quel blasphème! car si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans secrets qui vous y portent, les plus grands crimes deviendront permis, et nos penchans et nos desirs seront l'unique règle que nous aurons à suivre:

aussi la nature toute seule fit sentir aux païens la nécessité d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage et fît de la raison un frein aux passions humaines. Donc ces penchans vicieux, ou ne viennent pas de la première institution de la nature, ou ils en sont un dérangement, puisque toutes les lois n'ont été faites que pour les modérer, et que dans tous les siècles, tous ceux qui se sont livrés sans réserve à leurs penchans, ont été regardés comme des monstres, et comme l'opprobre de l'humanité. D'ailleurs rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé: si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, nous y trouvons aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence. Pourquoi donc entre deux penchans l'impie décide-t-*il*, que celui qui nous pousse vers les sens, est plus conforme à la nature de l'homme, et n'a rien de criminel? Si tous les hommes étoient corrompus, peut-être auroient-ils raison de dire, que les penchans qui nous portent vers les sens, sont inséparables de notre nature; mais il y a des justes sur la terre; il y a des ames chastes, fidèles, timorées, qui ont hérité de la nature les mêmes penchans que l'impie, mais qui ont par-dessus lui la force d'y résister. N'attribuons donc point à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de nos propres déréglemens. Dieu est donc juste lorsqu'il punit les transgressions de sa loi; et l'impie se trompe lorsque, pour dernière ressource, il s'imagine que la récompense du juste sera la résurrection à une

vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son ame : car ce ne seroit pas une punition pour l'impie de n'être plus; c'est là ce qu'il desire. Ce n'est pas ainsi que Dieu punit; l'espérance de l'impie périra; mais ses crimes ne périront pas avec lui : la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses desirs criminels; ses tourmens seront donc aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été le maître de sa destinée.

LE MARDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

DIVISION. *Trois dispositions qui doivent nous accompagner dans nos temples. I. Disposition de pureté et d'innocence. II. Disposition de frayeur et de recueillement. III. Disposition de décence et de modestie extérieure.*

Ire PARTIE. *Disposition de pureté et d'innocence.* La présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paroître partout purs et sans tache à ses yeux : aussi le pécheur qui porte une conscience impure, est-il une espèce de profanateur de la terre. A combien plus forte raison nos temples saints, qui sont particulièrement consacrés à Dieu, où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent-ils que nous y paroissions

purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les habite ?

Lorsque le temple de Salomon eut été bâti, Dieu prit les précautions les plus sévères, pour que les hommes n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches et de souillures. Après combien de barrières et de séparations se présentoit le Saint des saints; ce lieu inaccessible à tout mortel, excepté au seul souverain pontife, qui n'y entroit même qu'une fois dans l'année après bien des préparations ! La bonté divine dans la loi de la grace n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et l'homme; il a permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints ; mais ce n'est pas que sa sainteté exige moins d'innocence de la part des chrétiens ; au contraire, il veut nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, obligé de soutenir tous les jours aux pieds des autels la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore; d'où il s'ensuit que c'est la sainteté seule qui nous ouvre ces portes sacrées, et que nous ne sommes plus dignes d'y entrer, si nous sommes des chrétiens impurs. En effet, tout ce qui se passe dans nos temples, les mystères que nous y célébrons, l'hostie qu'on y offre, les cantiques sacrés qu'on y entend, tout cela suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs ; et c'est tellement l'intention de l'Église, que tout ce qui est dans nos temples soit saint, qu'elle consacre même les pierres de ces édifices sacrés ; qu'autrefois elle refusoit des tombeaux aux corps des fidèles dans l'enceinte de

ses murs ; et que les pénitens publics eux-mêmes étoient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères ; ce n'étoient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvroient enfin les portes sacrées.

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère ; mais l'Eglise suppose que si vous n'êtes pas juste en venant ici paroître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des desirs de justice et de pénitence ; et ce sont ces desirs seuls qui peuvent vous autoriser, et vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu saint. Et en effet, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paroître ici devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères ; car dès que vous paroissez ici avec un cœur corrompu et endurci, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place ; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même qui vous offre à son Père comme une portion de cette Eglise pure et sans tache qu'il a lavée dans son sang ; vous insultez à la piété de l'Eglise, qui vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche des sentimens de religion, de douleur et de pénitence : vous êtes donc là comme un anathème, et comme un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de là, qu'il faut se bannir de nos temples, lorsqu'on est pécheur. A Dieu ne plaise : c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint, puisque ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile, et des remèdes à tous leurs maux.

Mais si le seul état de crime sans remords est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères ; que sera-ce de faire du temple saint un rendez-vous d'iniquité, et de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de déréglement et de licence ?

IIe Partie. *Disposition de frayeur et de recueillement.* Dieu est esprit et vérité ; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, et non pas seulement par la posture extérieure de nos corps : or l'esprit dans lequel nous devons paroître devant lui, est un esprit d'adoration, de prière, et d'action de graces.

1° Un esprit d'adoration : c'est dans nos temples où Dieu manifeste ses merveilles, et sa grandeur suprême, où il descend du ciel pour recevoir nos hommages. Notre premier sentiment, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, doit donc être un sentiment de terreur, de silence, de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-haut et de notre propre bassesse ; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous. Mais hélas ! où

sont dans nos temples les ames pénétrées de ces sentimens ? on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne.

2° Un esprit de prière : plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède; aussi le temple est appelé la maison de prière. Ce n'est pas qu'on ne puisse prier Dieu en tout lieu ; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux, et recevoir nos hommages; vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli. Cependant, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous, et parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner vos prières de votre attention et de votre respect, et vous déshonorez la sainte gravité des gémissemens de l'Eglise, par un esprit de dissipation, et par votre indécence : aussi, au lieu que les prières publiques devroient arrêter le bras du Seigneur depuis long-temps levé sur nos têtes; hélas ! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas.

3° Un esprit d'action de graces; puisque c'est

ici, où non-seulement le Seigneur répand ses faveurs et ses graces, mais où tout vous rappelle le souvenir de celles que vous avez reçues. Premièrement, c'est ici où vous êtes devenu fidèle; vous ne devez donc plus y paroître que pour ratifier les engagemens de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de graces pour un bienfait si signalé, vous le déshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi, et un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent les témoins. Secondement, c'est dans ce lieu saint où sont élevés de toute part des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres: Mon fils, vos péchés vous sont remis; où vous-même avez dit si souvent: Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous: vous devriez donc venir renouveler à l'aspect de ces tribunaux, ces promesses de pénitence, ces sentimens de componction dont ils ont été si souvent dépositaires, et vous venez y recommencer de nouvelles offenses. Troisièmement, le temple est la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles, vous sont annoncés; nouveau motif de reconnoissance pour vous: mais, c'est

plutôt hélas ! un nouveau sujet de condamnation, parce que le Seigneur éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les graces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole.

IIIe Partie. *Disposition de décence et de modestie extérieure.* Nous devrions être dispensés d'instruire là-dessus les femmes du monde, que cette partie du discours regarde principalement : viennent-elles disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent, par cet appareil, non-seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence ? Quand elles paroissent dans les palais où le souverain se trouve, elles marquent par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect qu'elles doivent à la majesté de sa présence ; et devant le souverain du ciel et de la terre, elles viennent paroître sans précaution, sans décence et sans pudeur ; elles viennent troubler l'attention des fidèles, le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes : quelle abomination !

Les ministres, à la vérité, donnent souvent occasion aux irrévérences des fidèles, en paroissant dans les temples ennuyés, inappliqués, faisant leurs fonctions avec précipitation : mais les exemples des ministres, en autorisant les irrévérences des fidèles, ne les excusent pas. Aussi

Dieu ne les a jamais laissées impunies ; et nous ne devons pas douter que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères.

LE MERCREDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA RECHUTE.

DIVISION. *I. L'énormité du péché de rechute. II. Le danger du péché de rechute.*

Ire PARTIE. *Enormité du péché de rechute.*

1° L'ingratitude. Comme l'action de graces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le créateur, l'ingratitude est le péché le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or le péché de rechute vous rend ingrat dans les circonstances les plus odieuses. Premièrement, plus le bienfait que vous avez reçu est grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire : or, quel bienfait plus signalé, que celui de vous avoir délivré de vos crimes? Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'antechrist, un monstre d'iniquité, etc. ; vous êtes devenu l'enfant de Dieu, le membre vivant de Jésus-Christ, l'héritier du ciel et des promesses futures, etc. Une vie entière de reconnoissance pourroit-elle assez payer la magnificence de ce bienfait? et vous mettrez

mettrez à peine quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude ! Secondement, rappelez la manière dont cette faveur signalée vous a été accordée : dans quels périls étiez-vous lorsque Dieu vous a touché ? vous étiez prêt à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour : quel temps Dieu a-t-il choisi pour vous l'accorder ? peut-être la circonstance du crime même : rien n'est plus touchant que le bienfait d'un ennemi dans le temps même qu'on l'outrage : il a choisi le temps où vous étiez livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions, où vous étiez abandonné des créatures et lassé des plaisirs. De telles circonstances devoient vous engager à une reconnoissance et à une fidélité éternelle ; cependant à la première lueur de fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards, vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices ? Troisièmement, le grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés : plus il avoit oublié d'offenses, plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles. Cependant vous allez retomber, et par votre retour dans le crime, vous allez faire comme revivre tous vos anciens désordres ; l'acte par lequel vous retombez, étant comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices, et comme la rétractation de vos larmes et

de votre douleur. Voilà les horreurs de l'ingratitude, et les suites terribles d'une seule faute.

2° La perfidie : le pécheur qui retombe après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu, aux pieds des autels, à la face du ciel et de la terre, viole sa foi et manque à sa promesse ; l'homme qui se pique de fidélité envers les créatures, ne rougit pas d'être perfide envers son Dieu ; cette perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne-foi. Que de soupirs ! que de regrets sincères ! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau déclarer la guerre à votre Dieu, et oublier les promesses que vous lui avez faites ! on vous condamnera par votre propre bouche. L'histoire de la perfidie du disciple qui livra le Sauveur, vous fait frémir : la vôtre cependant paroît encore plus noire, parce que vous avez comme amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité, ce que Judas n'avoit point fait.

3° Le mépris : le pécheur qui retombe ne retourne à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ ; il met en comparaison Jésus-Christ et Bélial, et se déclare pour ce dernier : quel mépris ! aussi tout ce qui peut le rendre criminel s'y trouve. Le choix que fait le pécheur en préférant Satan à Jésus-Christ, n'est pas un choix aveugle ; ce n'est pas un choix où l'on puisse alléguer la surprise ; ce n'est pas un choix tran-

quille : le cri secret de la conscience l'arrête ; cependant il passe outre : peut-il faire à son Dieu un outrage plus sanglant ? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches que le pécheur vient de faire pour se réconcilier avec Dieu : car se repentir et retomber aussitôt, est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur ? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grace, et que presque en même-temps elle le renonce pour son Seigneur et pour son maître ; qu'après un tel outrage, elle ne doit presque plus espérer de pardon. Il est vrai que la rechute peut être précédée d'une conversion sincère. Mais premièrement, on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché ; secondement, lorsque la conversion est sincère, on reçoit dans le Sacrement des secours qui facilitent la pratique des devoirs : or, vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal ; ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur. Les miracles de la grace sont durables, et ne ressemblent pas aux prestiges des imposteurs : c'est qu'en effet la pénitence véritable est un nouvel état du cœur qui change nos actions et corrige nos penchans. Aussi les saints ont regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme une dérision publique des sacremens ; et un fidèle qui retom-

boit, n'étoit plus admis au nombre des pénitens publics, quoiqu'on ne désespérât pas absolument de son salut. On usoit de cette sévérité après une seule rechute : jugez ce que les saints auroient pensé des vôtres qui sont continuelles, et si vous avez raison de vous plaindre des ministres du Seigneur, qui vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

On ne fait point l'analyse de la IIe Partie de ce Sermon : on peut voir celle du Sermon de l'Inconstance dans les voies du salut.

LE JEUDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA PRIÈRE.

Division. *Deux prétextes vous éloignent ordinairement de la prière. I. Vous ne savez pas prier, dites-vous ; il faut vous l'apprendre. II. Vous ne trouvez aucun goût à la prière ; il faut vous en faciliter l'usage.*

Ire Partie. *Vous ne savez pas prier : Premier prétexte pour vous en dispenser ; il faut donc vous l'apprendre.* On se dispense de prier, parce que, dit-on, l'on ne sait pas prier ; ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes.

1° C'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. La prière n'est pas un effort

d'esprit, c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'ame vivement touchée à la vue de ses misères : ainsi, une ame simple et innocente est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs. Elle parle à son Dieu, comme un ami à son ami ; elle s'afflige de lui avoir déplu ; elle laisse parler son cœur, qui veille et parle pour elle, dans le temps même que son esprit s'égare : qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute ame fidèle ? Si pour prier il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques ames saintes, vous pourriez vous dispenser de la prière, en disant que vous n'avez pas été favorisé de ces dons rares et excellens de l'Esprit saint. Mais la prière n'est pas un don particulier, réservé à certaines ames ; c'est un devoir commun, imposé à tout fidèle : aussi, lorsque Jésus-Christ apprend à prier à ses apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur et la profondeur des mystères de Dieu ; le modèle de prière qu'il leur donne, est à la portée des plus simples.

2° Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier? c'est que vous ne sentez pas assez les besoins infinis de votre ame. Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison? à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture? Dans vos afflictions temporelles, faut-il vous apprendre à vous-même comment vous devez exposer à Dieu votre peine? Donc, si vous sentiez les misères de votre ame, comme vous sentez les misères de

votre corps, vous seriez bientôt habile dans l'art divin de la prière. Dites que dans la prière, vu l'immensité de vos besoins, vous ne savez par où commencer, alors vous parlerez le langage de la foi; mais comment osez-vous vous plaindre, que vous n'avez rien à dire à Dieu, quand vous voulez le prier? N'y eût-il que vos crimes passés, ne vous offrent-ils rien à demander à la miséricorde divine? Si vous êtes assez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne, la grace singulière que Dieu vous a faite de vous désabuser du monde, ne forme-t-elle aucun sentiment de reconnoissance dans votre cœur, quand vous êtes à ses pieds? Si, malgré votre changement, vous sentez encore ce fonds inépuisable de corruption, qui doit si fort vous alarmer, ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la prière? D'ailleurs, si vous n'avez rien à demander pour vous dans la prière, occupez-vous-y des maux de l'Eglise: demandez à Dieu la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis; tout ce qui vous environne, le monde, la retraite, la cour, la ville, les justes, les pécheurs, tout vous apprend à prier.

3° Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier? c'est que vous n'aimez pas Dieu. Quand on aime, le cœur sait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime: substituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde, rétablissons-y l'ordre; alors, il ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur.

IIe Partie. *Vous ne trouvez aucun goût à la prière, second prétexte pour vous en dispenser; il faut vous en faciliter l'usage.* Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause des dégoûts et des égaremens d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable :

1° Parce que ces dégoûts et ces égaremens prennent leur source dans notre tiédeur et nos infidélités. Il est injuste de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie sera une dissipation éternelle, et que nous conserverons dans notre cœur mille attachemens déréglés. Les ames les plus retirées et les plus saintes trouvent souvent dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui viennent troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières jusque dans le fond de leurs solitudes; et nous prétendrons que dans une vie régulière, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, de plaisirs qui nous amollissent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde, et le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes? Rien de plus injuste qu'une telle prétention : pour avoir un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; et si vous voulez que votre cœur trouve quelque sensibilité pour les choses du ciel, il faut le vider

de tant d'affections terrestres qui le remplissent. L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, dit saint Augustin, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtans les biens invisibles et éternels. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur; vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière.

2° Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause du peu de goût qu'on y trouve, parce que ces dégoûts viennent du peu d'usage que nous avons de la prière : nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Premièrement, il n'y a que l'usage de la prière qui puisse dissiper ces nuages qui forment les dégoûts et les égaremens de nos prières. Secondement, les douceurs et les consolations de la prière, sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il n'en est pas de Dieu comme du monde : le monde perd à être approfondi; mais le Seigneur, il faut le connoître et le goûter à loisir, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable: c'est donc l'usage de la prière, tout seul, qui peut nous rendre aimable ce saint exercice. Mais, dit-on, comment trouver dans le monde le temps de faire un usage fréquent de la prière? On ne manque pas de temps pour solliciter les graces de la terre, et on manque de temps pour demander le ciel, apaiser la colère de Dieu, et attirer ses miséricordes éternelles? Cela montre le peu de cas qu'on fait de son salut; car on ne peut point se sauver sans

prier : puisqu'un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'est point chrétien, qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance; qui n'a pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle.

3° Enfin, il est injuste de se dispenser de prier à cause des dégoûts qui accompagnent la prière, parce que ces dégoûts ne sont souvent qu'une épreuve, par laquelle Dieu veut purifier notre cœur : ainsi, loin de nous rebuter de ce que la prière nous offre de triste et de désagréable, nous devons y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandoit sur nous des consolations sensibles et abondantes. Premièrement, parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées : vous vous êtes long-temps refusé à Dieu, malgré ses plus vives inspirations, il est juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grace. Secondement, peut-être Dieu veut-il vous rendre par-là cet exil et cet éloignement de lui où nous vivons, plus haïssable. Troisièmement, peut-être veut-il vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tout moment l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur, pour la vérité et pour la justice. Peut-être enfin par ces dégoûts, Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

LE VENDREDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA CONFESSION.

Division. *Trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles. I. Un défaut de lumière dans l'examen. II. Un défaut de sincérité dans la manifestation. III. Un défaut de douleur dans le repentir.*

Ire Partie. L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; l'œil de la foi peut seul le dissiper: mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître. Or, ce défaut de connoissance de soi-même qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources.

1° On ne s'examine pas avec assez de loisir. Toute la vie du chrétien doit être un examen continuel et une censure secrète de ses actions, de ses desirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoissons plus, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connoissance exacte de

soi-même, il suffise de donner quelques momens seulement à la révision de sa conscience; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie et de leurs désordres, et qui ignorent celle de leur cœur?

2° Le second défaut des examens, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés. S'examiner, c'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, et de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connoître; voir sur chaque action ce que l'Evangile permet ou défend: or, à cette règle, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre. Premièrement, sur la naissance; la règle, c'est que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, est plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut; le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement, sur les dignités; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples; le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution, et qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisiè-

mement, sur l'ambition; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre exil trop aimable; le préjugé, c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une inclination sage, sérieuse et digne de la raison. Quatrièmement, sur les biens; la règle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supporter, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquièmement, enfin sur les coutumes; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non sur les mœurs de notre siècle; le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise, ne peut être un crime.

3° Le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles: on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les tribunaux? des personnes livrées à toutes les passions, et qui sont en peine de trouver des sujets d'accusation, tandis qu'une ame juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, et craint toujours de ne se pas faire assez connoître. D'où vient cette différence?

rence? c'est que l'un veille à la garde de son cœur, et s'examine sur les lumières de la foi; et que l'autre plein des préjugés de son amour-propre, ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

II. Partie. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, et que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces ames noires et maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Esprit, et cacher au prêtre les horreurs de leurs consciences; mais il est des déguisemens d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est; et qui découvrant le péché, cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Ce défaut de droiture et de sincérité dans le tribunal se trouve :

1° Dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Le premier soin de la plupart des pécheurs n'est pas de connoître leurs fautes, c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au ministre qui doit les entendre; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses; on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même; on substitue à un détail qui manifesteroit trop ce que l'on est, des expressions vagues qui ne montrent jamais le

fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses foiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence, et on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnoître. Or, outre que se confesser avec ces adoucissemens et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, n'est-ce pas oublier que c'est à Jésus-Christ même que l'on parle, à Jésus-Christ témoin invisible de toute l'histoire secrète de notre vie, et qui dans le temps même que nous tâchons par tous nos déguisemens de nous dérober à ses yeux, nous dit comme autrefois un prophète à cette reine d'Israel, qui, déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas?*

2° Le second défaut se trouve dans les motifs et les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres; c'est-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme; or c'est le cœur qu'on ne manifeste jamais au tribunal : on

expose les actions sans entrer dans les motifs ; on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience. Aussi la confession de vos fautes achevée, votre confesseur ne vous connoît pas, et il faut qu'il devine l'état de votre ame.

3° Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses qu'on expose à son avantage : ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix de conscience, qui est le fruit d'une confesssion sincère ? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

IIIe Partie. Toutes les autres dispositions dont on vient de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'ame et la vérité. Or, 1° cette douleur est un mouvement de la grace, et non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, et qu'il soit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs, est un trouble d'amour-propre, et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même

grace qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut : mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même ; ce n'est ni le jugement du ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre ame, mais l'œil de Dieu qui la voit, et qui connoît toute l'ignominie de son état.

2° Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je sais que la crainte de ces abîmes de feu et de ces ténèbres éternelles, est un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ propose aux pécheurs, et que l'Eglise leur recommande ; ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence ; elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'ame et le fond : mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer et ses tourmens vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacremens, et qui dans le fond de leur cœur sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitens, je dis que la douleur des péchés

renferme une résolution réelle et sincère de finir les désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralytique; souhaitez-vous d'être guéri, lui demande Jésus-Christ, *vis sanus fieri?* Or, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? pouvez-vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde et à ses plaisirs criminels? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite, mais si vous voulez vuos convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui produit déjà des larmes de pénitence, et ces préludes d'une conversion sincère, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles: rappelez-vous les conversions de la Pécheresse, des Saül, des Augustin. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent: un changement sincère prend sa source dans un amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même.

3° Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement: or, la principale est le choix d'un ministre fidèle qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre ame; c'est la suite de notre Evangile, qui nous fournit cette dernière réflexion: *Domine, ho-*

minem non habeo. Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous suscite ce guide fidèle pour vous conduire dans la voie du salut : un ministre plein de piété, d'expérience, de désintéressement, de zèle, de charité ? Est-ce ce guide que vous cherchez ? les plus inconnus, ceux que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de pénitence.

LE IIe DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Division. *I. Parce que dans la prospérité les chutes sont presque inévitables. II. Parce que la pénitence y est presque impossible.*

Ire Partie. *Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité.*

1° Par l'impression qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre. Une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre; et si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre : on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère en ce monde ; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un

monde qui a retiré d'elle ses faveurs : mais ces sentimens que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité; comment se déplaire dans un lieu où tout nous rit? Or, en quoi consiste le crime de cette disposition? le voici : c'est que dès lors, dit saint Augustin, si vos desirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, et vous regarderiez comme une grace de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles; c'est-à-dire, que le monde vous tiendroit la place de Dieu. Cette disposition est si cachée au fond du cœur, qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même : cependant elle est le ressort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres; elle établit par conséquent votre cœur dans un état de péché, qui souvent n'est jamais connu, jamais expié, et par une suite nécessaire, jamais remis. Cette première impression que la prospérité fait sur le cœur, est suivie d'une seconde; c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes, autrement nous sommes injustes : or, dans la prospérité, toute la vie est une recherche éternelle de soi-même; de-là tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont on ne peut plus se passer; de-là les lois les plus saintes de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre sur soi pour les observer : on diroit que tout est fait pour vous, et tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à

s'accommoder à vos desirs, et à les justifier. Enfin l'élèvement du cœur est la troisième impression que la prospérité fait sur le cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier qui faisoit dire à un prince de Babylone : J'élèverai mon trône, et je serai semblable au Très-haut ; je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur : c'est un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle ; c'est cette secrète erreur de vanité qui fait que l'on confond sa fortune avec soi-même, et qui grossit l'idée que l'on a de soi, en y ajoutant celle de tous ses avantages humains. Tout fortifie ce sentiment dans les grands ; leurs vices sont applaudis, et tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes ; il n'est pas jusqu'aux ministres de la vérité qui ne se croient obligés de donner aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion désavoue.

2° Les facilités que la prospérité fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, sont encore bien plus à craindre. Car premièrement, l'attachement aux choses d'ici-bas, fait naître ces desirs infinis et insatiables dont parle l'apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, et vous voudriez seul l'occuper tout entière ; les dignités que votre

opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours, et les dignités de l'Eglise ne vous paroissent plus devoir servir qu'à l'établissement de vos enfans. Secondement, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Où naissent les passions exécrables, que dans les palais des grands? Lisez les Ecritures: de-là vient la chute de David, les égaremens insensés de Salomon. De plus une vertu commune suffit pour éloigner de chercher les occasions du désordre; mais la vertu même des Saints ne suffit pas pour nous défendre des occasions qui nous cherchent: or elles naissent ces occasions sous les pas des grands et des heureux du monde. Troisièmement, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les desirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances; toutes passions que la prospérité favorise.

Quel fruit tirer de ces vérités? c'est de comprendre que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité de nos sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; c'est de penser souvent que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien en effet à ce que nous sommes devant Dieu; c'est de reconnoître que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir;

que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme sur la terre.

IIe Partie. *La pénitence est presque impossible dans l'état de la prospérité.*

1° Parce que les graces spéciales y sont plus rares : lisez les Ecritures ; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élèvent au-dessus des autres. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes. La grace chrétienne embrasse tous les états ; et la sainteté de tant de rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grace que de ceux de la fortune. Mais premièrement, l'ordre de la providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes : or le secret de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grace sont comme l'héritage du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richesses de la terre, comme de sa récompense et de son partage. Secondement, les graces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grace. Enfin les graces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent

cet état n'est pas celui que Dieu vous avoit préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que vous y fussiez placé, que pour punir la dépravation de vos desirs; de là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait souhaiter.

2° La prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux graces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands et aux heureux du monde. Premièrement, parce que le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, c'est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent dans toute la sincérité de Dieu : or, d'une part, il est difficile que la présence seule des grands n'affoiblisse la vérité dans la bouche des ministres mêmes, et d'une autre part, la docilité et la soumission sont bien rares chez les grands.

3° La grace de la pénitence trouve encore des obstacles plus insurmontables aux dehors et dans les suites de la prospérité. Un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui, et rien ne réveille son amour pour le bien véritable; il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les ames heureuses. De plus, comment faire pénitence sans vous engager en des réparations infinies? quelle multitude infinie de crimes que les grands autorisent, ou qu'ils n'empêchent pas! Enfin que d'obstacles extérieurs par la difficulté d'embras-

ser les vertus inséparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des sens, l'humilité, le renoncement à tout ! La prospérité vous avoit aplani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence. Aussi la pénitence des grands est d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour sortir de leur égarement, reçoivent les éloges dus à une vertu consommée : mais devant Dieu, où les titres n'ajoutent rien à nos œuvres, qu'est-ce que l'élévation ajoute aux démarches de la pénitence? c'est que laissant plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères, et même beaucoup plus extérieures et plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Division. *Si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché : I. Parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui. II. Parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas.*

Ire Partie. *Vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu.*

1° Le temps vous manquera : Dieu ne vous a pas

pas promis ce temps, et il le refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous? combien d'exemples en avez-vous vus! et Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayans pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez le moins répondre! Mais quand ces terribles accidens ne tomberoient pas sur vous, et qu'ils seroient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris? et n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit!

2° Je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le temps de venir vous dire comme un prophète au roi de Juda: *Réglez votre maison, car vous mourrez*: en serez-vous plus capable de chercher Jésus-Christ? Vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder et éclaircir tous les abîmes de sa conscience? Grand Dieu! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connoître et vous adorer? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déjà conduit jusqu'aux portes du tombeau? quel usage faisiez-vous de votre raison?

et quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours?

3° Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant: quel usage en fait-on? les affaires, les dernières dispositions enlèvent ces momens, et on laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience. Alors le ministre est appelé: encore faut-il que le mourant ne le connoisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi.

4° Je veux que jusqu'au dernier soupir vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui: ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Quoi! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions nourries depuis l'enfance et qui sont devenues comme votre fonds, tomberont, s'évanouiront en un instant? Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le desir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été crimininels? qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la religion par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? etc. Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints, leur fin sera semblable à leurs œuvres: *quorum finis erit secundùm opera ipsorum*. Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez, sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans

votre cœur ; en un mot, *vous mourrez dans votre péché*. Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps ; n'apportez pas à la mort des desirs, mais des fruits de pénitence.

II. Partie. C'est une vérité du salut que le Seigneur met des bornes à sa patience ; et que, comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de propitiation, et qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse à Dieu, Dieu se convertit à lui ; mais je sais aussi que chaque grace dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en premièrement une conséquence qui ne l'est pas moins : si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une ame infidèle ; que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui, agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence et l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère ? Où seroit donc là cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant ?

2° La nature de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre ; cette grace qui consomme la sanctification d'une ame, cette grace de la persévérance finale : c'est la grace des élus et le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne ; elle manque quelquefois à ceux mêmes

qui ont marché long-temps dans la justice; et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes!

3° Quand Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde à une ame qui auroit jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux espoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, et qui a servi à vous entretenir dans vos désordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font de leurs proches et de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vu souvent concevoir; et c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4° Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable, ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Car premièrement elle n'est pas libre; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace et d'un véritable repentir; si Dieu prolongeoit ses jours, ne prolongeroit-il pas aussi ses crimes? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle: lui seul est l'objet de sa douleur, la fin

de ses supplications, le motif de sa pénitence; ses larmes sont les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : ainsi le pécheur élèvera alors sa voix vers le ciel, et le Dieu juste se rira de ses clameurs; il pleurera, et Dieu insultera à ses larmes. En vain dans ces derniers momens, après n'avoir cherché toute sa vie que des ministres complaisans et pris au hasard, appellera-t-il auprès de lui quelque homme de Dieu, le plus éclairé, le plus respecté par ses talens; en vain ce ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, et diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes, pour ne pas le jeter dans le désespoir; le ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parce qu'il sait que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion : qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable à la mort que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ, et de le chercher en effet? et cependant que lui permet Jésus-Christ d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoie jusque-là? *Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché*. Après cela calmez-vous durant votre vie sur vos désordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu; mais ce que je sais, c'est que les sacremens du salut appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, et que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sa-

criléges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le temps, et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

LE MARDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

DIVISION. *I. Le crime du respect humain. II. Sa folie. III. Son injustice.*

Ire PARTIE. L'ennemi du salut dresse deux piéges à la foiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de fausses espérances; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connoissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire; mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugemens, ne sert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1° Dans sa grandeur. En effet la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en paral-

lèle avec un monde méprisable : or ici rappelé, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirois dès ce moment, si le monde qui ne vous aime et ne vous sert pas, me permettoit de vous servir et de vous aimer. Cette impiété fait horreur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2° Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne? Plus touché de la folie des hommes que de leur mépris, vous priez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assez : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace et d'un véritable changement de cœur, une ame pénétrée de componction et des attraits d'une grace si divine, puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, et du bonheur de le servir? Répondez ici, ames justes qui m'écoutez, et confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais quoi! ne peut-on pas se donner à Dieu

et commencer une vie nouvelle, sans se donner en spectacle au monde, par un changement trop éclatant? Ainsi, au rapport de saint Augustin, s'abusoit le célèbre Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence; il se persuadoit que Dieu ne regarde que le cœur, et n'en demande pas davantage. Mais sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnoître devant les hommes; que c'est être ingrat envers la grace qui vous touche et vous dégoûte du monde et des passions; qu'il est indigne d'un cœur noble et généreux de trahir ainsi vos sentimens : je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus et ses maximes, et qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jésus-Christ, est une dissimulation criminelle, et moins digne d'excuse que le dérèglement ouvert et déclaré. Prenez-y garde : la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès ; mais les abus du monde autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands désordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut, plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de

mille pécheurs touchés qui ne se figurent dans la vertu rien au-delà de ce que vous faites. N'étoit-ce pas assez que vos déréglemens eussent été autrefois un scandale à vos frères? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

IIe Partie. Tout pécheur est insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles : néanmoins nos passions forment souvent des erreurs qui, quoique opposées aux règles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Le respect humain n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1° Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez de la cour ou de la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or puisque dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains; pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? Je vais plus loin, et je dis : quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le censeur de votre conduite; eh! qu'importent les juge-

mens des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain du salut ; une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte ; la grandeur du juste en ce monde ne peut être vue par des yeux de chair ; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable ; mais cet homme aujourd'hui obscur et méprisé, se démêlera un jour de la foule ; et environné de gloire et d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente.

2° Le respect humain insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugemens ? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses et de vos crimes est montée en la présence de Dieu, et de ces foiblesses, qui exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué ; il a vu en vous mille vertus, et ces vertus sans la piété étoient de vains titres, vous le savez ; eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé,

et que le monde refuse injustement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices et à vos fausses vertus? Troisièmement, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux; et vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser? C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide; le crime va la tête levée, la vertu rougit et se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas, que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien? Mais à quoi doivent aboutir ces discours? qu'à vous faire mieux connoître le monde, à vous le rendre plus méprisable, et à vous servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, et plus reconnoissant de la grace que vous avez reçue. Enfin je vous demande, qui les tient ces discours? et d'où partent ces censures? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles et licencieux, qui se font une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

IIIe PARTIE. Le respect humain est injuste. Pourquoi ? parce que 1° ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le mal un bien, et le bien un mal ; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu : eh ! pourquoi donc craindriez-vous de paroître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteroient de devenir semblables à vous ?

2.° Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talens ou d'avantages humains, par lesquels vous croyez mériter son estime ; vous vous trompez, et peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire : devenez homme de bien ; la piété ne fait point de jaloux, et le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; peut-être portera-t-il même son estime pour vous trop loin ; et qu'au lieu d'attirer ses censures, vous n'aurez qu'à gémir en secret de l'excès et de l'injustice de ses louanges.

3° Ce qui est encore de plus honorable pour la vertu, c'est que le monde ne cherche et ne trouve d'ordinaire de consolation, que dans la fidélité et dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4° Et c'est de-là que viennent en dernier lieu

les

les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible et d'humain à la piété; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des foiblesses humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions et des censures. Après cela si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, les éloges d'une parfaite pénitence; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos misères; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas; agissez sous les yeux de Dieu seul, et laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.

FIN DES ANALYSES.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU IIe VOLUME.


Digitized by Google